This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UN

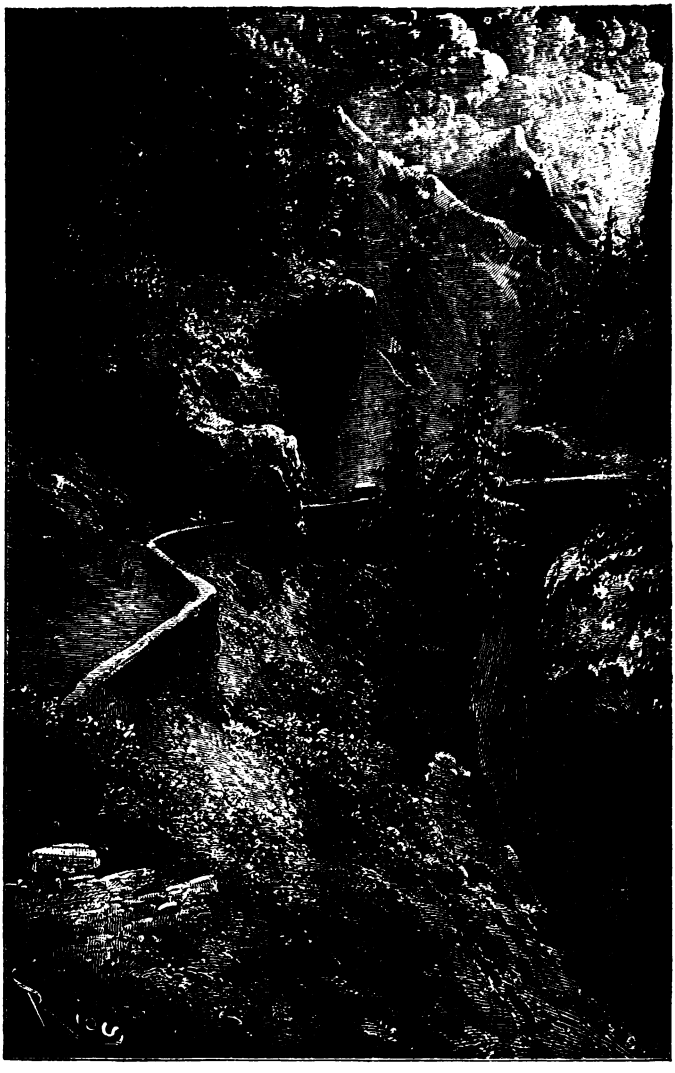
TOURISTE ALPIN

Digitized by Google

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Digitized by Google

Digitized by Google



La Via Mala. — Route du Splugen. — Pont du milieu.

Digitized by Google

UN
TOURISTE ALPIN

A TRAVERS

LA FORÊT DE BREGENZ ET LA VIA MALA

PAR

F.-A. ROBISCHUNG

TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXXI

Digitized by Google

DO

Digitized by Google

75

PROLOGUE

On a, dans ces derniers temps, désigné sous le nom d'*alpinisme* la passion de la nature et surtout des montagnes.

Innocente et noble passion, sans doute tu ne trouves point ta place dans les cœurs émoussés et égoïstes; tu disparais devant les froids calculs de la politique et des intérêts matériels. Ton domaine, c'est la nature avec ses mille manières de se produire; c'est le rayon du soleil levant, la goutte de rosée, l'insecte étincelant, le mont couronné de nuages, le roulement du tonnerre, le murmure de la source, le calice de la fleur, la verdure des forêts, le ciel étoilé, les torrents avec leur voix majestueuse. Que de fois, abattu et courbé sous le poids des peines quotidiennes, ai-je eu recours à la nature, ce bien commun à tous les hommes! Et certes un buisson fleuri, un rocher tapissé de lierre, me procuraient plus de consolation que tous les raisonnements des philosophes. En présence de ces beautés émanant de Dieu, mon âme se dilatait,

Digitized by Google

un souffle régénérateur passait en moi, et la parole du poète s'incrustait dans mon cœur :

> Soumis avec respect à sa volonté sainte,
> Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Suivez-moi, cher lecteur, dans la pérégrination que je vais avoir le plaisir de raconter ;

> Je dirai : J'étais là, telle chose m'avint;
> Vous y croirez être vous-même.

Parfois mes souvenirs et mes impressions m'arracheront un moment au pays des Alpes, pour me reporter soit aux montagnes natales, soit ailleurs ; je suivrai ces impulsions du cœur ; je vous dirai sincèrement mes émotions, mes plaisirs et mes peines : et si mon récit peut vous divertir agréablement et reposer votre esprit ; si, en un mot, vous respirez avec le voyageur, mon ambition sera satisfaite.

Digitized by Google

UN

TOURISTE ALPIN

LE DÉPART

Objets inanimés, avez-vous donc une âme,
Qui s'attache à notre âme, et la force d'aimer ?
(LAMARTINE.)

Il est cinq heures du matin; une brume qui annonce les approches de l'automne couvre de son manteau humide la vallée de Saint-Amarin, la plus romantique des Vosges. Mais aux premiers rayons du soleil matinal le rideau se lève : les clochers de nos belles églises gothiques étincellent. Le premier train se met en mouvement vers la plaine. Je vais pour quelque temps abandonner ce beau pays; je regrette presque mon départ : peut-on volontairement quitter son foyer pour courir aux aventures dans les Alpes?

Déjà les usines, les ateliers et les châteaux de Wesserling, une des localités les plus industrielles et les plus admirables de l'Alsace, disparaissent à mes yeux. A droite s'élève le Rossberg avec ses chalets et ses pâturages verdoyants; à ma gauche s'étend la haute chaîne du Mordfeld (Champ du Meurtre), ainsi appelée parce que, l'an 929, sept religieux du chapitre de Murbach y furent massacrés par les Hongrois ou Magyares, dont les hordes barbares s'étaient répandues sur toute l'Allemagne, avaient finale-

Digitized by Google

ment passé le Rhin et ravagé l'Alsace. Car, ne l'oublions pas, nous sommes sur cette terre féconde en souvenirs, qui a vu Arioviste et César, Constantin, Attila, Clovis, Charlemagne et Napoléon. Turenne s'y est battu aussi bien que les généraux de Gustave-Adolphe, sans parler de faits plus récents et plus émouvants!

Voilà le Ballon de Guebwiller, le roi des Vosges (1431 m.). La voie ferrée longe la Thur, et est bordée de rochers granitiques qu'il faut plusieurs fois traverser par des tunnels. Enfin, vers l'issue de la vallée, paraît une flèche admirable de légèreté, d'élégance et de hardiesse : c'est la cathédrale de Thann. A en croire le dicton populaire, « la cathédrale de Strasbourg est la plus haute, celle de Thann est la plus fine. » Les deux monuments sont des œuvres du grand Erwin.

Si vous pouvez disposer d'un moment, visitez la cathédrale de Thann, cet éternel témoignage du génie et de la foi de nos aïeux; voyez ces pierres ciselées, ce splendide portail, et surtout cette flèche percée à jour, s'élevant à soixante-dix-huit mètres dans les airs! Que d'art et de patience! Un artiste a peut-être travaillé pendant des années pour achever un objet qui tiendrait dans le creux de la main. Rien n'a été oublié dans ces chefs-d'œuvre du moyen âge, si ce n'est les noms des artistes qui les ont conçus et exécutés.

Au-dessus de la ville de Thann et de riches vignobles s'élèvent les ruines du château de l'Engelsburg. On descend ensuite vers Mulhouse. Voici une vaste plaine : c'est l'Ochsenfeld, témoin de bien des drames : ici Jules César vainquit Arioviste, et Turenne les Impériaux; ici Louis le Débonnaire fut trahi par toute son armée; de là le nom de Lugenfeld ou Champ du Mensonge, donné à une portion de cette plaine. A mes côtés une bonne femme lorraine, qui n'a jamais voyagé en chemin de fer, m'amuse beaucoup en s'écriant à chaque instant : « Voyez donc comme les arbres s'en vont! »

Digitized by Google

Mulhouse, la reine de l'industrie, paraît enfin. Cette grande ville de soixante-dix mille habitants manie autant de finances que bien des États. Jadis une petite république alliée de la Suisse, elle devint française en 1795. Fier de l'importance de sa cité, le Mulhousois disait volontiers : « En 1795, la France a été annexée à Mulhouse! »

Ensuite la voie ferrée traverse jusqu'à Bâle une campagne des plus riches. Villages opulents, vergers, vignobles, rien ne manque; on peut dire sans exagération que l'Alsace est un vaste jardin. Cette langue de terre, limitée d'un côté par un des plus beaux fleuves de l'Europe, et de l'autre par une chaîne de montagnes verdoyantes, nourrit plus d'un million d'habitants, récolte en masses les céréales, le tabac, le houblon, le colza et la garance, produit en moyenne 1 300 000 hectolitres de vin par an, et exporte au loin les produits de son sol et de son industrie.

Voici la frontière suisse : nous sommes à Bâle. Cette ville mérite bien son nom (du grec *basileia*, reine) à cause de sa rare magnificence et de sa situation heureuse.

En quittant Bâle, je me dirige vers Zurich et Saint-Gall; pour le premier jour de voyage, j'ai donc à suivre le même itinéraire que j'ai décrit dans l'ouvrage : *Un Coin des Alpes;* aussi ne fatiguerai-je point le lecteur par des répétitions ennuyeuses. Je me permettrai néanmoins de décrire les impressions neuves que les circonstances ne pourront manquer de susciter en moi.

Arrivé à Zurich, il me reste deux heures à passer. Je me mets en route pour faire la célèbre promenade de l'Utli; mais la chaleur entre ces hautes maisons blanches est suffocante; la tête me tourne; je suis obligé de revenir à la gare, une des plus belles de l'Europe, et jusqu'au départ je m'amuse à voir des soldats suisses faire les différents mouvements de flanc avec plus de bonne volonté que d'ensemble.

A quatre heures du soir j'arrive au pays de Saint-Gall;

Digitized by Google

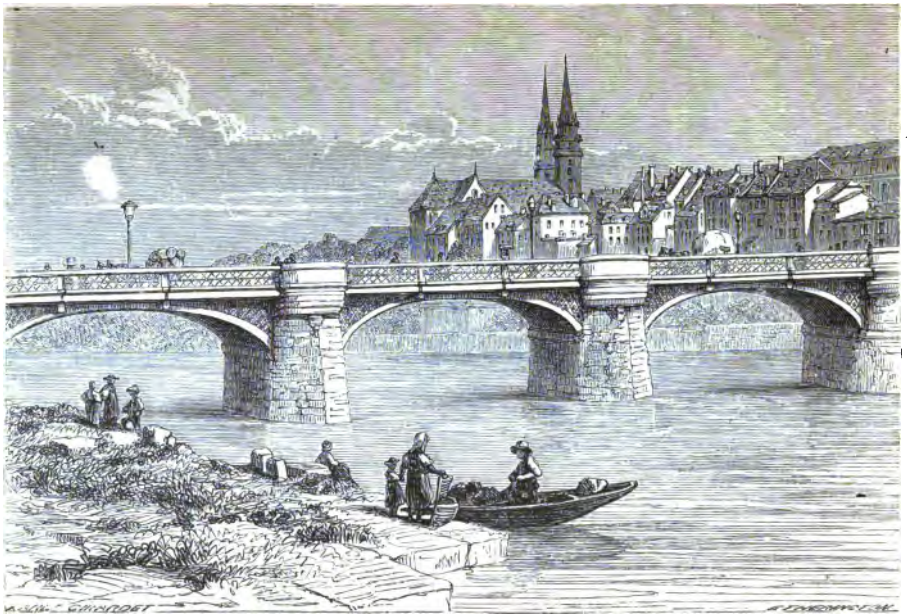
le Sentis domine l'horizon avec sa couronne de neiges étincelantes. Trois mille personnes visitent annuellement cette montagne si intéressante, pour l'herboriste surtout. Toute une société de touristes, surprise par le brouillard, a failli périr, en 1879, entre le sommet de la montagne et le Wildkirchlein. Au fond de l'horizon, un vaste glacier, le Toedi (3800 m.), élève sa cime au-dessus des nuages.

J'atteins enfin le lac de Constance. Le train s'arrête un bon moment à Rohrsbach, au bord des eaux.

Je vois avec un plaisir tout nouveau ce joli bassin, alimenté par plus de cinquante rivières, indépendamment du Rhin. Quant à celui-ci, il déverse dans le lac les eaux de plus de cent torrents et d'environ cent cinquante glaciers; il est donc digne d'avoir la primauté d'honneur parmi les sources ruisselantes de son bassin.

Beaucoup de baigneurs, métamorphosés en dauphins, hument dans les flots bleuâtres l'air tiède du soir, et s'éloignent jusqu'à un kilomètre de la rive. La température des eaux du lac est très favorable aux bains, et varie en été entre 22° et 25° centigrades. Rarement il est complètement gelé en hiver; douze fois seulement, dans l'espace des huit derniers siècles, la glace a été assez forte pour permettre qu'on passât d'une rive à l'autre. Dans l'hiver de 1879-1880, il a été complètement pris par les glaces. Dans le terrible hiver de 1830, où le plus petit froid noté dans les Vosges, du 25 novembre à la fin de janvier, fut de 16° centigrades, le lac de Constance gela complètement. Il arriva qu'un patineur essaya, vers le déclin du jour, de le passer dans sa plus grande largeur. Surpris, enveloppé par un brouillard très épais qui l'empêcha de voir les lumières de la rive opposée, il lui arriva de courir inutilement toute la nuit, sans pouvoir s'orienter : le malheureux se mouvait circulairement au milieu de la nappe glacée. Cependant le lendemain arriva; le patineur entendit des deux rives du lac le son des cloches, mais il lui fut tout aussi impossible que la veille d'arriver au terme de sa course. Il allait

Digitized by Google



Vue de Bâle.

Digitized by Google

Digitized by Google

périr, lorsqu'il fut retrouvé par des hommes expédiés à sa recherche.

Dans l'été de 1879, une trombe a sillonné les eaux du lac; c'est la seule qu'on ait observée depuis cinquante ans.

J'aimerais à voir ce beau pays au renouveau, alors que les rives du lac sont toutes fleuries; le pollen des fleurs, emporté par l'air tiède, couvre la surface liquide comme d'une végétation de lichens. Soixante-dix espèces d'oiseaux répandent la vie et la gaieté sur ces bords; le lac lui-même est peuplé par vingt-six espèces de poissons; on y trouve surtout des truites saumonées dont le poids atteint jusqu'à dix kilogrammes.

Un retard causé par l'affluence des voyageurs me permet d'errer un moment sur la rive, et d'entendre le clapotage des vagues.

A l'occident, le soleil s'incline sur les collines boisées qui bordent l'horizon; mais admirons les dernières splendeurs de l'astre radieux illuminant les eaux. Le ciel est en feu; les cumulus embrasés présentent à leur revers des nuances variant entre le blanc, le vermeil et le pourpre; leurs pics sont étagés comme les sommets des Alpes, et de sombres vallons les séparent. C'est une chaîne de montagnes aériennes qui se reflète dans les eaux devenues phosphorescentes. Les flots sont légèrement ondulés; des milliers d'étoiles étincellent dans le creux des petites vagues. Toutes les nuances imaginables, tous les dérivés de l'arc en ciel peignent à l'envi ce vaste miroir; aux bornes de l'horizon, une brume roussâtre me dérobe les derniers villages; au milieu du tableau, les eaux sont d'un rouge feu; à mes pieds elles sont d'un bleu transparent; derrière moi, vers Bregenz, la nuance devient de plus en plus foncée et passe enfin au gris, se confondant avec la couleur des collines et des rochers. De nombreuses barques sillonnent les eaux. Qui n'aimerait à jouir de ce moment de repos delicieux ?

Mais nous sommes esclaves de notre cheval enflammé :

Digitized by Google

le train repart pour Rheineck. Les ombres de la nuit, comme un nuage mystérieux, descendent sur cette contrée, une des plus belles du monde. A travers les bosquets déjà sombres, je vois une dernière fois le lac. Hélas! il faut toujours courir; nous goûtons quelques plaisirs, nous cueillons « quelques fleurs en passant »; il ne nous est point donné de jouir. Volontiers je dis avec le poète :

Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges,
Jeter l'ancre un seul jour?

Nous sommes arrivés à Rheineck; nous passons par une forêt de sapins baignée par les flots du Rhin.

Voici un nouveau coup d'œil; il doit être ravissant, car tout le monde se tait et admire. A ma droite s'élève une haute colline dont les flancs sont couverts d'une forêt de mélèzes; au-dessus plane le disque argenté de la lune. Au pied des hauteurs, tout est dans l'obscurité; mais dans le lointain, les montagnes du canton d'Appenzell, le Sentis, le Kamor, le Hohe-Kasten sont encore empourprés des derniers feux du soir, tandis que leurs régions moyennes, celles des pâturages, sont inondées de la lumière de la lune. Sans doute, en ce moment, les pâtres guident leurs troupeaux aux pâturages déjà humides de rosée, tandis que les métayers, assis au coin du feu où se distille le fromage, devisent entre eux. A ma gauche coule le Rhin, que traverse en ce moment une barque conduite par des enfants. Ce passage de Rheineck est pour moi un des souvenirs les plus délicieux.

Mais les monts du Vorarlberg se rapprochent; déjà nous sommes à Lautrach, sur le territoire autrichien. Comme à mon dernier voyage, je descends à Schwarzach, clef de la forêt de Bregenz. La voiture de l'hôtel du Lion est à la gare; je m'y jette avec un étranger, qui me sera, ainsi que son fils, un charmant compagnon de route pour plusieurs jours de voyage. C'est un industriel de Saint-Gall; lui

Digitized by Google

aussi vient dérider pendant quelques jours son front dans les vertes forêts. Il parle très bien le français et l'allemand, et est bon marcheur, comme presque tous les Suisses, soit dit par anticipation. — L'hospitalité à l'hôtel du Lion est des plus cordiales; la cuisine est digne de Vatel; on nous sert entre autres, et à prix très modique, une excellente truite.

Déclinons dorénavant au livre des étrangers nos noms, profession, qualité et domicile. Bonne mesure, si vous voulez, mais le plus souvent dérisoire, en ce sens que l'identité du voyageur ne peut être constatée, et que beaucoup de mauvais plaisants font à leur compte des inscriptions ridicules. Je pense que le livre des étrangers, comme beaucoup d'autres mesures de la police, subsiste surtout par droit d'ancienneté, et cela me rappelle la sentinelle de Moscou.

On accuse les Russes d'être passablement routiniers. Il arriva donc un jour qu'un colonel, s'écartant quelque peu des traditions nationales, voulut rechercher le motif d'une sentinelle placée à un endroit de la ville tout à fait insignifiant. Vaine recherche! la sentinelle ne gardait rien, puisqu'il n'y avait rien à garder. A force d'investigations savantes, on trouva enfin que vingt ans auparavant on avait fait donner une couche de peinture à des bancs de promeneurs, et, pour empêcher le public de s'asseoir avant que les bancs fussent secs, on y fit placer un factionnaire; depuis, jour et nuit, il avait été très régulièrement relevé. N'est-ce pas tout à fait russe?

L'hôtel du Lion est entouré de prairies, et est en même temps un chalet. J'entends les clochettes des vaches qui sont aux pâturages toute la nuit, et ce son monotone et mélancolique m'invite au sommeil. Je m'endors en me disant, comme Archias : A demain les affaires sérieuses!

Digitized by Google

UNE PREMIÈRE JOURNÉE DE MARCHE

Au moment où les premiers rayons du soleil illuminent les sommets des montagnes, nous nous mettons en route, afin d'atteindre Alberschwende avant que les feux du jour soient arrivés à percer les voûtes de verdure, car parfois ils sont un gênant compagnon.

Il serait difficile de donner une idée du bien-être qu'on éprouve lorsque dans les fraîches vallées des Alpes on fait la première étape matinale. La rosée étale ses diamants aux aiguilles des sapins; l'abeille commence à explorer les buissons de thym et les mélisses; le roitelet gazouille sous la ramée. L'âme se nourrit de sensations délicieuses; elle oublie ses peines ou ne les retrace que comme un rêve lointain et pour jouir davantage du présent. Alors elle songe qu'elle est née pour le bonheur, et que les tribulations ne doivent point être son sort irrévocable. Oui, à ces instants d'enchantement, nous nous rappelons cette pensée du grand Lamartine:

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

Nous cheminons avec un plaisir toujours nouveau, soumis aux charmes de la nature et de la conversation. Quant au fils de mon compagnon, il court de tous côtés, arrache des fleurs, taille des branches, et fait la chasse

Digitized by Google

aux papillons. A huit heures nous arrivons à Alberschwende; nous n'y prenons qu'un quart d'heure de repos. Au lieu de suivre la vallée, qui fait un angle considérable, nous allons traverser une crête boisée appelée la Lorena, pour aboutir au village de Schwarzenberg. Notre sentier s'enfonce dans de riantes prairies; mais bientôt nous avons un avant-coureur de toutes les peines qu'il nous faudra supporter pour franchir cette chaîne transversale. Une chaleur intense, précurseur du fœhn, a converti l'atmosphère en fournaise; aucun arbre ne pousse dans ces prairies humides. Pour rendre le sentier praticable en toute saison, les gens du pays y ont échelonné quelques centaines de pierres plates. C'est certes une pénitence de gravir, le sac au dos, ces escaliers par un soleil de plomb. En un moment nous sommes baignés de sueur; mes compagnons supportent la chose stoïquement, et je fais de même.

La fraîche forêt de sapins dominant les prairies se rapproche enfin; aux escaliers de pierres succède un ravin tantôt marécageux, tantôt rocailleux; nous comptons y trouver quelque ombrage. Vain espoir! nous sommes condamnés au supplice de Tantale: le chemin évite obstinément les forêts qui nous enveloppent. Je pense que les habitants, par crainte de la foudre, ont ainsi tracé les sentiers hors des bois. Une chaumière nous offre enfin quelque ombrage; à côté une claire fontaine nous permet de rafraîchir nos fronts brûlants.

Enfin arrive le moment où la forêt ne peut plus être évitée; quelle est notre satisfaction de nous enfoncer sous les arceaux de verdure! Mais notre jouissance est de courte durée, car il nous faut revenir aux pâturages; cependant nous commençons à y trouver çà et là un arbre qui nous protège de son ombrage bienfaisant. La végétation est riche et exclusive: nous trouvons des gazons de fraises, de myrtilles, de gentianes, d'arnicas et de fougères, le tout sans mélange, ce qui dénote au point de vue de la minéralogie un terrain très diversifié. Aux endroits hu-

Digitized by Google

mides, des milliers d'ériophorums élèvent partout leurs panaches cotonneux. Parfois aussi le lis, emblème de l'innocence, s'élève au bord de quelque source, aux rares endroits ombragés. Maintes fois la tentation me vient d'arracher les pieds les plus vigoureux; mais le plus souvent, pénétré d'une sorte de respect devant cette belle fleur, tantôt d'un blanc immaculé, tantôt rose et ponctuée de pourpre comme le *lis martagon*, j'arrête ma main prête à détruire l'œuvre de la nature. Non, me dis-je, que ce beau végétal continue de s'épanouir et de réjouir les yeux du voyageur. Les herboristes sont parfois trop tyranniques et trop égoïstes; qu'ils écoutent cette parole de Bernardin de Saint-Pierre :

« Pour me montrer le caractère d'une fleur, les botanistes me la font voir sèche, décolorée et étendue dans un herbier. Est-ce dans cet état où je reconnaîtrai un lis? N'est-ce pas sur le bord d'un ruisseau, élevant au milieu des herbes sa tige auguste, et réfléchissant dans les eaux ses beaux calices, plus blancs que l'ivoire, que j'admirerai le roi des vallées? Sa blancheur incomparable n'est-elle pas encore plus éclatante quand elle est mouchetée, comme des gouttes de corail, par de petits scarabées qui y cherchent presque toujours asile? »

Que j'aime à voir ce sapin au bord du sentier! on le dirait planté à dessein pour inviter le voyageur à s'asseoir à son ombre, sur le lit de fougères qui l'entoure. Pendant que, donnant un moment au repos, nous jetons un coup d'œil sur la vallée étendue à nos pieds, nous remarquons, à cent pas au-dessous de nous, deux jeunes voyageurs qui nous suivent tout haletants : ils viennent du pays de Bregenz, et seront jusqu'au sortir des monts nos compagnons de route. Nous voilà donc une petite caravane de cinq personnes; les nouveaux venus sont très bien au courant de la géographie du pays; le Saint-Gallois connaît un peu de tout, est amateur de la nature, paye des bouteilles et des cigares; quant à moi, je fais l'herboriste, et

Digitized by Google

parfois le traducteur. En somme nous formons un personnage collectif assez parfait.

Après avoir débattu un moment l'itinéraire à suivre,

Sapin. — Grande gentiane jaune. — Lis martagon.

nous nous remettons en route. Parfois nous arrivons à une cabane, et alors j'ai l'occasion d'observer la principale industrie du pays, la broderie. Les différents dessins sont esquissés au charbon sur un canevas très fin; la brodeuse, munie d'un dé sans fond et d'une longue

Digitized by Google

aiguille destinée *ad hoc*, passe avec une dextérité que je ne puis assez admirer sur la trace du charbon, et bientôt un rideau de grand prix sortira de ses mains. Que gagne-t-elle à ce travail? Cinquante centimes par jour, lorsqu'elle s'y applique du matin au soir! Le produit de son labeur ira enrichir les magasins de Saint-Gall. Pauvres gens! que ne connaissez-vous mieux les produits de votre pays! Ramassez l'arnica et les autres herbes médicinales; faites distiller vos myrtilles, vos gentianes et vos framboises, et certes vous gagnerez plus et avec moins de peine.

Enfin le haut de la Lorena est atteint. Il était temps: mon sac commençait à me peser cruellement, et je croyais porter sur mon dos les 1 400 kilogrammes de lettres et les 11 750 kilogrammes de journaux et autres imprimés que la malle des Indes transporte par semaine.

Nous sommes peut-être à 1 000 mètres d'altitude: en face, je vois la colline que j'ai escaladée à mon dernier voyage. Les villages des cantons d'Appenzell et de Saint-Gall étagés sur les flancs des montagnes; au fond ceux du Vorarlberg, et enfin le lac de Constance tout entier avec l'île de Reichenau; autour de nous les vastes forêts: voilà pour le moment notre horizon.

A la descente, plusieurs sentiers se présentent à nous, et serpentent à travers des pâturages marécageux. Aux endroits où les hauts sapins nous permettent, grâce à certaines petites clairières, un coup d'œil vers le lointain, nous entrevoyons un pays qui nous ravit et nous excite à la marche. Nous avons la bonne fortune de rencontrer un bûcheron, et le brave homme nous oriente mieux que toutes les cartes routières. On descend rapidement par un chemin très cahoteux, qui d'ailleurs n'est qu'un torrent desséché. A onze heures du matin nous atteignons au fond de la vallée Schwarzenberg (montagne noire), avec ses prairies d'un vert foncé (694 m.). Ce village doit sans doute tirer son nom des sombres forêts qui l'enveloppent de toutes parts.

Digitized by Google

Touriste, ne passez point le Tyrol sans faire une visite aux églises, en général riches. Celle de Schwarzenberg renferme des peintures de Deschwanden, et un tableau d'un artiste féminin distingué, Angelica Kaufmann, originaire du pays, quoique née à Coire, en Suisse. Dès l'âge de neuf ans, Angelica produisit des dessins remarquables. A treize ans, elle vint à Rome, pour épurer son talent dans la capitale des beaux-arts. Elle passa ensuite en Angleterre, mais revint à Rome, où elle mourut en 1807. Au cimetière je remarque sur une tombe un ange en marbre blanc.

Il est bientôt midi; nous sommes en route depuis six heures; il nous serait donc bien agréable de nous arrêter à Schwarzenberg pour nous réconforter. Mais dans les montagnes il faut surtout être prudent, et la prudence consiste à gagner du temps : autour des hauts sommets qui nous environnent s'amoncellent des nuages menaçants. Nous pourrons peut-être atteindre Bezau, le chef-lieu du district, avant que l'orage se soit déchaîné. Donc en route !

En quelques minutes les vertes prairies sont dépassées; un site sauvage, un labyrinthe de forêts, de rochers et de ruisseaux se présente devant nous. Notre chemin nous conduit à un torrent facile à passer en ce moment à gué, mais qui doit être menaçant en hiver. C'est le Brullbach (torrent mugissant). Son lit, un affreux désert de pierres, a plus de quarante mètres de largeur, et renferme des blocs charriés de plusieurs mètres cubes. Gonflé en automne par les pluies et en été par la fonte des neiges, il s'est creusé ce lit qu'on ne voit pas sans frissonner, et on sent les approches d'une nature plus grandiose et plus sauvage encore. En effet, quelques instants plus tard, nous arrivons à la Bregenzer-Ach (rivière de Bregenz : en Tyrol, le mot *ach* a la même signification qu'en Suisse le mot *giessbach,* ou que dans les Pyrénées le mot *gave*). Cette rivière est un des affluents les plus considérables du lac de Constance. Les montagnes dont les sommets pendent

Digitized by Google

sur nos têtes ont toutes de 2 000 à 2 800 mètres de hauteur.

Le sentier nous fait ensuite passer sur la rive droite de l'Ach, par un pont de bois couvert. Inutile de dire que ce chemin n'est accessible qu'aux piétons : la petite route postale contourne la montagne. Ce pont est suspendu sur un abîme, dont nous mesurons la hauteur avec une pierre lancée dans les profondeurs. Nous comptons entre trois et quatre secondes pour le temps de la chute; la hauteur du pont est donc, en raison de la loi sur la chute des corps, de soixante mètres!

En garde! notre sentier continue à longer un effroyable ravin contre lequel le voyageur est simplement garanti par quelques traverses clouées aux sapins, au bord même des noires profondeurs. Il est difficile de donner une idée d'un site pareil; un frisson involontaire vous accompagne. Aux éclaircies la pyramide magnifique de la Mittagspitze (pic du Midi, 2 092 m.), la Hangspitze (pic suspendu), et la Canisfluh (2042 m.), fascinent le plus nos regards.

Un des caractères propres à cette longue vallée dite Forêt de Bregenz est le passage subit, sans transition aucune, de la nature la plus sauvage, la plus terrible, aux sites les plus riants, merveilleux de beauté et d'attrait.

Vingt fois sur votre route vous croyez toute issue impossible, vous voyez la vallée fermée devant vos yeux, et subitement pâturages, chalets, villages et troupeaux se trouvent à quelques pas. Ainsi, après avoir gravi une colline élevée, nous longeons un plateau, nous redescendons sur la route, et nous voyons sous nos pieds une prairie immense, unie comme une table; plus riche qu'un gazon anglais, elle est, en outre, embellie par les sinuosités de l'Ach, sans pouvoir être submergée : la rivière, après avoir formé par des terrains d'alluvion ce parc naturel, le protège elle-même par les collines de gravier qu'elle a déposées le long de ses rives.

Digitized by Google

Des bûcherons nous disent qu'en vingt minutes il nous est possible d'atteindre Bezau; mais nous savons combien les gens du pays sont de bons marcheurs; pour trouver le temps qu'il nous faudra, nous prenons la bonne habitude de multiplier leurs chiffres par 2; or nous sommes exténués. Nous prenons un moment de repos sous une touffe de frênes et d'érables, et nous partageons fraternellement entre nous les quelques reliefs de nos provisions.

A deux heures du soir, après une dernière marche de trois quarts d'heure, Bezau, le chef-lieu du district, est enfin atteint.

Aux premiers roulements du tonnerre, nous entrons à l'auberge *Au Chamois* (*Zur Gems*). A peine y sommes-nous installés, qu'un orage violent se déchaîne sur tout le pays. Nous avons été prudents de ne pas nous arrêter à Schwarzenberg. La pluie pénètre à travers les croisées, et inonde le plancher de la salle d'auberge. Des goujons pourraient vivre dans la mare qui nous envahit; en un moment, le torrent appelé Grebener-Bach, où les gens de Bezau vont pêcher leurs truites, fait entendre une voix menaçante.

Autour de nous sont attablés quelques habitués du pays. Au fond de la salle je remarque une niche avec des statuettes représentant la *Descente de croix;* elles sont entourées d'une multitude de sphinx tête de mort. J'aime aussi peu voir figurer ces insectes que les corbeaux et les hiboux sculptés sur les tombes du Père-Lachaise : n'est-il pas possible de trouver des symboles plus consolants?

On ne peut manquer d'être satisfait, lorsque, attablé à un bon repas, on éprouve en outre le plaisir d'avoir échappé à la pluie. Cependant les torrents du ciel ne nous empêchent pas d'assister à une pêche aux truites; grâce aux eaux troubles, elle est abondante, et cela nous réjouit en vue de notre souper.

Le soir, la pluie a un peu diminué. Nous faisons une visite à l'église; nous montons à l'orgue, et deux d'entre

Digitized by Google

nous s'escriment à plein jeu. Mais les fifres, les doublettes, les flûtes et les hautbois donnent l'alarme dans le voisinage : au moment où le sacristain entre par une porte pour nous chasser, nous sortons par l'autre.

En nous promenant au village nous sommes forcés de trouver un abri : nous nous réfugions sous un hangar, où nous réunissons les enfants de la localité, garçons et fillettes; ces figures naïves, innocentes et fraîches reposent nos yeux. Nous leur faisons une distribution de kreuzers, ce qui décide aussitôt ce petit peuple à nous débiter en commun quelques chansonnettes du pays et quelques morceaux appris à l'école. Savoir se divertir en voyage est un secret ignoré de beaucoup de gens.

Nous rentrons à l'auberge, satisfaits d'avoir révolutionné toute la commune, sans faire d'ailleurs aucun tort.

Quand nous revenons au gîte, nous y trouvons l'aubergiste qui vient de rentrer de la chasse. C'est un chasseur passionné; il a erré pendant deux jours dans les montagnes et revient à ses pénates après avoir exterminé quatre chamois.

En somme, Bezau est un séjour agréable, mais n'a en lui-même rien de bien intéressant. L'église renferme de jolis tableaux et des peintures à fresque; j'ai remarqué l'*Adoration des trois mages, Moïse recevant les tables de la loi, Jésus chassant les vendeurs du temple.*

Le temps sera-t-il favorable demain? Mille fois on se pose cette question, avec anxiété même, surtout quand les terribles montagnes approchent. Quoi de plus ennuyeux pour le voyageur, lorsque, ne recherchant que les beautés de la nature, il trouve celle-ci enveloppée d'un voile de brouillards et de nuages dont elle ne veut pas se départir? On me dit que l'ouest demeure menaçant, mais je ne puis vérifier jusqu'à quel point cette assertion est exacte : depuis deux jours je suis complètement brouillé avec les quatre points cardinaux.

Digitized by Google

LA CANISFLUH

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles !

(GUIRAUD.)

A trois heures du matin, longtemps avant l'aurore, chacun de nous constate avec satisfaction que les nuages se dissipent. Quelques étoiles scintillent au-dessus de la vallée, sur laquelle la lune verse par intervalles sa douce lumière.

L'angélus a sonné à l'église de Bezau, lorsque nous nous remettons en marche. Il nous faut faire l'ascension d'une montagne boisée, la Bezegg; elle nous sépare du pied de la Canisfluh.

Au début la vallée est riante et fertile; la Mittagspitze avec le vallon latéral de Mellau en est le principal ornement.

Arrivés aux bains de Reuthe, nous en goûtons les eaux ferrugineuses, auxquelles une trentaine de femmes anémiques viennent redemander la force et la santé. Ces bains sont agréablement situés; bordés par la petite route, ils sont dominés par une colline escarpée toujours couverte de troupeaux de vaches et de moutons. En quittant Reuthe, j'ai surtout remarqué la rivière de Bizau. Je ne sais comment son lit a pu s'élever à pic au-dessus de la route et de la vallée : nous entendons le murmure de l'eau qui

Digitized by Google

coule au-dessus de nous; mais pour la voir il faut grimper au haut du talus s'élevant presque à pic. Ce rempart gazonné laisse échapper l'eau à travers mainte fissure. Une position si anormale pour un torrent est des plus dangereuses : si une crue subite remplissait démesurément la rivière, une cinquantaine de cabanes, situées à quelques décamètres à peine de ce dangereux voisin qu'on pourrait faire couler sur leurs toits, seraient submergées en une minute; il serait impossible de porter secours aux habitants, et certes, ceux-ci doivent passer au moment des crues bien des nuits anxieuses. Qui ne songe involontairement, en voyant ces choses, au désastre de Szegedin?

Le dernier village en deçà de la montagne de Bezegg est Bizau (ne point confondre avec Bezau). L'église de ce village renferme de très jolies peintures de Deschwanden. Où cet artiste aimant à illustrer le sanctuaire du hameau, la chapelle des forêts, aurait-il pu mieux se plaire qu'ici? Certes, ce pays est bien fait pour inspirer un peintre.

Voici la montée. Nous passons une forêt de hêtres; nous ne sentons point la fatigue, car à chaque instant nous avons une vue grandiose sur la Canisfluh. Ce rocher imposant, haut de 2042 mètres, domine l'horizon pendant de longues heures, et rien ne saurait donner une idée de l'impression qu'il produit sur nous. En ce moment nous voyons deux de ses cimes; la plus haute semble s'élever avec nous; un nuage flotte sur sa paroi perpendiculaire, et vient successivement baigner chaque angle du rocher.

Cependant notre sentier devient plus escarpé; nous cheminons en silence comme des prisonniers de guerre; l'ami de Saint-Gall transpire *froidement;* aux plus mauvais passages il siffle un air mélancolique.

La hauteur est enfin atteinte; une chapelle s'élevant sur un riant gazon en marque le point culminant. Nous débouclons nos havresacs, pour jouir d'une des vues les plus remarquables que l'on puisse avoir.

Digitized by Google

Devant nous se dresse la Canisfluh ; nous voyons la montagne en entier, comme une immense borne destinée à marquer l'entrée de la haute vallée. Du côté nord, elle descend perpendiculairement; sur les saillies des rochers, s'élevant en immenses terrasses, poussent de sombres sapins : le temps seul pourra les détruire, car jamais la hache du bûcheron ne sera portée à leur racine. Deux flaques de neige sont suspendues sur l'abîme; au milieu de la paroi abrupte, une espèce de donjon naturel, haut d'environ deux cents mètres, et divisé en plusieurs étages, s'avance sur les profondeurs; mais immédiatement au-dessous de la crête, et suspendu entre deux abîmes, il y a un gazon verdoyant. On me dit que de hardis faucheurs s'y font descendre, sèchent ces excellentes herbes, les lient par bottes et les précipitent dans le fond de la vallée. Quoique ayant l'habitude des montagnes, je me sens parfois pris de vertige rien qu'en levant les yeux vers les immenses hauteurs, et je sens le gazon tourner sous mes pieds. . .

L'atmosphère est assez calme; le nuage que nous voyions tout à l'heure monte lentement vers le sommet de la Canisfluh. En ce moment il est d'un blanc mat; mais subitement, après avoir franchi la crête, il est inondé de soleil, devient d'un rouge vermeil, forme une auréole magnifique autour du rocher, et se dissipe enfin dans le ciel azuré. Que cela est magnifique et éminemment propre à nous inspirer à côté de la chapelle solitaire! Car voici devant nous une page merveilleuse du livre de la nature écrit à l'éloge du Créateur; les sapins suspendus et les sillons creusés par les eaux en sont les caractères; l'âme sait les lire, et ils ont cela de particulier que chacun de nous y trouve, quelles que soient sa langue et sa nationalité, d'autres richesses et d'autres sentiments. Je plains l'homme que ces choses ne toucheraient point : entrer sans préparation, c'est-à-dire sans cœur, dans le temple de la nature, c'est presque commettre un sacrilège!

Digitized by Google

Nous restons longtemps en contemplation. Figurez-vous, cher lecteur, un rocher dix fois plus haut que la plus haute pyramide d'Égypte, mais un rocher animé par la verdure, enrichi par le jeu du soleil et des nuages, ruisselant des torrents qui s'échappent des neiges, poétisé par la belle rivière qui passe à son pied, enveloppé de vertes forêts, ennobli par les sommets voisins qui lui sont inférieurs et semblent lui rendre hommage, et vous comprendrez notre admiration.

La descente se fait par le lit d'un torrent desséché : c'est un genre de sentiers très commun dans le Vorarlberg.

Nous revenons à la route, et alors le soleil nous darde ses rayons sans pitié; il est vrai que souvent nous sommes protégés par l'ombre de la Canisfluh à notre droite, et par celle de la Mittagsfluh (roche du Midi) qui s'élève à notre gauche, et dont les immenses murailles sont presque aussi élevées que la Canisfluh. Le torrent de l'Ach, bordé par les contreforts de cette dernière montagne que nous voyons maintenant du côté de l'ouest, ne cesse de gronder à notre gauche; partout nous sommes enveloppés de murailles titaniques s'élevant jusqu'au ciel.

Au-dessous de la crête de la Canisfluh se dresse un rocher haut de plus de six cents mètres; penché sur l'abîme, dans lequel il précipite souvent avec les avalanches des blocs énormes, il semble menacer le passage étroit de la vallée. Si par malheur il venait à manquer de base, il entraverait de ses débris le cours du torrent, et le haut pays serait converti en lac. Beaucoup de nos bassins naturels n'ont pas eu d'autre origine.

Au fond de l'horizon, bien loin de nous, s'élève un rocher très élevé, pyramidal; c'est le Widderstein, dont nous espérons faire l'ascension.

Digitized by Google

QUELQUES NOTIONS HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

SUR LE VORARLBERG

> Ce long enchaînement des causes particulières qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine Providence. (BOSSUET.)

Avant de continuer le récit de mon voyage, il m'a semblé intéressant et utile de donner quelques notions historiques et géographiques concernant le Vorarlberg.

Le Vorarlberg est une partie des deux anciennes provinces de Rhétie et de Vindélicie. Il fut probablement habité d'abord par des peuplades d'origine celtique; plus tard les Romains y importèrent en partie leur langue, leurs mœurs et leur civilisation.

De toutes les vallées, le Montavon est celle qui a le mieux conservé le cachet antique. Lorsque l'empire romain s'effondra, le pays fut habité successivement par les Alamans, les Ostrogoths et les Francs. Les Burgondes en ont colonisé une vallée, le Walserthal, dont le nom rappelle le mot Valais : ce pays fut également une colonie des Burgondes, établis définitivement dans la vallée de la Saône et du Rhône, et amateurs surtout de la viticulture.

Ce fut l'an 15 avant Jésus-Christ que l'empereur romain Auguste envoya ses lieutenants Drusus et Tibère soumettre les sauvages vallées des Alpes. Une bataille terrible s'en-

Digitized by Google

gagea entre eux et les gens du pays, au pied des monts (près de Dornbirn). Les femmes mêmes prirent part à la lutte; mais la tactique romaine triompha de l'héroïsme des montagnards, comme elle sut triompher des Gaulois et de Vercingétorix. Le pays devint province romaine, et sur les rives du Lech on éleva la ville d'Auguste ou Augsbourg. Une immense voie romaine relia cette cité au lac de Constance, à Coire, et, à travers toute l'Helvétie, à l'Italie et à la Gaule. Bregenz devint une ville considérable; plus tard, l'empereur Constance bâtit aux bords du lac la ville qui porte encore son nom. Les enfants du pays furent incorporés aux légions romaines pour défendre dans les contrées les plus lointaines les intérêts du vainqueur.

Mais, dès l'an 200 après Jésus-Christ, des tribus germaines commencèrent à envahir le pays. L'empire romain perdait en considération, surtout depuis sa division en empire d'Orient et en empire d'Occident (395).

Pendant que les Alamans couraient vers le sud, les Romains étaient obligés de tolérer l'établissement des Visigoths sur les deux versants des Pyrénées, et celui des Burgondes dans le bassin du Rhône. D'où venait ce formidable mouvement des peuples barbares? Eux-mêmes étaient poussés par une avalanche humaine, les Huns. Ceux-ci, partis du centre de l'Asie, s'étaient précipités sur l'Europe, à peine échappée à la tyrannie des Césars. En 451, Attila, roi des Huns, surnommé le Fléau de Dieu, vint demander à l'empereur d'Occident Valentinien III la main de sa fille, et en dot la moitié de l'empire. Valentinien refusa. Aussitôt Attila quitta son palais de bois aux bords de la Theiss, et, prenant l'Europe à revers, poussa ses cinq cent mille Huns féroces vers les pays d'Occident. Le Vorarlberg fut presque enseveli sous le pied de celui qui se vantait que l'herbe ne pousserait plus là où son cheval aurait passé. Bregenz et Strasbourg, Metz et des centaines d'autres villes furent saccagées. Orléans, Châlons-sur-Marne (451) et Rome, où il n'entra point, furent les

Digitized by Google

dernières étapes du destructeur des villes et des nations. Il disparut comme un feu follet sinistre et effrayant.

Plus tard, le Vorarlberg fit partie du royaume des Ostrogoths, ayant Théodoric pour chef. Mais, en 536, les Ostrogoths furent obligés de céder cette possession aux fils de Clovis, et le pays devint franc.

Après la mort de Charlemagne, ses petits-fils dégénérés se sentirent impuissants à porter l'édifice élevé par le plus grand homme du moyen âge. Une bataille fratricide eut lieu à Fontanet, et peu après le traité de Verdun (843) consacra le partage, peut-être éternel, des peuples. Il y eut une France, une Italie et une Allemagne. Le Vorarlberg fit partie de celle-ci, sous l'autorité de Louis le Germanique.

Après l'an 900, les Magyares ou Hongrois ravagèrent avec l'Allemagne et l'Alsace une partie du Vorarlberg. C'est alors que les habitants se réfugièrent des rives fertiles du lac de Constance vers les solitudes boisées du Bregenzer-Wald, alors une vaste forêt vierge. Il s'y forma des clairières sous la hache du bûcheron, et dès le XIIe siècle tous les villages de la forêt de Bregenz existaient déjà.

Une maison puissante, celle des comtes de Montfort, domina sur le Vorarlberg jusque vers l'an 1453; alors le pays fut acquis par des princes autrichiens.

Un des épisodes les plus saillants de l'histoire du Vorarlberg, c'est sa guerre avec les habitants du canton d'Appenzell. Ce peuple de pâtres s'était, à l'exemple des trois cantons, révolté contre l'autorité, et avait, en 1403, remporté sa première victoire sur la noblesse. Mais, comme il arrive toujours lorsque le pouvoir passe entre les mains d'un peuple dont la civilisation n'est point mûre encore, les Appenzellois ne se contentèrent point des avantages acquis, mais portèrent les armes au delà de leurs paisibles vallées. Ils ravagèrent le pays du Vorarlberg, et vinrent, en 1407, faire le siège de Bregenz. Un premier assaut meurtrier fut repoussé. Cependant une armée s'organisait pour

Digitized by Google

venir au secours de la ville. Une femme du peuple contribua le plus à chasser l'étranger. Les Appenzellois s'étaient réunis dans une chambre rustique pour délibérer, autour du poêle bien chauffé, des mesures ultérieures à prendre. La femme, étendue derrière l'immense fourneau, feignit de dormir, mais ne perdit pas une syllabe de la discussion. Les gens d'Appenzell ne prêtèrent aucune attention à elle. Mais, dès qu'ils se furent retirés, la femme se rendit à Bregenz et avertit ses compatriotes des projets de l'ennemi. Le 13 janvier 1407, alors qu'un épais brouillard enveloppait le lac de Constance et masquait les mouvements de la cavalerie, la troupe d'Appenzell fut cernée, taillée en pièces avant qu'elle eût eu le temps de se reconnaître, et perdit sa bannière, son attirail de siège et cinq cents hommes.

En février 1499, les Suisses, en guerre avec l'Autriche, saccagèrent complètement les villages de la forêt de Bregenz.

Au moment de la réforme, le pays du Vorarlberg n'eut point à subir la crise qui agita les pays voisins.

Pendant la guerre de Trente ans, les Suédois, ainsi que j'ai eu l'occasion de le dire ailleurs (voir le *Coin des Alpes*), s'emparèrent, sous les ordres de Wrangel, de la ville de Bregenz, et laissèrent une garnison dans le pays. Mais les violences des vainqueurs excitèrent le peuple à une nouvelle résistance, et cette fois ce furent les femmes de la forêt de Bregenz qui, armées de faux et autres instruments destinés d'habitude à un usage plus pacifique, exterminèrent la troupe suédoise.

Le pays entre ensuite dans une période de repos relatif. Par le traité de Presbourg, alors que le génie de Napoléon voyait ses aigles victorieuses planer sur toutes les capitales, le Vorarlberg fut incorporé à la Bavière érigée en royaume. Il redevint autrichien par les traités de 1815, lorsqu'un nouveau partage des peuples se fit sur les ruines de la fortune militaire et politique de Napoléon.

Digitized by Google

Le Tyrol et le Vorarlberg professent le culte catholique. Dès le Ier siècle de l'ère chrétienne, le christianisme y fut implanté, sans doute par les soldats chrétiens des cohortes romaines, qui tous se sentaient le devoir d'annoncer l'Evangile, au péril même de leur vie. Mainte oasis chrétienne se forma ainsi en silence au milieu des monts et des forêts : l'arbre issu du « grain de sénevé » se développa malgré les persécutions. Les principaux missionnaires de ces pays furent : saint Lucien, premier évêque de Coire (vers l'an 160); saint Fridolin, saint Columban et saint Gall, qui non seulement prêchèrent le christianisme et abattirent les temples des faux dieux, mais enseignèrent aussi aux gens du pays les différentes connaissances qui améliorent l'existence matérielle de l'homme. Un apôtre du christianisme bien vénéré au Vorarlberg, c'est le saint ermite Jodokus (ou Jodocus). Il existe au compte de Jodocus une légende si gracieuse que je ne puis m'empêcher de la reproduire; le titre en est :

LE PAIN DE SAINT JODOCUS.

Le Seigneur, pour mettre à l'épreuve la charité de son serviteur, se présenta un jour à sa porte sous la figure d'un pauvre mendiant, et demanda du pain.

Aussitôt Jodocus dit à son serviteur : « Mon bon serviteur, donnez au pauvre ce qu'il demande. » Le serviteur répondit : « Maître, il ne nous reste pour toute nourriture qu'un seul pain; que mangerons-nous, vous, moi, et notre fidèle chien de garde? — Donnez toujours, dit Jodocus; le Seigneur prendra soin de nous. »

Le serviteur partagea le pain en quatre portions égales, en donna une au mendiant, et lui dit d'un ton assez froid : « Une portion à toi, une à moi, une au maître, une au chien. » Le mendiant s'en alla.

Peu de temps après, le Seigneur se présenta sous la

Digitized by Google

figure d'un pauvre encore plus dépoarvu. « Donnez-lui, dit Jodocus au serviteur, ma portion de pain. » Et ainsi fut fait.

Bientôt après, le Seigneur reparut sous les traits d'un pauvre encore plus affamé. « Donnez-lui, commanda Jodocus, votre portion de pain; nous sommes à la garde de Dieu! » Et le serviteur obéit.

Une quatrième fois, le Seigneur vint solliciter l'aumône sous la figure d'un mendiant paralytique, aveugle et presque nu. « Donnez-lui, dit Jodocus, la part de pain destinée au chien; Celui qui nourrit les passereaux prendra soin de nous. »

Le serviteur donna le pain; le pauvre s'éloigna; mais une voix se fit entendre : « Ta foi, Jodocus, est grande; vrai disciple de ton Maître, il te sera fait suivant ta foi! »

Et le serviteur de Jodocus, attiré par la voix, se mit à l'étroite fenêtre de l'ermitage. Mais, ô prodige! quatre bateaux chargés de pain, de fruits, d'huile et de vin, abordaient au rivage du fleuve voisin.

Le serviteur courut au rivage; il n'y trouva point de rameurs, mais une bannière d'une blancheur éclatante sur laquelle étincelaient en lettres d'or les mots suivants :

« Celui qui nourrit les passereaux adresse ces quatre « bateaux à l'ermite Jodocus, qui l'a nourri aujourd'hui : « l'un est à lui, l'autre à son serviteur, le troisième au « chien, le quatrième aux pauvres, qui sont les amis du « Seigneur. »

Le pays du Vorarlberg, le plus occidental du territoire autrichien, est borné au nord par la Bavière; à l'est, par le Tyrol, dont il est d'ailleurs une partie; au sud et à l'ouest, par la Suisse et la principauté de Lichtenstein. Sa population est de cent trois mille habitants. Il est divisé en trois cercles, dont Bregenz, Bludenz et Feldkirch sont les chefs-lieux.

Digitized by Google

De trois côtés le Vorarlberg a des frontières naturelles. A l'ouest il est baigné par le lac de Constance et le Rhin. Au sud il est limité par la chaîne du Rhaetikon (de Rhétie), dont le point culminant, situé à l'extrême frontière du pays, est le Piz-Buin (3 327 m.). De ce haut sommet part une chaîne qui forme la limite naturelle entre le Tyrol et le Vorarlberg, et la ligne de partage des eaux entre le Rhin et le Danube. Certes, il est curieux pour l'étranger de savoir qu'en quelques instants il peut, dans ce petit pays, passer d'un ruisseau qui ira baigner les rivages de la Bosnie, de la Serbie et de la Roumélie pour se perdre ensuite dans les flots du Pont-Euxin, à un autre qui finira son cours dans les marais de la Hollande et dans les parages brumeux de la mer du Nord.

La latitude moyenne du pays est de 47°; mais comme il est très élevé, l'hiver y est froid et très long; l'été est court et très chaud dans les vallées bien exposées. Les torrents et les avalanches sont le fléau principal du pays. Les céréales, les plantes textiles et les fruits réussissent dans les vallées de moyenne altitude. Les habitants boivent surtout du cidre, et leur ressource principale est l'élève du bétail. Les pâturages alpins rappellent par leur magnificence le canton d'Appenzell; dans les forêts on trouve surtout le sapin, le pin et le hêtre, plus rarement le mélèze, le chêne, le tilleul, l'aune et le bouleau. La race de bétail la plus estimée est celle du Montavon.

Les habitants des forêts sont : le lièvre, le chevreuil, le cerf, le chamois, le blaireau et le renard; presque tous les ruisseaux sont peuplés de truites.

Au point de vue minéralogique, le Vorarlberg nous offre moins de produits que beaucoup d'autres pays. Ce qui est cependant bien digne de remarque, c'est que les chaînes qui le parcourent diffèrent beaucoup entre elles quant à leur composition. Dans la chaîne de la Silvretta, le gneiss domine; dans celle du Rhaetikon, on trouve surtout les calcaires, le lias, la dolomite (carbonate de chaux et de

Digitized by Google

magnésie mêlés) qui forme les pics les plus déchirés; dans le groupe du Freschen, c'est le calcaire jurassique qui est surtout abondant. Enfin le granit et l'ardoise sont en beaucoup d'endroits l'objet d'une exportation considérable.

La flore de ces pays, de la forêt de Bregenz surtout, est

Digitale pourprée.

des plus variées; je voudrais errer des mois entiers dans les recoins des vallons, et faire une chasse innocente aux enfants des pelouses fleuries. Même les végétaux très communs me charment ici par leur abondance : ainsi de vastes champs de digitales pourprées égayent le regard aux endroits les plus arides.

Que dirai-je du caractère propre à l'habitant du Vorarlberg? Citons un seul trait de mœurs.

Digitized by Google

Sur la montagne boisée de la Bezegg, à un endroit marqué par un petit monument, se trouvait jadis l'hôtel de ville, ou, si l'on veut, le palais de justice de la forêt de Bregenz. C'était un bâtiment en bois, reposant sur huit colonnes. On ne pouvait y entrer que par une échelle. Le magistrat suprême du pays et les députés s'y réunissaient tous les ans; mais dès qu'ils s'y étaient enfermés on retirait l'échelle, et elle n'était pas remise en place avant que la docte assemblée eût abouti à une solution des affaires traitées et discutées. La décision prise par le grand conseil à la Bezegg avait force de loi dans tout le pays. Des fêtes populaires suivaient ces débats importants.

Inutile de dire que ces anciens droits n'existent plus; mais la montagne de la Bezegg est maintenant encore un objet de vénération pour tous les habitants.

Je me permettrai là-dessus une petite réflexion. Ne ferait-on pas bien, dans nos assemblées législatives actuelles, de retirer l'échelle aux parleurs à trop large envergure et aux intransigeants, pour forcer les uns à devenir plus laconiques, les autres à devenir plus humains? Avis à qui de droit!

Digitized by Google

LE SALOMON DE LA FORÊT DE BREGENZ

> Ah ! loin des fiers combats, loin d'un luxe imposteur,
> Heureux l'homme des champs, s'il connaît son bonheur !
> (DELILLE.)

Revenons à ma pérégrination. Voici le joli village de Schnepfau. Nous y visitons la belle église, nouvellement construite. Elle renferme une peinture de Deschwanden, et est peut-être le plus beau temple de la forêt de Bregenz. Dans ce pays, le style roman domine, tandis qu'en Alsace l'admirable gothique règne sur les villes et les hameaux.

J'avais à prendre quelques renseignements que le prêtre seul pouvait me fournir. Je m'informai donc du presbytère : c'est un chalet un peu plus spacieux que les autres qui forment le village de Schnepfau.

J'entre sans autre préambule ; un vénérable vieillard tout plein de bonhomie, à la chevelure argentée, vient me recevoir : c'est le *dekant* ou curé de la paroisse. J'avoue que je fus un peu décontenancé de ma mise ; j'avais le havresac au dos, le pantalon retroussé, la canne ferrée en main, et mes gros souliers retentissaient sur le plancher. Mais un sourire amical me rassura aussitôt : je parlai à mon aise sous ce toit hospitalier, et j'obtins facilement les renseignements que je désirais. Mes compagnons m'attendaient à la porte.

Schnepfau est une des communes les plus riches de la forêt de Bregenz.

Digitized by Google

Nous nous arrêtons à une auberge de bonne apparence, où nous trouvons, sous un hangar, un homme d'une soixantaine d'années, à la figure large, remplie et vermeille, à la barbe blanche et soyeuse : il est assis sur un tabouret. Il fume sa petite pipe et branle la tête d'un air de satisfaction, tandis que sa chevelure flotte au vent. C'est un prince sur son trône; autour de lui sont rangés respectueusement ses vassaux, les domestiques auxquels il donne des ordres. On est occupé à clouer de grandes tonnes dans lesquelles on enferme les fromages dits d'*Emmenthal*. Les coups de marteau succèdent aux coups de marteau comme dans une forge; la boîte aux clous se vide à vue d'œil, et le patron, de son regard malin, escompte les futurs bénéfices.

Nous assistons longtemps à cette scène, qui nous fait sourire plus d'une fois; l'air majestueux du chef nous plaît surtout, car Cambrinus, le roi de la bière, serait ici mille fois effacé. « Comment! nous dit-il enfin, vous ne me connaissez pas? Sachez donc que je suis Gallus M..., aubergiste, métayer et marchand de fromages. Les tonnes que vous voyez vont être expédiées en Lombardie; mes fromages pèsent de quarante à cinquante kilogrammes pièce, et sont fabriqués avec le lait d'une centaine de vaches. »

Sur ce, nous entrons nous rafraîchir, et quand toutes les tonnes sont clouées, notre hôte, heureux comme le Grand Turc, vient auprès de nous. Nos voisins de table nous apprennent que Gallus M... ne possédait d'abord rien; mais par une heureuse initiative et par un travail opiniâtre il est arrivé à une grande aisance : sa fortune est estimée à plus de cent mille florins, et les plus jolis troupeaux du pays lui appartiennent; rien qu'aux pâturages de la Canisfluh, il possède quatre-vingts vaches. On doit jouir doublement d'une fortune ainsi acquise. Il y a beaucoup d'espèces d'héroïsmes; mais le plus noble est peut-être l'héroïsme du travail.

Digitized by Google

LUTTES ET VICTOIRES DU RÈGNE VÉGÉTAL

J'aime voir les frais ruisseaux
Serpenter dans les clairières,
Et l'abeille des bruyères
Butiner sur les rameaux.
(DUCLOS.)

Au sortir de Schnepfau, le chemin s'enfonce peu à peu dans les forêts et les rochers. Ceux-ci ne sont point, comme on pourrait se l'imaginer, nus et décharnés : voici un bloc sur lequel poussent trois sapins ; je me rappelle d'avoir vu ailleurs un rocher détaché de la montagne voisine ; je l'ai estimé à 3 000 mètres cubes au moins, et sur la couche de mousse dont il était tapissé il nourrissait, bien entendu à ses dépens, toute une petite forêt. Comment le végétal peut-il triompher même du granit le plus dur? J'essaierai de répondre à cette question.

L'empire du règne végétal sur le règne minéral, c'est l'empire de la vie sur la mort; partout le premier empiète sur le domaine du règne inorganique, qui trouve tout d'abord dans son propre sein des éléments de dissolution : les eaux pluviales, la formation des glaces, le feu du ciel, mille autres causes tendent à désagréger les roches et à préparer le terrain aux premiers représentants de la végétation. Or les êtres les plus imperceptibles et en apparence les plus insignifiants sont ceux qui, par un effort

Digitized by Google

ininterrompu, amènent les changements les plus merveilleux. Si les polypes paraissent destinés, par leur agglomération, à remplacer les terres constamment rongées par l'océan, les lichens, vraie poussière végétale s'incrustant aux pierres les plus dures, font le même office au point de vue de la végétation, désagrègent les roches et forment ainsi la base des terres propices aux plantes. Est-il rien de plus étonnant que ces végétaux sans feuilles, ni fleurs, ni fruits, mais décomposant à la longue le marbre et le granit?

C'est donc par les cryptogames microscopiques que la végétation commence son travail. Les premiers lichens sont impalpables, et se présentent d'abord sous l'apparence d'une poussière affectant diverses couleurs : ce sont eux qui donnent à nos monuments une teinte grisâtre, et peignent les pierres de nos moraines en jaune, en vert ou en rose. Maintes fois j'ai vu des blocs couverts d'une espèce de pollen rougeâtre et répandant au toucher une odeur de violette. A ces premiers lichens succèdent d'autres plus grands; une petite couche de terre végétale s'est formée, et alors paraissent les *mousses*, si éminemment propres à retenir l'humidité, et à continuer, avec bien plus de force que les lichens, la désagrégation des rochers.

Ainsi le faible triomphe du fort; jadis le Scythe l'a dit à Alexandre :

Leo quoque aliquando minimarum avium pabulum fuit, et ferrum rubigo consumit.

Voici la terre toute prête à recevoir des arbres. Aussi les premières essences ne tardent-elles point à paraître; ce sont le sureau, le sorbier, dont les semences sont transportées par l'oiseau; c'est l'érable, aux semences ailées, qui sait se propager d'un continent à l'autre, à travers les océans; c'est le sapin, semé par le vent; enfin

Digitized by Google

peu à peu les différents arbres qui forment nos magnifiques futaies.

Telle est la puissance de la végétation, que la racine de l'arbre sait se faire jour à travers les murailles et les rochers; elle repousse, avec une force égale à des dizaines d'atmosphères, les blocs qui s'opposent à son passage. Mais lorsque cette même végétation sait faire le sacrifice d'agents qui paraissent indispensables, elle mérite encore plus notre admiration. N'a-t-on pas vu des champignons pousser sur le suif versé par la chandelle des mineurs, et dans un manque presque complet de lumière ?

Ainsi, après quantité de siècles et par de merveilleux instruments, la nature a produit ces forêts qui nous réjouissent; des milliers d'hôtes sont venus les animer; le cerf et le chevreuil, le rossignol et l'alouette y trouvent leur refuge et leur subsistance; une charmante retraite s'est formée pour l'homme là où naguère ne régnaient que la nudité et la désolation.

Digitized by Google

LE JOUEUR DE CITHARE

D'une admirable mélodie
J'entends la divine harmonie
Rouler ses échos dans mon cœur.
C'est un trouvère qui soupire,
C'est une âme dans le délire,
Chantant le plaisir, la douleur.
(F.-A. R.)

Cependant le soleil s'élève à l'horizon; midi approche; mais nous continuons de marcher, car nous comptons ne nous arrêter qu'à Schoppernau.

Notre petite route est accessible aux voitures; mais quel chemin vertigineux! Aux approches du verdoyant village d'Au, nous longeons une paroi abrupte; un passage large de cinq pieds à peine a été conquis à sa base : c'est le chemin; puis sans transition, l'Ach, large et profonde, gronde à nos pieds. Point de banquettes au bord de la petite route; deux voitures, quelque petites qu'elles soient, ne peuvent y passer de front; aussi l'heure du passage de tout véhicule est-elle annoncée dans les villages voisins; il faut attendre que chaque voiture ait eu son tour : nous n'en rencontrons d'ailleurs pas une seule. Çà et là, une croix, une statuette, un tableau fixé à la paroi du rocher, est là en vrai *memento mori* pour rappeler à l'étranger le lieu d'une catastrophe. Ici un homme a été frappé de la foudre;

Digitized by Google

là une voiture s'est précipitée dans l'Ach ; ailleurs une pierre détachée du rocher a tué le passant.

La vallée gagne enfin en largeur. Nous atteignons une carrière où nous sommes assez heureux de trouver des cristaux de quartz.

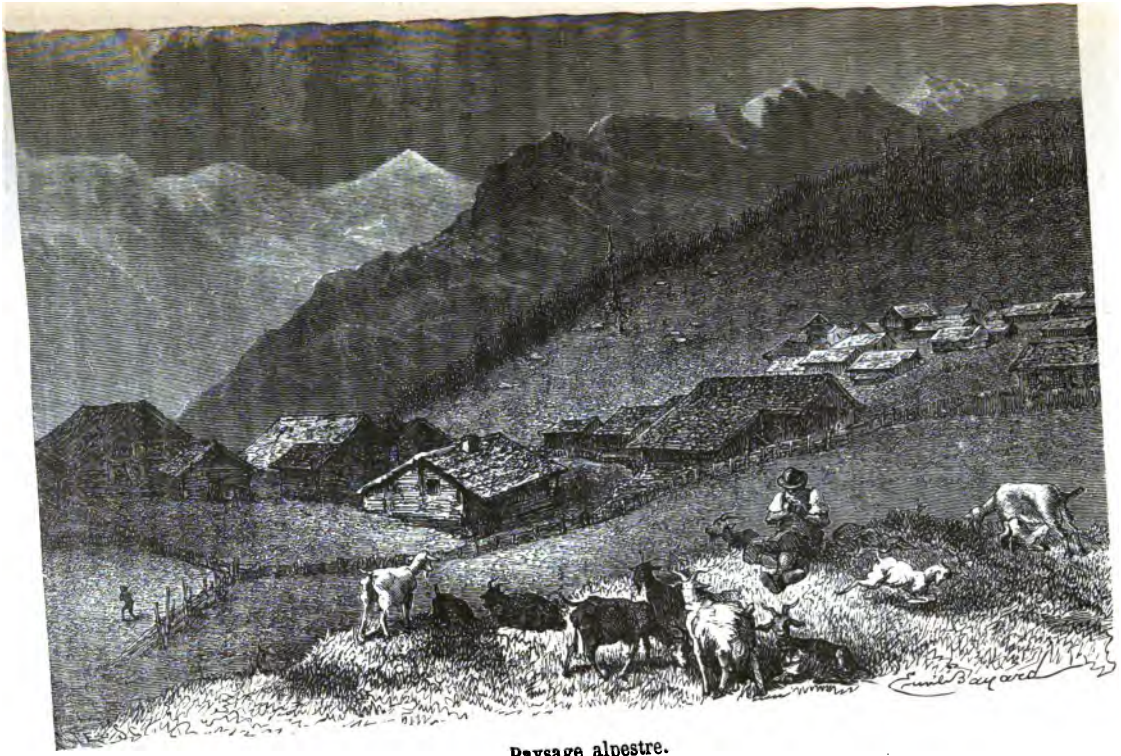
Après être sorti de cet étroit passage des rochers, comme on est agréablement surpris de voir s'épanouir devant soi une plaine des plus attrayantes, partout entourée de hautes montagnes, enrichie par plusieurs villages dont celui d'Au est le plus magnifique!

La situation du village d'Au, que surplombe un haut clocher, est infiniment pittoresque. Les derniers étages de la Mittagsfluh ne s'arrêtent qu'aux premières maisons. Mais ce qui m'étonne fort, c'est de voir de cet endroit la terrible Canisfluh flanquée vers le sud de pâturages si opulents, que des troupeaux considérables y trouvent tout l'été une nourriture abondante. Ainsi cette montagne renferme en elle tout ce que l'ami de la nature peut désirer.

L'ascension de la Canisfluh se fait d'habitude du village d'Au. On nous dit qu'en une heure nous pourrions atteindre les pâturages où pousse l'*edelweiss* (gnaphalium ou pied-de-chat des Alpes). L'espoir de faire un bouquet si rare ne peut manquer de nous tenter, d'autant plus que les pâturages de la Canisfluh sont très célèbres par les plantes remarquables qu'on y trouve, indépendamment de l'edelweiss. Cette dernière fleur s'y trouve en si grande abondance, que les pâtres la fauchent en masses aux endroits inaccessibles aux troupeaux. Ailleurs elle est si rare et si estimée, que le gouvernement de Berne vient d'en défendre l'extraction sous des peines sévères : les collectionneurs l'ont presque fait disparaître de certaines montagnes.

Nous n'hésitâmes pas à grimper, malgré un soleil de plomb, aux pâturages de la Canisfluh. Des chalets nombreux, entourés des plus jolis troupeaux du pays, sont

Digitized by Google



Paysage alpestre.

Digitized by Google

Digitized by Google

disséminés partout : c'est un gazon anglais, un parterre allant jusqu'aux nuages. Quel contraste avec les abîmes du flanc nord !

Haletants, baignés de sueur, nous arrêtons notre ascension aux premières touffes d'edelweiss; chacun s'empresse de faire un petit bouquet et de jouir un moment du splendide panorama qu'offre le fond de la vallée; ensuite nous allons déguster une gamelle de lait dans un des chalets voisins. Que j'aime à me rappeler ces scènes des Alpes!

La descente se fait en courant. Voici dans les prairies le village de Schrœcken, en face et au delà de l'Ach; celui de Rehmen, uniquement composé de chalets. Puis vient le hameau de Lugan; tous ces villages ne sont qu'à quelques centaines de mètres l'un de l'autre.

Au-dessus de nos têtes s'élève le pic escarpé de la Zitterklaffe (gouffre du tremblement); rarement cette montagne se présente à nous découverte de nuages, et des neiges profondes en tapissent les ravins.

Après avoir dépassé un torrent produit par la fonte des neiges, nous apercevons, presque à fleur de terre et droit devant nous, le sommet d'un clocher; à quelques pas plus loin les toitures d'une foule de cabanes émergent peu à peu d'un profond pli de terrain où le charmant village de Schoppernau est caché aux yeux du voyageur : nous ne le voyons complètement que lorsque nous y entrons. Toutes les habitations sont construites en bois; le soleil les a teintes en rouge.

Entrons, après une si rude étape, à l'auberge de *la Couronne* pour nous restaurer.

Le dîner, arrosé de vin du Tyrol, nous remet en bonne humeur. Le Saint-Gallois débite *la Normandie*, et mes autres compagnons un chant des Alpes. Alors notre hôte va chercher sa cithare, car il est musicien, et se dispose à nous jouer quelques airs. D'abord ce sont des morceaux bien connus, comme *il Baccio, il Trovatore,* etc. Mais à mesure qu'il continue, l'artiste s'anime; il paraît transfi-

Digitized by Google

guré. Il va passer aux airs du pays natal; quand il entame *la Forêt de Bregenz, les Montagnes de la patrie, l'Orpheline de la forêt*, je ne puis maîtriser mon émotion, et je sens les larmes me gagner. Mes compagnons assistent à cette scène comme pétrifiés.

Quant au musicien, il ne nous voit plus; ses doigts tremblants courent dans les cordes et en tirent des sons merveilleux. Ces accords mélancoliques nous pénètrent et nous clouent à ce sol comme s'il était notre patrie. Contemplez l'artiste, cette figure intelligente et ravie, ces tresses de cheveux châtains, cet œil noir et brillant : il me semble voir le génie des vertes forêts; j'entends l'écho des rochers et le murmure des torrents; les accords de la cithare sont empreints de douceur comme le son de la clochette des troupeaux. Vient ensuite la *Dernière Rose d'été;* l'artiste accompagne cet air d'un chant doux et expressif. Enfin il passe au morceau bien connu : *le Tyrolien et son enfant*. Sans doute les chagrins de famille ne lui sont pas inconnus, car il paraît visiblement ému lorsqu'il chante ces belles paroles que j'essaie de traduire :

« 1. Quand je soupire vers le pays natal, les larmes ne quittent point mes yeux, et mon cœur oppressé me fait cruellement sentir le poids d'une triste vieillesse. Mais mon cœur est soulagé, et je sens moins mon affliction lorsque je vais voir mon enfant, et que dans ses yeux je reconnais l'image de sa mère.

« 2. Quand la mère s'endormit en paix et que je lui fermai les paupières, comme mon cœur fut gonflé de larmes! comme je fus pâle de tristesse! Mais Celui qui là-haut sait mes angoisses, me fit aimer la douce consolation de visiter ma chère enfant, et de voir l'image de sa mère dans le miroir de ses yeux.

« 3. Que je jouis d'une douce félicité, quand mon enfant est comme clouée à mon cœur! Je me ressouviens des temps de ma jeunesse : le souvenir est mon bonheur le

Digitized by Google

plus doux. Je continue donc de vivre en paix, en attendant que notre Père céleste me dise : « Monte aux cieux; « quitte ton enfant pour retrouver, sans plus la quitter, la « mère qui est auprès de moi ! »

« 4. Quand nous serons en félicité là-haut, nous aurons toujours l'œil ouvert sur notre enfant, et quand elle lèvera ses petites mains pour la prière, nous chanterons au milieu des anges : « Notre enfant est digne de nous; elle « applique nos saints enseignements. Oh ! voyez notre en- « fant, et reconnaissez à son image celle de ses parents ! »

« 5. Et lorsqu'un jour un digne époux la conduira à l'autel du Seigneur, elle saura quels sont ses devoirs; jamais elle ne reniera la foi de ses aïeux. Voyez comme toujours elle vénère ce qu'elle a appris de nous dans sa tendre enfance ! Reconnaissez à son image celle de ses parents, qui l'attendent aux cieux ! »

. . .

Ensuite notre hôte nous joue plusieurs morceaux qui sont de sa composition. Quel est notre étonnement d'apprendre qu'il n'a jamais connu les notes; tout est sa propre œuvre; l'inspiration est sa science unique. Quand nous lui fredonnons un air au hasard, il le reproduit aussitôt et dans un ton quelconque. C'est que dans ce pays, où l'âme est ennoblie par une nature poétique, enrichie par de sublimes traditions et par les enseignements sacrés de la famille, tout le monde est un peu littérateur, musicien, poète. Ainsi, sur une table à côté de nous se trouvent les œuvres de François-Michel Felder, né au village de Schoppernau. Il passa sa jeunesse à garder des chèvres sur la Canisfluh, fut plus tard paysan, devint littérateur, historien, auteur de caractères, poète, et mourut à trente ans ! Je parcours rapidement quelques pages de son meilleur ouvrage, *les Originaux;* le style en est comme gravé au burin; les expressions pittoresques et poétiques y abondent. Et tout est l'œuvre d'un pâtre qui n'a jamais eu d'autre maître que ses montagnes natales. A Schnepfau,

Digitized by Google

un paysan, F. X. M..., rédige un journal, et a fait plusieurs ouvrages classiques très estimés.

De la fenêtre nous voyons la chaîne de montagnes jusqu'à Schrecken, l'extrémité de la forêt de Bregenz. Tous les sommets en général sont pyramidaux; leurs ravins sont tapissés de neiges, et leurs flancs couverts de riches pâturages, que nous embrassons d'un coup d'œil : ces gazons situés à notre gauche et confinant aux neiges nourrissent un millier de vaches, cent cinquante chevaux occupés, en hiver seulement, au transport du bois, et quelques milliers de chèvres. On ne peut atteindre ces pâturages qu'en faisant de longs détours, car de ce côté ils sont inaccessibles.

Digitized by Google

LES SCHLITTEURS

> Dieu a destiné l'homme à travailler, à travailler rudement d'un soleil à un autre soleil, à arroser la terre de ses sueurs. (THIERS.)

Depuis longtemps je remarque dans les prés qui nous environnent une masse de petites constructions en bois : ce ne peuvent être des chalets, vu leur exiguïté. Notre hôte nous explique que ce sont de petites remises, destinées à recevoir sur place le foin sec des prairies, qui n'est point transporté dans les villages; mais en hiver, quand la neige est durcie, on se sert de traîneaux ou schlittes pour descendre les herbes au fur et à mesure du besoin. La schlitte est l'unique véhicule des pays de montagnes. C'est un système de transport commode, mais dangereux.

Dans les Vosges on construit, pour le transport du bois, tant bien que mal, un chemin large de quelques pieds, à travers les forêts, les rochers et les moraines. Ce chemin offre mille sinuosités. Des bûches posées transversalement, aplaties et graissées là où passera la semelle ou sole du traîneau, sont soutenues et consolidées par des pieux fixés obliquement à leur extrémité : c'est là le chemin de schlitte avec tous les apprêts destinés à empêcher le traî-

Digitized by Google

neau de rouler dans les précipices. Or tout bon schlitteur se sent le courage, sur cette voie dangereuse, de transporter en une seule fois de trois à quatre stères de bois du haut des monts au fond des vallées. La schlitte pèse de trente-cinq à quarante kilogrammes; elle se termine par deux cornes en bois représentant le timon du véhicule; celui-ci appuie sur le chemin de bois ou chemin de schlitte par deux soles longues d'environ 1 m. 50. Aux temps de pluie, l'instrument ne glisse pas, et le schlittage chôme. Quand le schlitteur descend trop vite, les semelles de l'instrument s'échauffent, et souvent le feu en jaillit; si par malheur le schlitteur est débordé, ce qui arrive facilement avec une charge trop lourde, le moindre accident qui puisse lui arriver, c'est la perte de la schlitte et de son contenu.

S'agit-il de franchir un ravin, on pose deux traverses en bois par-dessus, sur lesquelles on cloue les bûches; tout le monde passe ce chemin hasardeux; un faux pas vous précipiterait entre deux bûches dans le vide! Je me rappelle d'avoir vu dans les Vosges, au-dessus du lac des Étoiles, un chemin de schlitte passer une vaste moraine très escarpée; il offrait plusieurs de ces passages de ravins, qu'on appelle ponts aux schlittes. Or dans les Alpes, en Tyrol surtout, le schlittage se fait comme dans les Vosges.

La vie du schlitteur est pleine de dangers, et bien pénible; car, arrivé à bon port, il faut reporter l'instrument au haut des montagnes, en suivant, non le chemin de bois, beaucoup trop long, mais les sentiers escarpés.

Écoutons le récit que nous fait sur cet objet un habitant de Schoppernau.

« Christian F... est un honnête paysan de notre village. Il y a une quinzaine d'années, par un rude hiver, alors que la neige était durcie, il s'en alla faire aux montagnes une provision de bois.

« La schlitte étant chargée, il voulut opérer la descente. Mais les semelles de l'instrument raclèrent fortement la

Digitized by Google

neige, et le vent la lui fouettait à la figure. Christian, aveuglé, surmené par une charge trop lourde, ne fut plus le maître de sa schlitte : poussé avec une force incalculable, il descendit une pente glacée, cramponné à son traîneau qu'il ne pouvait plus quitter.

« Ses sens se troublent ; en un clin d'œil il est au bas de la pente ; il recommande son âme à Dieu, et puis ne sait plus ce qui se passe autour de lui.

« L'accident était arrivé à quatre heures du soir. Quand Christian revint à lui, il était huit heures. Voici ce qui s'est passé. Le traîneau, ayant atteint la limite des pâturages, s'est précipité de terrasse en terrasse au bas d'un rocher. L'endroit où il s'est arrêté est inaccessible : c'est une crevasse remplie de neige amoncelée par les vents. Christian est resté cramponné à sa schlitte ; elle a formé une voûte au-dessous de lui et l'a ainsi préservé d'une catastrophe. En cet endroit la neige est cotonneuse ; un pas de plus, et Christian roulait dans un abîme dont le fond n'est autre que celui de la vallée.

« Le malheureux essaie de se lever ; mais ses efforts sont vains : transi de froid, enseveli sous son traîneau encore en partie chargé, il ne peut faire un mouvement.

« La lune fait scintiller les neiges suspendues aux longues branches des sapins ; Christian veut appeler au secours, mais ne parvient à proférer aucun cri. Il entend successivement sonner à l'horloge de son village neuf, dix, onze heures ; il prie dans son for intérieur, et ne peut croire que la Providence, après avoir tant fait pour lui, l'ait abandonné. Quelles terribles heures !

« Cependant ses forces baissent ; un nuage noir voile ses yeux ; pour la seconde fois les ombres de la mort semblent s'approcher de lui.

« Que se passe-t-il dans sa demeure ? Sa brave femme a vainement espéré son retour. A neuf heures du soir, à bout d'espoir et de conjectures, elle va tout en larmes donner l'émoi au village entier. Une masse de courageux

Digitized by Google

montagnards, munis d'échelles et de cordes, se mettent en route; on retrouve la trace de Christian; on la suit; mais enfin on aboutit à l'endroit où le traîneau s'est précipité dans le vide. En face de ce gouffre, les explorateurs hésitent, puis s'arrêtent : personne ne doute que Christian n'ait été projeté au fond de la vallée. La caravane revient donc triste et silencieuse au village.

« Seule, la femme du schlitteur n'a pas perdu tout courage; elle pleure et elle prie avec ses enfants. Une seconde fois, à l'heure de minuit, elle va conjurer ses voisins de faire un dernier essai de sauvetage, et cette fois la digne femme servira elle-même de guide.

« Quarante hommes de bonne volonté se présentent. On suit la première trace jusqu'à l'endroit où le traîneau s'est perdu dans le vide. Là, un des montagnards se fait descendre à une corde, mais reste suspendu sur le gouffre. On le rehisse; on allonge la corde; toute la troupe, cramponnée au terrain escarpé, retient le hardi explorateur. Cette fois, celui-ci est assez heureux pour atteindre la saillie; il reconnaît le traîneau sous un monceau de neiges précipitées. Christian est là, mais ne donne plus signe de vie. Plusieurs montagnards refont au moyen de la corde le dangereux chemin; le schlitteur est déterré, attaché avec précaution et remonté, ainsi par ses compagnons. On le frictionne, on lui fait avaler une gorgée d'eau-de-vie; il ouvre enfin les yeux, et tous les assistants en pleurent de joie. Alors on le couche sur une civière formée de branches de sapin, et on le porte à sa cabane, où l'on arrive à deux heures du matin.

« Christian fut malade plusieurs semaines; mais sa robuste nature triompha. »

Nous nous arrêterions volontiers longtemps au milieu de ces braves gens; mais nous désirons atteindre Schrœcken pour la nuit. Nous prenons donc congé de notre hôte, non sans émotion.

Avant de quitter le village de Schoppernau, nous fai-

Digitized by Google

sons une visite à l'église. Ce que j'y trouve de plus émouvant, c'est la tombe de tous les prêtres qui depuis 1685 ont eu la direction de cette paroisse. Ainsi aucun de ces guides du troupeau de Dieu n'a porté ses cendres ailleurs; tous reposent à l'ombre du temple qu'ils ont fait retentir des saints enseignements de la religion. Ce doit être consolant pour tout pasteur appelé en ces lieux, de pouvoir s'appliquer les paroles de l'Écriture : « Je mourrai sur cette terre, et j'y choisirai ma sépulture ! » En face de ces tombes vénérées, je me rappelle les belles paroles de la Bruyère : « Quelle est la condition la plus délicieuse et la plus libre, celle du troupeau ou celle du pasteur? Le troupeau est-il fait pour le pasteur, ou le pasteur pour le troupeau? »

Digitized by Google

AU FOND DES RAVINS

A partir de Schoppernau, la vallée du Schrœcken devient plus grandiose et plus sauvage encore : on sent que le nœud de ces monts déchiquetés approche. Les cabanes deviennent rares ; l'Ach, qu'on ne quitte guère, n'est plus une rivière, mais un torrent mugissant. Nous entrons dans un vaste cirque de rochers. Le bas-fond où serpente notre étroit sentier, car les voitures ne dépassent point Schoppernau, est bordé des deux côtés par des parois presque perpendiculaires; la vallée n'est en réalité que le lit du torrent, et celui-ci est mille fois obstrué et divisé par des blocs amoncelés, couverts d'arbres et de plantes. Ce passage a quelque chose de majestueux et de solennel, et mes compagnons le comparent à la Via-Mala.

Voici que le torrent, suivant une ligne sinueuse comme formée de raccordements géométriques, décrit cinq ou six fois une vaste courbe, et semble revenir à son point de départ; ses mugissements, renforcés par l'écho, sont bien la voix qui convient à ces lieux. La truite n'habite plus ces bassins où les eaux se précipitent à gros bouillons; notre horizon, pendant au moins une heure, n'est que la paroi de rocher que nous venons de côtoyer, et celle qui

Digitized by Google

nous précède; les exclamations que nous arrache l'admiration se confondent avec les mugissements du torrent.

Parfois de belles saxifrages absorbent un moment mon attention, et une plante très commune dans ces pays montagneux, l'aconit, devient de plus en plus abondante.

Aconit napel.

Souvent un affluent, aussi sauvage que l'Ach, se précipite des rochers; d'autres fois nous passons sur des collines amenées au fond du passage par des avalanches. Aussi le sentier demande-t-il à être refait après chaque bouleversement; parfois il est de niveau avec le lit de l'Ach. Que ferions-nous, me dis-je, si le torrent était grossi subitement par un orage? Nous ne pourrions plus ni avancer ni reculer. Aussi combien de fois suis-je occupé

Digitized by Google

à interroger notre petite portion de firmament. Chaque nuage me rend inquiet.

On sort enfin, pour employer l'expression propre, du lit du torrent, et l'on arrive à un plateau.

Une fois de plus la vallée s'est subitement élargie, et devant nous, au delà d'un affluent fougueux de l'Ach, il y a une quinzaine de chalets. Au passage nous hélons les pâtres, et ils nous répondent par les modulations mélancoliques du *rantz des vaches*. Plus loin nous trouvons une vaste prairie, avec tout un cordon de chalets. On ne peut manquer de s'arrêter un moment ici, d'autant plus que la vue est admirable.

Partout le mélange des sites les plus séduisants et de la nature la plus sauvage, partout les contrastes les plus merveilleux. Élevons notre regard de ce riant gazon au-dessus de nous. A nos côtés se dresse la montagne de la Wüntzelspitze (2 566 m.), avec ses aiguilles de rochers grisâtres; elle monte presque perpendiculairement; six ravins, creusés avec le temps par les eaux et les avalanches, descendent du haut de son sommet jusqu'à l'Ach. Ces raies gigantesques sont séparées entre elles par des rangées de sapins qui également s'étendent du haut de la montagne jusqu'au torrent, et alternent ainsi avec le roc dénudé. Deux autres torrents, situés à quelques pas de nous et alimentés par la fonte des neiges, se précipitent en deux ravins voisins; ceux-ci se rapprochent vers le bas, et les eaux tombent en commun, d'une hauteur que nous évaluons à 400 mètres, dans l'Ach grondant à nos pieds. Enfin devant nous, dans un immense cirque de pics et de rochers, s'étendent les vastes champs de neige de la Mohnenfluh (2 542 m.).

Que ces vues seraient goûtées en Suisse ! Mais ces pays sont moins connus; et pourtant le voyageur y trouve tant de liberté et de satisfaction ! Point de barrière aux cascades, point de guide s'imposant par la force, point de mendicité effrontée : certes il viendra un moment où une

Digitized by Google

grande partie des touristes se portera vers ces pays du Tyrol.

Encore un moment de patience, et nous atteignons les bains sulfureux de Hopfreben. L'établissement, détruit il y a quelques années par des éboulements, a été reconstruit. Il n'est fréquenté que de juin en septembre. La situation en est unique : autour de nous, de vastes forêts de sapins; en face, sur nos têtes, un champ de neige fraîchement enterré en partie par un éboulement; un magnifique bassin de rochers de trois mille pieds de hauteur; au fond, l'immense ravin où l'Ach se précipite; sur l'abîme, un petit jardin où végètent péniblement quelques laitues; entre le jardin et la maison d'habitation, une gloriette, et avec quel horizon! Voilà mes souvenirs des bains de Hopfreben.

Nous nous asseyons un moment en plein air, tout occupés à humer l'air des montagnes et à déguster une bouteille; mais, dès que nos poumons ont repris leur jeu normal, nous nous remettons en marche.

Digitized by Google

A L'HEURE DE L'ANGÉLUS

Entendez retentir sur la verte colline
Une voix sainte et pure, éloquente, divine,
Que mille échos charmés disent au vallon noir.
Le torrent des forêts gourmande son murmure;
Une haleine sacrée enchante la nature :
C'est la cloche du soir!

Planant sur les hauteurs, parlant à la chaumière,
Elle indique au chrétien l'heure de la prière;
Console l'affligé en vibrant dans son cœur.
Du calme de la nuit elle est le doux prélude;
Toujours elle annonça dans l'âpre solitude
L'asile au voyageur! (F.-A. R.)

Cependant le soir avance; il nous reste une lieue et demie de marche pénible pour atteindre le village de Schrecken, et la prudence la plus élémentaire consiste, dans ce bassin de rochers, à ne pas se laisser surprendre par la nuit.

Le sentier monte et descend alternativement, mais continue de suivre le cours de l'Ach. A certains endroits nous voyons très distinctement le haut de la vallée qu'il faut atteindre; à mesure que nous approchons, les neiges de la Mohnenfluh (glacier de Schrecken) semblent augmenter de surface.

Un silence absolu règne sur ces régions, pour lesquelles l'humanité est comme si elle n'existait pas. En effet, que fait l'homme dans ces solitudes? Il passe sans laisser de trace durable, comme le vautour qui plane dans les airs,

Digitized by Google

ou le chamois dont le pied s'imprime sur les débris des avalanches, ou sur le terreau humide des rochers.

Ce silence de la nature est de plus en plus accentué, à mesure que nous nous élevons. Déjà nous avons dépassé 1 000 mètres d'altitude, c'est-à-dire la hauteur où d'habitude on trouve encore la demeure de l'homme. Çà et là paraissent des végétaux nouveaux, enfants des hautes régions : ils sont là en qualité d'avant-garde.

Je n'oublierai point que sur un rocher suspendu sur l'abîme, à côté du sentier, nous apparut le premier buisson de roses des Alpes. Que ces fleurs étaient fraîches et belles! Je ne pus m'empêcher de quitter le sentier, pour aller à la recherche d'un bouquet auquel la grande difficulté de le cueillir donnerait un double charme. Mais à peine eus-je fait un pas, que je me sentis empoigné par deux de mes compagnons, de robustes gaillards, et j'avoue qu'ils m'empêchèrent de faire une grande imprudence.

Cependant une immense forêt nous enveloppe; la fatigue se fait sentir; aussi le Saint-Gallois siffle-t-il son air mélancolique.

Voici, au milieu d'un circuit de rochers, de vastes débris, déposés il y a quelques instants par une avalanche; les outils dont on se servira pour retailler le sentier sont déjà étendus sur les tas de gravier. En face de nous un torrent formé par les neiges fondantes se précipite de rocher en rocher jusqu'au fond de l'Ach. La vue de ces cascades est une de celles qui offrent le plus de variété, suivant les différentes époques de l'année. En hiver, de hautes colonnes de glace se forment aux rochers : voûtes, dais, chapiteaux, entablements, piédestaux, étincellent au rare soleil de décembre, et prennent des nuances inconnues au lapidaire; dans leurs intervalles se précipitent les eaux bouillonnantes qui envoient dans les airs non seulement des nuages de poudre fine, immédiatement cristallisée, mais aussi des flots de vapeurs, en sorte que le palais féerique paraît embrasé.

Digitized by Google

Cependant le site n'est pas toujours si riant : parfois il prend une teinte lugubre, car voici de noirs sapins dont les branches chargées de neige pendent sur l'abîme; le ciel est d'un gris noirâtre; une nuée de corbeaux, échappée d'une forêt voisine, vient s'abattre autour du gouffre; la neige obscurcit l'atmosphère; dans les profondeurs des bois se font entendre le glapissement du renard et les hurlements du loup; la cabane du bûcheron et du charbonnier est déserte.

Enfin, après un froid intense, le souffle tiède du midi vient redonner une voix au torrent; la cascade ensevelie reparaît, et d'immenses glaçons tombent avec fracas dans le gouffre bouleversé; les eaux rejaillissent, et augmentent le bruit prolongé d'écho en écho jusqu'aux demeures de l'homme, qui en saisit les derniers frémissements.

Lorsqu'une crue vient gonfler le torrent, il précipite en masses des hauts rochers ses eaux rouges et limoneuses, chargées d'arbres séculaires. Voici un vieux tronc arrêté sur l'abîme; usant de ses branches comme d'un puissant rempart, il arrête les pierres et les débris, et les eaux s'échappent tamisées; un bassin se forme au-dessus de la chute; enfin les eaux, exerçant une pression immense, remportent la victoire : le colosse des forêts se précipite, la cime en avant, dans les profondeurs, se brise avec un long fracas, et revient avec le remous à la surface des eaux, divisé, mutilé, voguant par tronçons vers un nouvel abîme.

Çà et là un sapin desséché étend ses vastes branches sur les profondeurs; il n'a plus un brin d'écorce, et le temps l'a blanchi; mais, comme un vieillard qui seul aurait survécu à sa famille, il reste debout au milieu des ruines.

Encore une fois le sentier nous fait descendre jusqu'aux bords de l'Ach. J'ai précédé mes amis de quelques pas, impatient de voir une issue définitive à ces vastes sinuosités des rochers. Mais quelles sont ces émanations sulfureuses que je respire? Mes amis et moi nous en cher-

Digitized by Google

chons d'abord vainement le motif : au delà de l'Ach, un torrent se précipite des flancs escarpés; mais sans doute ces vapeurs suffocantes ne viennent pas de lui. Les plantes mêmes que nous arrachons à nos pieds sont imprégnées de soufre. Enfin nous découvrons au bord de notre sentier une source sulfureuse riche et abondante : elle se déverse par un tuyau en bois dans l'Ach. Je goûte de cette eau : elle est beaucoup plus forte que celle de Hopfreben. Quel dommage que ces richesses soient perdues! Elles ne le seraient pas en Suisse. Sans doute il faudrait, pour utiliser cette source, l'amener du fond de cet entonnoir de rochers sur un terrain plus propice; mais certainement ces ressources naturelles seront un jour exploitées.

Lorsqu'une source fournit une eau potable, bienfaisante, les montagnards ont l'habitude de la faire couler par un tuyau ou le creux d'une écorce : c'est un signe auquel l'étranger peut en général se fier. Mais si la source contient des propriétés dangereuses, les passants y jettent des pierres afin de la masquer aux yeux du voyageur.

Encore un gazon avec un moulin au milieu de la forêt : c'est avant Schrecken la dernière station habitée.

Cependant il se fait tard; le jour tombe, « et le soir aux herbes s'essuie ». Depuis si longtemps nous cheminons à travers les forêts; cela ne finit pas, et nous commençons à être quelque peu impatients, lorsqu'à un détour du sentier nous remarquons au-dessus de notre tête, dominant les rochers et toute cette vallée longue de quinze lieues, la tour blanche de l'église de Schrecken. Elle émerge des gazons et des sapins; elle règne seule sur ces pays austères et sauvages.

L'église est non seulement une maison de prière, mais elle sert aussi de phare au voyageur épuisé. L'église et l'école sont les drapeaux de la civilisation.

Vous comprendrez aisément, ami lecteur, mon plaisir et mon émotion, lorsque je vois au milieu des premières ombres de la nuit grandir ce temple avec ses blanches

Digitized by Google

murailles. C'est l'heure de l'angélus, heure de silence et de poétique recueillement. Au moment où nous contournons une dernière colline, la cloche du soir envoie ses sons mélancoliques bien loin par-dessus la vallée. Nous nous découvrons; l'âme remplie de douces inspirations, nous savourons au milieu de cette solitude le son de cette cloche se mêlant au grondement des torrents.

Ainsi la croix, instrument de charité et de civilisation, a été plantée dans les glaces du pôle et dans les sables brûlants du désert, a envahi les forêts vierges et escaladé les montagnes. Son règne, c'est le monde!

Nous contournons en silence un ravin creusé par un affluent de l'Ach; car en ce pays les torrents, les cascades et les précipices sont innombrables. L'église de Schrecken n'est plus visible. Enfin elle reparaît subitement devant nous: en face se trouvent la maison d'école, et une unique auberge où nous passerons la nuit.

Digitized by Google

SCHRECKEN

L'éclair luit, les tonnerres grondent
Sur ces monts que l'hiver n'abandonne jamai
Et les torrents en mugissant répondent
Aux bruits partis de leurs sommets.
(CHÊNEDOLLÉ.)

Schrecken (1 260 m.), village des montagnes, est composé d'une trentaine de cabanes dispersées sur les monts et dans les forêts. L'école n'y est guère fréquentée qu'en hiver; alors les enfants, garçons et fillettes, y viennent. Les légumes ne poussent point à Schrecken (ne pas confondre avec le village de Schrœcken, déjà nommé); cependant la vie n'y revient pas cher.

Je pense que les terribles environs auront fait donner un nom si significatif au village, car le mot Schrecken signifie *frayeur, terreur*. En effet, les montagnes environnantes semblent vouloir l'ensevelir, et ont toutes deux mille cinq cents mètres d'altitude et au delà. De vastes champs de neige sont visibles partout.

L'auberge est très animée, car demain ce sera la fête au village voisin, à Ober-Krumbach, et déjà les musiciens sont venus ici pour passer la nuit.

A peine eus-je débouclé mon sac, que je sortis m'installer pour un quart d'heure sur un gazon devant l'auberge.

Digitized by Google

Au-dessus de Schrecken, à la Mohnenfluh, les neiges sont encore teintes des derniers feux du soir; mais de grosses nues dérobent à mon regard la plupart des hauts sommets, et rampent lentement sur les parois des rochers. Vers l'est aussi le ciel se voile : en quelques instants il fait nuit noire, et les éclairs commencent à sillonner de leurs zigzags magnifiques le vaste entonnoir de rochers qui s'élèvent presque perpendiculairement et sans transition au-dessus des cabanes de Schrecken. Les neiges étincellent par intervalles; mais dans le court espace qui sépare la plus vive lumière de l'obscurité la plus complète on perçoit ce chaos de rochers, de neiges, de torrents, de nuages, de cabanes et de forêts : c'est un site effrayant, et le Dante aurait pu s'y inspirer. Les roulements prolongés du tonnerre et les premières gouttes de pluie m'avertissent qu'il est temps de rentrer.

Jusqu'à ce que le souper soit servi, je m'amuse à voir les éclairs illuminer les fenêtres battues par le vent et les torrents de pluie. Nous sommes heureusement arrivés au bout de la forêt de Bregenz, me dis-je; mais comment passerions-nous notre temps ici si la pluie nous forçait à faire une halte prolongée? L'ennui, le plus grand ennemi du voyageur, nous assaillirait; alors on songerait vivement à ceux que l'on a quittés, on regretterait son foyer, et l'on supporterait pour quelque temps les tourments de l'exilé.

Mais laissons ces noires idées. L'arome du souper nous invite; une bouteille, suivie de plusieurs autres, nous remet en bonne humeur; un vin généreux rendrait « agréables, gais, badins les géomètres eux-mêmes ».

A neuf heures, on commence à valser; malgré les fatigues de la marche, un de mes compagnons danse deux bonnes heures avec la dame du logis. Les musiciens improvisés ne jouent pas mal; c'est une musique essentiellement champêtre, émanant de violons, chalumeaux, hautbois, guitares, etc.; seule une clarinette, stridente comme le sifflet d'une locomotive, vient parfois couper les

Digitized by Google

Glacier du Schrecken.

Digitized by Google

Digitized by Google

meilleurs accords, comme pour vous rappeler que rien n'est parfait en ce bas monde.

Vers minuit je sortis de ce bruit pour trouver enfin le repos. La pluie continuait de tomber par torrents, ce qui de nouveau me fit songer avec quelque inquiétude au lendemain d'abord, ensuite à ma famille : quand on est marié et père de famille, on laisse toujours au départ une grande portion de son cœur en otage.

A cinq heures (dimanche 24 août), tout le monde est sur pied. La pluie a cessé; l'atmosphère est quasi sereine; mais les torrents qui s'échappent des neiges de la Mohnenfluh ont grossi beaucoup; quelques rares rayons de soleil descendent à travers les flots de brume jusque sur les pâturages de Schrecken.

Nous comptons passer la journée de dimanche à Ober-Krumbach, village distant de deux à trois lieues. Adieu donc le joli pays du Bregenzer-Wald!

Le sentier tourne d'abord vers l'ouest, et nous amène au haut d'une colline. Déjà l'église de Schrecken est à nos pieds, et nous jouissons d'une des plus belles vues qu'on puisse avoir. Les sommets les plus élevés des montagnes ont été dans la nuit blanchis par une couche mince de neige fraîche; le plateau de Schrecken avec ses pâturages d'un vert foncé est en partie masqué par les brouillards du matin; les clochettes des troupeaux mêlent leur voix pure au grondement solennel des nombreux torrents qui naissent ici sous nos yeux, pour former par leur ensemble la Bregenzer-Ach; l'air est tiède, et les gouttelettes de pluie brillent au sein des fleurs alpines.

Aux endroits humides, de vastes champs de tussilages sont parsemés de gentianes des marais; à nos pieds et au bord du sentier, l'alchénille des Alpes étend ses feuilles en éventail encore ruisselantes de l'eau des orages et de la rosée, et fleurit côte à côte avec sa parente la fraise des montagnes; enfin dans toute la nature, sur les pâturages fleuris aussi bien que sur les pics déchirés ou sur les

Digitized by Google

sombres forêts règnent le calme, le repos et l'enchantement; les nuages rameurs eux-mêmes semblent modérer leur course dans les hauteurs azurées; un charme infini plane sur la nature entière, embellie par l'heure matinale et revêtue du caractère de solennité qui convient au saint jour du dimanche.

Digitized by Google

ASCENSION DU WIDDERSTEIN

> Il est un Dieu : les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour, l'oiseau le chante dans le feuillage, la foudre fait éclater sa puissance, et l'Océan déclare son immensite.
>
> (CHATEAUBRIAND.)

Un sourd grondement nous annonce le voisinage de deux torrents qui tombent en commun dans un gouffre dont nous ne pouvons sonder la profondeur, car le talus trop escarpé nous empêche d'en approcher suffisamment. Des nuages de gouttelettes s'échappent du cratère : c'est pour nous la dernière scène de la forêt de Bregenz.

L'horizon cependant devient plus vaste : rochers, forêts et cascades ont disparu. Nous suivons une haute vallée de pâturages; la rose des Alpes fleurit des deux côtés du sentier. Devant nous se dresse le rocher du Widderstein, perçant les nuages de sa flèche hardie; plus loin c'est le Biberhorn (pic du Castor), et au fond de l'horizon les grands glaciers du Tyrol.

Une brume nous enveloppe un moment et nous couvre d'une pluie fine; quand elle a disparu, nous voyons devant nous le plus joli troupeau qu'on puisse s'imaginer : ce sont les trois cents vaches de Hoch-Krumbach qui broutent les pâturages fleuris. Ainsi ce vaste troupeau, valant

Digitized by Google

au minimum cent mille francs, est à répartir entre une vingtaine de familles qui composent le village. C'est là une vraie richesse, et l'on comprend que ces hauteurs, où ne pousse plus un seul arbrisseau, aient trouvé des habitants.

Le sentier continue à monter en pente douce et nous fait arriver à un vaste plateau sur lequel se trouve le Kaelbelsee (lac des Génisses), de quelques ares seulement, mais tout entouré de troupeaux, de chevaux et de menu bétail.

Je cours arracher au bord des eaux la plante appelée *trèfle d'eau* (*menyanthes trifoliata*). Les racines en sont très amères; aussi l'appelle-t-on dans les Vosges le *thé amer;* elle est employée avec beaucoup de succès dans les affections de poitrine et surtout d'estomac; c'est un des remèdes domestiques les plus répandus. En Angleterre on s'en sert pour faire de la bière. Je signale la plante à mes compagnons et à des gens du pays qui se rendent à la fête, et se contentent de dire : « C'est une herbe inutile! »

A mesure que nous nous enfonçons plus dans ces montagnes, je trouve les habitants plus froids pour leur belle nature; ils ne daignent guère lever les yeux vers ce qui les environne; ils ne connaissent point les plantes, comme j'ai pu m'en assurer maintes fois; ils sourient de pitié lorsqu'ils nous voient admirer ce qui est à la porte de leurs cabanes, et n'ont point, comme le Suisse, le feu sacré pour tout ce qui concerne leur pays. Mais quand il s'agit de leurs troupeaux, leur unique ressource d'ailleurs, alors l'enthousiasme les gagne, et rien ne leur est trop vulgaire; toute leur activité se concentre dans l'élève du bétail et le soin des troupeaux.

Notre chemin aboutit à l'auberge; le village, composé d'une vingtaine de cabanes éparses, est, avec la chapelle, presque complètement caché dans un pli de terrain.

Hoch-Krumbach, appelé encore Ober-Krumbach ou Krumbach-ob-Holz, est à 1621 mètres d'altitude. Certes ce chiffre est éloquent par lui-même : un village plus élevé que les Vosges, aussi haut que les sommets des Cé-

Digitized by Google

vennes et du Jura, doit offrir bien des choses intéressantes. Peu de villages dans les Alpes sont à une pareille altitude; quelques-uns seulement sont plus élevés. Inutile de dire qu'à Krumbach il ne pousse plus un seul arbre; les résineux mêmes en sont bannis; de là le nom de Krumbach-ob-Holz, c'est-à-dire *sur bois*. La question du combustible est donc pour les habitants une des plus difficiles à résoudre; obligés de transporter chaque bûche, chaque rameau, des régions inférieures jusqu'à leurs demeures, ils sont, par les hivers exceptionnellement longs, souvent en détresse; il leur arriva même une fois que, bloqués par les neiges plus longtemps que d'habitude, ils furent obligés d'employer comme bois de chauffage les planchers, les ustensiles en bois, et enfin, puis-je le dire? jusqu'aux statues des saints de leur chapelle : on ne saurait être iconoclaste plus innocemment.

Quoi qu'il en soit, l'aspect de ces vastes pâturages alpes tres complètement dégarnis d'arbres, et dominés par les rochers formidables du Widderstein, produit sur l'étranger une impression toute nouvelle.

Nous avons espéré passer la journée du dimanche ici, mais malheureusement il n'en sera rien; car nous trouvons l'unique auberge tellement encombrée de gens alléchés par la fête, que nous avons toutes les peines du monde à trouver un petit coin pour nous asseoir. Des nuées de montagnards arrivent à chaque instant : ces braves gens ont de si rares occasions de se voir et de communiquer entre eux, qu'ils s'empressent d'accourir au rendez-vous.

A neuf heures, les gens du pays et les étrangers se rendent à la chapelle; aucun prêtre n'a pu y monter; on dit donc quelques prières en commun, puis la foule recueillie s'ébranle et se divise.

Ferons-nous l'ascension du Widderstein, dont le sommet se dresse au-dessus de nous? Le temps menace; les nuages pendent aux flancs des montagnes, et il nous faudrait au moins cinq heures de beau ciel.

Digitized by Google

A dix heures on nous sert un petit dîner composé de porc salé et de pommes de terre cuites au beurre frais. Depuis trois jours, ce dernier plat est notre unique légume; cependant la pomme de terre, comme le bois, est un produit étranger au pays.

A onze heures nous nous mettons en route pour tenter l'ascension. On passe d'abord un ravin, puis une prairie escarpée qui aboutit insensiblement à la région supérieure des pâturages. Nous n'avons que peu de provisions. L'aubergiste de Krumbach, Petrus Schwarzmann, sert d'habitude de guide pour l'ascension du Widderstein, ou, à son défaut, l'un quelconque de ses huit fils; mais aujourd'hui tous sont occupés à servir des bouteilles, et nous avons eu quelque peine à trouver un guide.

Je remarque que la lassitude commence à gagner notre petite caravane; la raréfaction de l'air y est certainement pour beaucoup : on transpire sans être échauffé, et à chaque instant il faut prendre un peu de repos.

A midi nous atteignons un col qui fait communiquer le plateau de Krumbach avec les premières vallées de la haute Bavière; un magnifique panorama de montagnes se déroule devant nous; la vallée du Lech (affluent du Danube) et le village d'où nous sommes partis sont surtout visibles. Nous sommes à dix-neuf cents mètres d'altitude.

Le temps s'est amélioré : de rares nuages errent par intervalles autour du sommet du Widderstein; quant au Biberhorn (2603 m.), il plane avec sa pyramide grisâtre dans le bleu d'azur.

Comment se fait-il donc que mes compagnons ne veuillent plus continuer l'ascension? Notre jeune guide aussi me décourage; il ne fait que déconseiller. Après maints débats, on décide finalement une halte d'une heure, comme pour donner aux nuages le temps de revenir.

Je profitai de ce moment pour courir çà et là; je trouvai entre autres de magnifiques gentianes printanières (*gentiana verna*). Un jardin n'est pas plus riche que ce gazon.

Digitized by Google

A ce dernier relais de la végétation nous remarquons un vaste chalet; nous y trouverions, en cas de besoin, refuge et subsistance.

En ce moment, une société partie depuis le matin revient du sommet du Widderstein; nous voyons distinctement chaque touriste grimper, ramper, pour ainsi dire, entre deux parois abruptes qui se joignent par le haut, vers le point culminant de la montagne. Envisagée d'ici, la descente est effroyable; nos grimpeurs avancent lentement; ils paraissent et disparaissent; on les voit enfin déboucher sur le raide talus gazonné qui les sépare de nous; mais ils viennent isolés, comme une troupe en déroute. Cela finit de décourager mes compagnons encore hésitants.

Mais voici une grosse nue qui, partie de la forêt de Bregenz, vient vers nous, comme pour achever mes braves gens. Alors tous déclarent que ce serait une folie de continuer, qu'on n'aura point d'horizon, qu'un orage se prépare, qu'un coup de vent pourrait nous précipiter, que le Widderstein (et cela est vrai) est bordé d'abîmes, etc... Bon, me dis-je, voilà le nuage du compère Thomas. Vainement j'use toute mon éloquence au profit de notre expédition; cinq voix contre une décident le retour, déclarant l'honneur satisfait.

Il est passé une heure; que faire? « J'irai seul, dis-je enfin à mes amis; j'ai bon espoir; d'ailleurs le guide veut-il m'accompagner? Sinon, je me passerai de son secours. » Celui-ci, piqué au vif, déclara qu'il était prêt à me suivre; quant à mes compagnons, je leur donnai l'assurance formelle de les rejoindre le soir encore au village de Lech, situé à trois lieues de Krumbach.

Oui, j'irai au sommet du Widderstein rendre hommage à Dieu, entre le ciel d'azur et les profondeurs des vallées.

Je le vois, mes compagnons ne me quittent qu'à regret; sans doute la fatigue est pour beaucoup dans leur détermination. J'échange ma canne contre un alpstock, et maintenant, *excelsior!*

Digitized by Google

Le sentier franchit en zigzag les derniers gazons; vient ensuite une terre de moraines, difficile à gravir; enfin nous touchons à l'immense paroi des rochers qu'il faut escalader. Le club alpin n'a guère encore pu s'occuper des montagnes de ce pays; notre sentier n'est donc pas autre chose que l'empreinte des pas du touriste.

En lançant un regard dans la vallée, je vois mes compagnons; ils ont atteint l'auberge; ils agitent leurs mouchoirs, et un des étrangers m'adresse un air de son alphorn.

Voici le dernier venu de la troupe dont j'ai parlé; le pauvre homme n'en peut plus; il a la figure gonflée, et est trempé de sueur. « La dernière partie de l'ascension est-elle difficile? lui demandai-je. — Effroyable! » me répond-il, les paupières à moitié closes et plus mort que vif. Évidemment ce n'est pas un montagnard de pure race.

Une seule chose m'inquiète : je n'ai pas de provisions sur moi, pas même une bouchée de pain, sauf pourtant un petit flacon d'eau-de-vie de gentiane; mais continuons d'avancer avec courage; on marche mieux quand on a le ventre vide.

L'ascension du Widderstein n'est point dangereuse pour le montagnard; mais l'immense ravin qu'il faut traverser au commencement peut paraître vertigineux; on fait donc bien de ne point souvent plonger le regard dans les profondeurs.

« Voyez cet endroit, me dit le guide : c'est la cheminée (*kamin*). » Le mot est on ne peut mieux trouvé, car nous avons à nous élever dans un couloir formé de deux parois à peine espacées d'un mètre. Ici la canne devient gênante, puisque, semblable au ramoneur, il faut surtout s'élever avec les coudes. Vis-à-vis de nous, un immense rocher sillonné de raies noires me paraît, par une illusion d'optique, plus élevé que le sommet de la montagne, quoiqu'il lui soit inférieur d'au moins cinquante mètres.

Digitized by Google

Depuis bientôt une heure nous grimpons ainsi; je ne me sens pas très fatigué, seulement je souffre du mal des montagnes; j'ai des crampes d'estomac, et ma gentiane me rend de grands services.

Cependant le guide me précède de quelques pas; il s'arrête à chaque instant; enfin, à genoux sur une saillie de rocher, il reste longtemps immobile. J'approche : figurez-vous ma surprise : il dort! J'ai la charité de le remettre immédiatement sur pied par un vigoureux coup de coude. Et pourtant je ne puis lui en vouloir de sa fatigue : hier il a fait la même ascension. En outre, ses chaussures sont détestables, et plusieurs fois je suis obligé de le retenir au moment d'une chute qui pourrait devenir dangereuse. Déjà nous avons passé la première neige.

En ce moment nous sommes dans les nuages. Un courant d'air assez fort les voiture vers le sommet de la montagne; ils nous enveloppent, ils nous traversent, et nous sommes dans une demi-obscurité; mais point de pluie! Cependant le guide s'est arrêté hésitant : « Faut-il continuer? me dit-il. — Jusqu'au sommet, oui. »

Encore un peu de montée : nous voilà dans une atmosphère sereine; au-dessus de nous le bleu d'azur; au-dessous les sombres massifs de nuages. Nous avons passé la région où ils se tiennent; un soleil radieux nous éclaire, et mon espoir n'a donc pas été confondu.

Toujours la rose des Alpes sur chaque brin de terre végétale; sur les rochers je vois de charmantes espèces de lichens, de sedums, de campanules, d'arabettes, de drabas et de saxifrages.

Un coude du sentier nous fait une dernière fois voir le fond vertigineux de la vallée; je remarque que sur la terrasse de l'auberge de Krumbach on agite des mouchoirs blancs. Alors le sentier commence à longer la crête, et le regard plonge tout le temps dans les abîmes effroyables qui s'étendent au nord de la montagne : dans cette direction elle n'est qu'un affreux rocher qui descend per-

Digitized by Google

pendiculairement, de précipice en précipice, jusqu'au fond d'une vallée où je ne remarque aucun village.

Cependant le plus haut sommet, masqué jusqu'en ce moment par un cortège de rochers, devient visible avec sa pyramide de pierres et sa croix en bois. Il me semble que nous en sommes éloignés de quelques décamètres; mais ces rochers vous fascinent et semblent s'élever avec le voyageur. Je pensais que dix minutes nous suffiraient pour atteindre le point culminant, lorsque le guide me dit : « En une demi-heure nous y serons. » Le fait est qu'il nous fallut encore quarante minutes pour finir l'ascension.

En longeant la crête on passe au-dessus d'un rocher qui a la forme d'une chaire naturelle et inaccessible; il faut que je voie les abîmes environnants pour me convaincre qu'elle n'a pas été faite de main d'homme : le sculpteur, ç'a été les neiges et les glaces, et les eaux pluviales qui savent si bien tailler les rochers les plus durs et en raviner les bases. Or, vu de profil, ce même rocher a beaucoup d'analogie avec une tête d'animal; de là peut-être le nom de Widderstein (tête de bélier), que porte la montagne.

Enfin le point culminant, large de quelques mètres, est atteint; c'est le second sommet important des Alpes que j'escalade sans accident. Me voici à côté de la pyramide en pierre qui sert à consolider la croix de bois.

Les vallées du Danube, le Vorarlberg, les cantons de Saint-Gall et d'Appenzell, le lac de Constance, les glaciers du Tyrol au premier plan; plus loin, une auguste tête blanche, l'Orther, la plus haute montagne de l'Autriche; les glaciers du versant italien, les monts neigeux de l'Engadine et les pics de Glaris : voilà en résumé l'horizon du Widderstein. Seuls les géants de l'Oberland bernois se dérobent à mes regards; de gros nuages les enveloppent. Mais souvent un coup de vent dévoile un sommet jusque-là caché, ou précipite les nuages sur un autre; alors la vue

Digitized by Google

Le Widderstein.

Digitized by Google

Digitized by Google

se modifie, s'éclaire, s'assombrit et vous ménage mille surprises.

L'horizon du Widderstein, pour peu que le temps soit favorable, est un des plus magnifiques. Je passe une demi-heure à voir au lointain, sans que l'idée me vienne de contempler le pied de ce superbe rocher haut de deux mille cinq cent trente-neuf mètres. Malgré cette hauteur, le vent n'a pour le moment qu'une force modérée.

A quelques pas de la pyramide, il y a une crevasse de rocher; mon guide en tire une boîte en fer-blanc; elle renferme les *archives* de la montagne, à savoir : une carte expliquant l'horizon, un carnet où les étrangers inscrivent leur nom, et un bon nombre de cartes de visite.

J'inscrivis mon nom, celui du guide et la date de l'ascension (24 août 1879). J'ai été heureux de ne trouver dans le carnet aucune de ces inscriptions triviales, vides de sens, et indignes de figurer en cet auguste lieu, si propre à inspirer des pensées sérieuses.

Avant de quitter ce haut observatoire planant au-dessus des nuages, examinons un moment la constitution de la montagne.

Elle me paraît composée surtout de dolomite. Outre le sommet principal, je remarque trois pics perpendiculaires rangés alentour, et presque aussi élevés. Cette architecture des rochers est imposante, mais doit vous terrifier quand le temps menace. Heureusement l'orage n'est point à craindre, et les nuages se maintiennent dans la même région sous mes pieds.

Voyons maintenant au fond des vallées, et approchons du bord d'un des abîmes les plus effroyables des Alpes. Couché à plat ventre sur le roc, la tête penchée sur l'immense profondeur, je me sens d'abord pris de vertige; il me semble que la montagne tourne sous mon corps et aille s'effondrer; les pointes des rochers forment mille flèches, mille clochetons : c'est le style des montagnes, c'est le style de la nature grandiose et terrible.

Digitized by Google

Mais quelle est cette figure de géant dessinée sur les nuages, au-dessous de nous? C'est mon guide photographié ainsi par le soleil : ce phénomène a été souvent observé. Pendant que j'admire cet effet de la lumière, une vaste roue, formée par les sept couleurs de l'arc-en-ciel, se peint à peut-être deux mille pieds au-dessous de nous, dans les nuages qui flottent sur la vallée : c'est l'arc-en-ciel vu du haut des airs; je me trouve placé au-dessus de son zénith; il dure un bon quart d'heure; enfin les nuages se perdent dans l'espace infini.

A peine ce tableau merveilleux s'est-il fondu dans les mers aériennes, qu'un vif jet de lumière, courant à travers les nues qui plafonnent le Walserthal, vient comme un pinceau magique renouveler, transformer de son essence créatrice une grande portion du paysage : l'éclair s'est uni aux rayons de l'astre du jour; de cette merveilleuse union il est né? entre le ciel bleu, les rochers éternellement immobiles, les nuages enflammés et les vallées silencieuses, une espèce d'aurore virginale, sténographiée aussitôt dans l'âme du spectateur émerveillé, car on n'a le temps ni de la contempler, ni même d'en sonder l'impression; une sourde détonation ébranle les régions inférieures de l'atmosphère, et la pyramide du rocher est agitée d'un frémissement. L'orage est sous mes pieds. Voyageur qui contemplez ces choses, découvrez-vous avec respect : le souffle du Créateur a passé là.

Je me relevai comme sortant d'un rêve, et non sans me dire : Dieu, que vos œuvres sont merveilleuses, et que vous êtes admirable dans votre sagesse!

La descente, malgré les parois escarpées, me paraît aisée, car je me suis un peu familiarisé avec les abîmes.

Il est passé trois heures. Mon guide se sent plus d'entrain que pour la montée. Quand nous revenons au passage de la cheminée, il me fait remarquer un bloc de rocher fraîchement détaché de la montagne; enfourché entre deux parois parallèles, il a été empêché de rouler dans la

Digitized by Google

vallée, où il ne pouvait manquer de produire des dégâts considérables.

A mon avis, le touriste éprouvé, exempt de vertiges, peut avoir à redouter dans les ascensions deux dangers principaux : la foudre et les éboulements ou les avalanches. Voyez ces sillons bizarres creusés dans les rochers : le feu du ciel les a produits. Chaque nuage vous effraye; chaque caillou roulant dans les profondeurs vous fait frissonner. Que peut l'homme en butte aux forces invincibles de la nature?

Le guide me rend également attentif à un superbe écho produit entre les rochers qui forment le passage de la *cheminée;* le son y est répercuté plusieurs fois; une pierre lancée dans le ravin est renvoyée d'une paroi à l'autre, et quand elle a disparu, on entend longtemps encore un bruit sourd; on dirait toute une moraine en voie de descendre dans la vallée.

Déjà les saxifrages, les premiers buissons de roses des Alpes reparaissent. Ne ferai-je point mention d'un être vivant qui vint se poser sur ma joue? C'est un brillant coléoptère; le pauvre insecte aura été transporté dans ces hauteurs sur les ailes de l'ouragan. S'attend-il à ce que je le reporte dans les régions habitées, où il retrouvera sa cellule? Quand des voyageurs intrépides firent la première fois, Dieu sait au prix de quelles peines, l'ascension du Tœdi, un papillon vint expirer à leurs pieds sur les champs de glace, et les voyageurs en pleurèrent d'émotion.

Pour moi, j'enfermai l'insecte, afin de lui rendre la liberté dès que je serais arrivé à Krumbach. Hélas! je trouvai mon pauvre compagnon de route réduit en cendres; seules ses facettes chatoyantes et ses ailes d'émeraude étaient demeurées intactes. Après avoir butiné sur la rose des Alpes et la gentiane bleue, après s'être désaltéré aux larmes du matin, après avoir humé les parfums des gazons fleuris et l'air des nuages, il était mort, comme dit Bernardin de Saint-Pierre : « Il ne s'inquiète point si un na-

Digitized by Google

turaliste barbare le clouera tout vivant avec une épingle sous un cristal où il sera rongé des mites, ou si la bonne nature, attendant la fin de sa carrière, destinera son brillant squelette à l'immortalité, en versant sur lui une goutte d'ambre jaune. »

Nous achevons la descente heureusement.

Quand je revins à l'auberge, il était quatre heures et demie du soir. Mes compagnons l'avaient quittée depuis une heure à peine.

Toute la maison est ébranlée par la danse, et j'ai toutes les peines du monde à entrer; on ne peut plus me trouver une bouchée de viande; mais à force de patience je parviens à me faire servir des œufs que je dévore dans un coin. Partout on danse; tout tourne, et ma tête aussi. Les verres sautent sur les tables et participent contre leur gré à la gaieté générale.

Après avoir dîné sommairement, je vais voir la danse; ce n'est point sans peine que je me travaille à travers les flots des curieux. Les musiciens sont debout dans un coin, et la salle de danse n'est autre qu'un appartement non meublé; dans une pièce latérale sont assis les parents des jeunes danseurs. Point d'inconvenance! ce peuple foncièrement moral sait s'amuser comme il sait travailler.

Devant la maison, quelques groupes de montagnards jouent aux quilles. Leur figure bronzée a quelque chose de rude et de sévère; tous me lancent des regards méfiants, car ils voient que je ne suis pas indigène; mais je les salue poliment, et aussitôt ils s'apprivoisent à mon égard.

Quand je pris congé de l'hôte, il m'exprima ses regrets de n'avoir pu nous fournir, vu les circonstances, un local plus convenable. « Vous comprendrez aisément, me dit-il, combien nos montagnards sont avides de distractions. Le soleil nous sourit si rarement, et l'hiver est tellement rude et long, que l'été ne peut que faiblement nous dédommager. Cette année, le 20 mai, la neige dépassait encore la hauteur de notre rez-de-chaussée, et du 8 au 15 août

Digitized by Google

elle a rarement quitté nos pâturages. En hiver, nous en avons plusieurs mètres, et nous ne pouvons communiquer avec les différentes cabanes et la chapelle qu'en creusant des tunnels d'une demeure à l'autre, à travers les neiges amoncelées. »

Je m'amuse un moment encore à voir les montagnards aux costumes pittoresques; ensuite je me mets en route pour la vallée du Lech.

Je suis heureux de ma journée; je n'ai pas eu, comme je l'aurais désiré, le repos du dimanche; mais du haut du Widderstein j'ai admiré Dieu, et je me suis ressouvenu plus vivement de toutes les chères créatures du pays natal.

Digitized by Google

Digitized by Google

fraîches, car depuis plusieurs jours je n'ai pas vu pousser une seule herbe cultivée.

A Warth on a commencé à faire les regains, mais inutile de dire qu'on n'y travaille point le dimanche.

Une quelques personnes on prend pour sécher les fourrages dans des pays soumis à l'influence de grands vents, et souvent privés de soleil pendant de longues semaines.

On plante ça et là dans les prairies des perches transversales par des bagnettes qui se croisent à angle droit; on accroche, pour ainsi dire, les fourrages qui sont imprégnés d'air et résistent longtemps à l'action de la pluie. Et alors ces prés paraissent soutenir une armée disposée en ordre de bataille.

Au sortir du village de Warth, le sentier m'amène peu à peu, en tournant vers le sud, à une vaste forêt, et enfin au-dessus du Lech.

Cette rivière est un des affluents les plus considérables du Danube; elle arrose la ville d'Augsbourg. Au point de vue stratégique, elle est très importante : Tilly et Gustave-Adolphe, Turenne et les lieutenants de Napoléon ont manœuvré sur ses bords. Tilly y a fini sa fortune et sa gloire. En 1796, le général Moreau, au début de son admirable retraite si justement comparée à celle des Dix mille, la traversa avec une grande partie de son armée à la nage, sous les yeux de l'ennemi.

Ici le Lech, dont j'ai à remonter le cours, n'est point une rivière navigable, mais un fougueux torrent; il me fait d'autant plus d'impression que je suis seul. Toujours le même grondement sourd de ses eaux, dont le lit est constamment un ravin profond d'un millier de pieds; rarement j'en vois le fond; souvent des flots de poussière et d'écume, lancés par les cascades à une grande hauteur, dérobent à mes yeux le cours du torrent.

La vallée elle-même est aussi sauvage que le Lech; de hautes cimes flanquées de neige l'encaissent en aval, et, malgré la hauteur où je suis, je n'ai qu'un horizon de

Digitized by Google

UNE SOURCE DANS LES BOIS

Je te vois, fille des nuages,
Flottant en vagues de vapeurs.
Ruisseler avec les orages
Ou distiller au sein des fleurs.
(LAMARTINE.)

Déjà le village de Krumbach se perd pour moi, comme les échos de la musique et le bruit de la danse. Il est cinq heures et demie du soir, et j'ai trois fortes lieues de marche pour atteindre le village de Lech, où se sont arrêtés mes compagnons.

Mon chemin est agréable : il continue à suivre les pâturages parsemés de roses des Alpes, de rhododendrons et de ciboulette sauvage. On n'ignore pas que les Alpes sont la patrie de cette herbe potagère.

Je vais abandonner le bassin du Rhin pour entrer dans celui du Danube. Le sentier passe un torrent, puis tourne vers le sud-est, et descend en pente douce.

Devant moi s'élève sur une colline verdoyante le village de Warth, composé de cabanes couvertes de bardeaux comme celles des vallées lorraines. Les premiers arbres paraissent.

Voici au bord du sentier un champ de pommes de terre ; elles commencent à fleurir, et j'éprouve un vif plaisir à la vue de leurs feuilles grosses et vertes et de leurs fleurs si

Digitized by Google

fraîches, car depuis plusieurs jours je n'ai plus vu pousser une seule herbe cultivée.

A Warth on a commencé à faire les regains, mais inutile de dire qu'on n'y travaille point le dimanche.

Voici quelles précautions on prend pour sécher les fourrages dans ces pays soumis à l'influence de grands vents, et souvent privés de soleil pendant de longues semaines.

On plante çà et là dans les prairies des perches transpercées par des baguettes qui se coupent à angle droit; on y accroche, pour ainsi dire, les fourrages qui sont imprégnés d'air et résistent longtemps à l'action de la pluie. De loin ces prés paraissent contenir une armée disposée en ordre de bataille.

Au sortir du village de Warth, le sentier m'amène peu à peu, en tournant vers le sud, à une vaste forêt, et enfin au-dessus du Lech.

Cette rivière est un des affluents les plus considérables du Danube; elle arrose la ville d'Augsbourg. Au point de vue stratégique, elle est très importante : Tilly et Gustave-Adolphe, Turenne et les lieutenants de Napoléon ont manœuvré sur ses bords. Tilly y a fini sa fortune et sa gloire. En 1796, le général Moreau, au début de son admirable retraite si justement comparée à celle des Dix mille, la traversa avec une grande partie de son armée à la nage, sous les yeux de l'ennemi.

Ici le Lech, dont j'ai à remonter le cours, n'est point une rivière navigable, mais un fougueux torrent; il me fait d'autant plus d'impression que je suis seul. Toujours le même grondement sourd de ses eaux, dont le lit est constamment un ravin profond d'un millier de pieds; rarement j'en vois le fond; souvent des flots de poussière et d'écume, lancés par les cascades à une grande hauteur, dérobent à mes yeux le cours du torrent.

La vallée elle-même est aussi sauvage que le Lech; de hautes cimes flanquées de neige l'encaissent en aval, et, malgré la hauteur où je suis, je n'ai qu'un horizon de

Digitized by Google

quelques lieues dans ce labyrinthe grandiose de rochers.

Cependant le sentier monte assez rapidement; je marche vite, et la sueur ruisselle de mon front. Je crains d'être surpris par deux ennemis à la fois : l'orage et la nuit. Mais je n'ai guère le temps de nourrir des pensées noires : le spectacle que j'ai sous les yeux m'absorbe et me bouleverse. Ici deux torrents voisins, nés dans les sombres forêts de sapins, se précipitent perpendiculairement, d'une paroi abrupte, dans les gouffres du Lech, et la hauteur des chutes est au moins de trois cents mètres; là je trouve, au milieu de l'immense forêt, un chalet bâti dans une crevasse de rocher; au-dessous, sans transition, les eaux tumultueuses du torrent.

Mais voici dans un pli de terrain une source pure et limpide. Que son murmure me paraît mélodieux! que son onde de cristal, s'infiltrant dans les mousses vertes, est fraîche et bienfaisante! Ramassée en un petit bassin bordé de myosotis, cette eau des montagnes s'échappe par le creux d'une écorce de sapin qu'un bûcheron généreux aura disposée pour mieux inviter le passant à venir s'y désaltérer. Le jeune pâtre des bois, le chasseur qui parcourt ces monts, la chèvre vagabonde, l'abeille empressée et le papillon volage y trouvent la moitié de leur vie.

Ensevelie dans les neiges en hiver, elle reparaît au printemps libre de toute souillure, et fait germer les herbes et les fleurs. C'est à peine si le vent des orages fait rider sa nappe transparente; modeste et sereine, elle ne connaît point les luttes du torrent voisin, qui reçoit quelques-unes de ses larmes. Le rocher, avec ses mousses et son lierre, élève au-dessus d'elle un dais de verdure; les arbres et les buissons dont elle est bordée retentissent du gazouillement des oiseaux, et parfois un chanteur ailé descend à travers les rameaux pour venir humecter avec délices son gosier garni de duvet pourpré.

La vue de cette charmante image de la paix, de la modestie et de la fécondité, doit nous inspirer quelques salu-

Digitized by Google

La source dans les bois.

Digitized by Google

Digitized by Google

taires réflexions. Ce mince filet d'eau bordé d'un ruban de verdure me représente un homme qui, dans une douce retraite, ignoré de tous, se contente de semer le bien, sans faste et sans ostentation. Combien les eaux du Lech, le torrent voisin, sont plus abondantes que celles de cette humble source! Et pourtant, au lieu de féconder, il marque son passage par la destruction : il démolit, il emporte, il ruine, il anéantit. Aucune fleur ne germe sur son bord, et l'oiseau effrayé s'éloigne de son lit troublé. Que peuvent la force et la puissance sans la douce persuasion, sans la charité?

Plus fait douceur que violence.

Ensuite la source est une image de notre vie. Le flot qui s'échappe ne revient plus; la minute qui s'écoule ne peut plus nous être rendue. Au moins si, semblables à cette eau pure, nous passons en faisant le bien; alors, sans trop nous inquiéter du nombre de jours qui nous seront encore départis, nous dirons avec le poète :

Combien m'en reste-t-il encore ?
N'importe, je vais où tu cours;
Le soir pour nous touche à l'aurore :
Coulez, ô flots, coulez toujours !

Je ne quittai point ce lieu sans cueillir au bord de l'eau quelques myosotis. Tendre fleur du souvenir, es-tu là seulement pour embellir ce cadre de vie? N'est-ce pas plutôt pour graver dans mon cœur l'enseignement que je dois en tirer?

Je demande pardon de mes longueurs : quand je commence à converser avec les fleurs des champs, ce sourire de la nature, je n'en finis plus. Si, cher lecteur, vous me le permettez, je vous dirai même comment je conçois l'origine du myosotis.

Une pauvre mère veillait avec angoisses au chevet de son enfant malade. Le pauvre petit n'avait pas encore le

Digitized by Google

don de la parole, mais par moments il envoyait à sa mère, en échange de ses baisers et de ses larmes, un sourire mélancolique. Cependant la mère voyait ternir le bleu d'azur des yeux de son cher enfant, de cette grande portion de son être, et l'amour maternel, qui fait tous les jours des miracles, ne put cette fois triompher du destin : l'ange de la mort s'approcha, fit son office, et les chérubins emportèrent aussitôt sur leurs ailes leur frère transfiguré, et le placèrent dans la région des étoiles, sur le trône qu'ils lui avaient préparé.

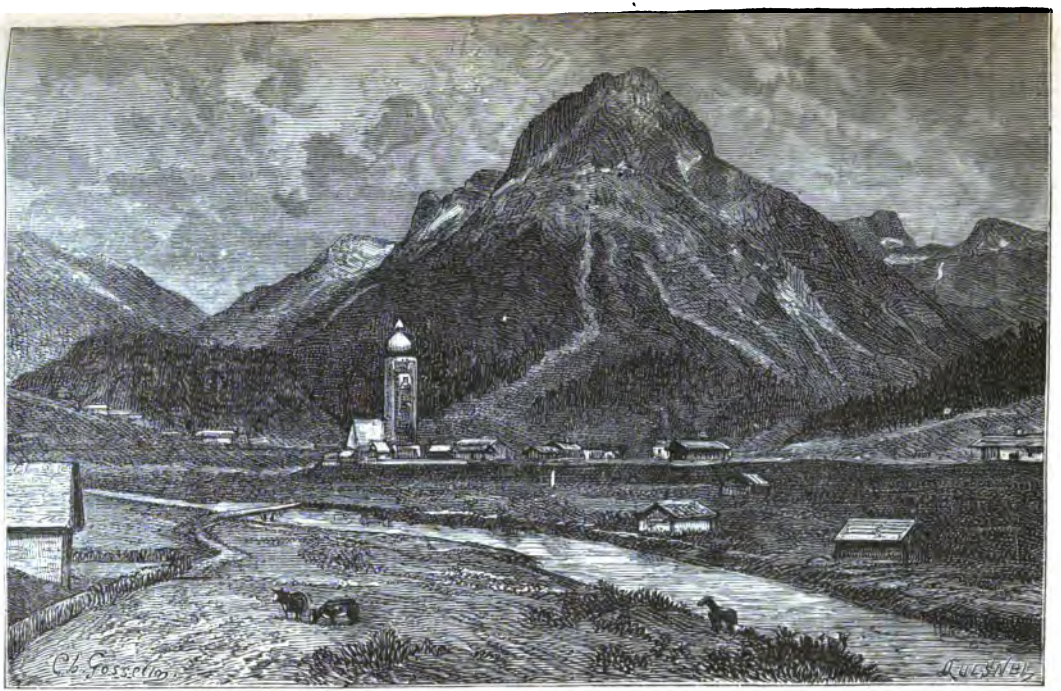
Quand la pauvre mère eut supporté le premier assaut de ces cruelles douleurs qui ne peuvent qu'être senties, mais non se dépeindre, mai était venu avec ses chantres des bois, sa brise embaumée et son cortège de fleurs.

Que pouvaient cependant les charmes de la nature contre la douleur d'une mère? Celle-ci, assise devant sa cabane sur le gazon, poussa un profond soupir, puis dirigea son regard vers le ciel. Mais, ô surprise! au fond du champ d'azur, légèrement voilée par un petit nuage blanc, parut la figure radieuse de son enfant. Puis le chérubin sourit divinement à sa mère extasiée, et versa quelques larmes comme les immortels en peuvent verser. Ces larmes tombèrent aux pieds mêmes de la mère sur le gazon velouté. A l'instant de charmantes fleurs naquirent en cet endroit, et elles semblaient avoir des yeux, du sourire et du sentiment. « J'y reconnais le bleu d'azur des yeux de mon enfant, dit la mère : voilà son image! »

Depuis ce moment la mère fut consolée, et depuis le myosotis s'épanouit dans nos prairies; il est la tendre fleur du souvenir.

Cependant j'ai repris la marche. L'obscurité commence à se faire, et je presse le pas. Un troupeau de chèvres qui broute les herbes sous les hauts sapins, et dont les clochettes retentissent au milieu de la solitude, est le principal objet qui vient me distraire.

Digitized by Google



Le village de Lech et le Schafberg.

Digitized by Google

Digitized by Google

Ailleurs un torrent qui tombe dans le Lech, où il s'est creusé un vaste bassin, est bientôt suivi d'un autre tout aussi effrayant, et ensuite d'une grotte percée dans les rochers, vaste, mais inaccessible. Je dois avoir atteint une grande altitude : j'entends encore à peine les mugissements du Lech, et je vois à quelques pas au-dessus de moi la première neige.

Voici un endroit où le sentier se bifurque; que faire? Faut-il prendre à droite ou à gauche? La nuit arrive à grands pas; si j'allais me fourvoyer, Dieu sait comment cela finirait. J'ai été, je l'avoue, imprudent de me risquer seul à travers cette vaste forêt.

Je ne savais vraiment que décider, lorsque je remarquai à quelques pas, dans le sentier qui tourne à gauche, une tige d'angélique fraîchement arrachée. Evidemment, me dis-je, mes compagnons ont passé par là, car l'habitant du pays ne se serait pas arrêté à cette plante. Je suivis cet indice, et bien m'en prit; car, après un quart d'heure de marche, j'arrivai à une métairie où l'on m'expliqua que le sentier de droite m'aurait conduit dans les affreux rochers qui avoisinent Schrecken.

A la métairie le chemin n'est plus qu'un torrent boueux; mais bientôt je passai le Lech pour entrer au village.

L'obscurité qui m'enveloppe subitement annonce un orage; pressons le pas pour atteindre un gîte.

Dans tous ces pays l'auberge est située à côté de l'église, qui se dessine devant moi par une vaste ombre noire. Au moment où j'entre à la *Couronne d'or,* une pluie violente vient inonder la vallée : je l'ai de nouveau échappé belle; il est huit heures et demie.

J'avoue que ce fut pour mes amis et pour moi-même une petite fête de nous retrouver. L'aubergiste, un bon vieillard, se précipite sur moi pour me déboucler le havresac, et me serre la main à me broyer les articulations : on lui avait annoncé mon ascension au Widderstein, et mon intention de venir passer la nuit encore à

Digitized by Google

Lech; or, comme l'été de 1879 a été très néfaste aux touristes, le brave homme a eu peur d'un accident; encore quelques moments, et l'on se serait mis à ma recherche jusqu'à Krumbach. Tous les journaux de la Suisse et du Tyrol sont remplis des récits de catastrophes récentes.

Notre ami de Saint-Gall est malade et s'est déjà couché. Cela modère notre bonne humeur; la moindre indisposition vous effraye dans ces pays privés de communications : point de chemin accessible aux voitures. Quant aux matériaux de construction, les gens du pays les prennent sur les lieux : toutes les maisons sont en bois. Mais malheur lorsqu'une étincelle égarée vient y allumer le feu! tout le village est consumé.

Le village de Lech, situé sous les sources de la rivière de même nom, se trouve au milieu des plus jolies prairies; pour ce motif il est encore appelé Anger (c'est-à-dire gazon ou pâturage). Il est entouré de hautes montagnes, dont les plus fameuses sont : le Schafberg (montagne des brebis), 2677 m.; la Rothe Wand (paroi rouge), 2710 m.; l'Aarhorn (pic de l'Aigle), la Roglerspitze et le Westerhorn (pic de l'occident). Tous ces sommets sont encore garnis de vastes champs de neige. On ne cultive ni légumes ni céréales dans ces solitudes habitées; d'ailleurs l'altitude du village de Lech est de 1438 mètres!

Le cerf et le chamois sont assez abondants dans ce pays, et l'aubergiste me déclare d'un air piteux qu'il n'a point de viande à me servir, mais seulement « du gibier ». Figurez-vous donc ma satisfaction de manger deux plats rares, du cerf et du chamois, le tout arrosé de vin de la Valteline.

Au-dessus de la porte d'entrée je remarque une tête de chamois. Notre hôte est un petit vieillard aux cheveux d'argent, aux joues d'un rouge vermeil; il est frais et dispos comme les animaux qu'il poursuit sur les Alpes, car c'est un chasseur de chamois. Son alpstock est long de 2 m. 50, garni en bas d'une solide pointe en fer, et muni

Digitized by Google

en haut d'un crochet avec lequel on se cramponne aux rochers. Il porte une calotte, une tunique courte, un justaucorps et un pantalon que dans la montagne on retrousse jusqu'au-dessus du genou, qui reste alors nu et libre; les pieds sont emprisonnés dans des guêtres dont le talon est muni d'une sorte de fer à cheval. Une chasse heureuse a rendu notre homme gai; il nous débite une foule de chansonnettes, et nous fait entendre le cri de ralliement des chasseurs : c'est un son modulé, parfois perçant, parfois grave et guttural.

Lech est un séjour qui depuis quelque temps attire beaucoup d'étrangers : en parcourant la liste de ceux que cette maison a logés, je trouve des noms de personnages importants, princes et ministres.

L'hôtesse de la *Couronne d'or* a essentiellement la « bosse du commerce » : photographies, cornes de cerf et de chamois, fleurs, minéraux, eau-de-vie de gentiane, etc., elle étale tout; elle est si insinuante, que finalement nous lui achetons quelques petits articles à titre de souvenirs.

Mais il est temps de chercher le repos. Je n'ai fait que courir toute la journée : que de milliers de pas, de l'auberge de Schrecken au sommet du Widderstein et au village de Lech! Demain il nous faudra partir de bonne heure pour passer de cette vallée par le col de Flexen au Klosterthal, si du moins toute la petite caravane est assez bien sur pied : d'ailleurs la nuit porte conseil, repos et bonne volonté!

Digitized by Google

ENTRE LE RHIN ET LE DANUBE

Tout, dans leurs frais vallons, sert à nous enchanter,
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
(GUIRAUD.)

La lune plane encore au-dessus de la vallée, et sa douce lumière se confond avec celle de l'aurore, lorsque nous nous levons pour le départ. Le temps s'est remis; les nuages montent vers les plus hauts sommets; la journée promet de devenir belle, et tout le monde est assez dispos pour reprendre la marche.

Nous avons à gagner un col haut de plus de 1 700 mètres; mais heureusement le chemin est bon et des plus intéressants: à notre gauche, un torrent, affluent du Lech, avec son murmure harmonieux et ses talus hérissés de sapins dont les longues branches et les mousses grises, trempées de rosée, font étinceler des milliers de perles à la lumière matinale; à droite, des pâturages ondulés, souvent enrichis de sources et toujours couverts de plantes rares et magnifiques; dans l'air, une fraîcheur qui vous pénètre et semble anéantir le poids de votre corps; de plus, des légions d'alouettes qui s'élèvent en spirale vers le ciel, faisant retentir leur hymne dans l'espace inondé de lumière.

Je trouve parfois à ce pays une certaine ressemblance

Digitized by Google

avec les environs de mon village natal, ce qui me touche beaucoup et réveille en moi une foule de souvenirs d'enfance. Aussi me suis-je senti le besoin de rêver au passé et d'abandonner un moment mes amis pour écrire, assis sur une saillie de rocher, ce qui suit :

SOUVENIRS

Chère enfance, pourquoi finir ?
J'aimais le baiser de ma mère,
Son œil humide, sa voix chère :
J'en pleure au simple souvenir !

A l'ombre j'aimais m'assoupir,
Voir le pâtre de la vallée,
Ouïr la nature enchantée :
J'en pleure au simple souvenir !

Au doux printemps j'allais cueillir
Les fleurs écloses, les pervenches,
Les muguets blottis sous les branches :
J'en pleure au simple souvenir !

Puis mon cœur, las de s'attendrir,
Volait, des ruisseaux, des bocages,
Aux monts couronnés de nuages :
J'en pleure au simple souvenir !

Que j'aimerais voir refleurir
Le mai de nos jours, la jeunesse,
Ma mère, trésor de tendresse...
J'en pleure au simple souvenir !

C'est là le résumé de notre première heure matinale.

Mais, avant que nous soyons arrivés à moitié de la hauteur, le soleil darde sur nous ses rayons de feu. Ici, plus d'ombrage ; nous avons quitté la région des forêts ; l'unique plante ligneuse répandue çà et là est le pin rampant (*mugho*) ; dans les pâturages s'élèvent quelques rares touffes de rhododendrons. L'altitude où nous sommes exclut la végétation sylvestre : le chêne ne dépasse point 950 mètres ;

Digitized by Google

le hêtre s'arrête à 1 400 mètres, et le sapin à 1 800 mètres. Pourquoi ne trouvons-nous pas cette dernière essence sur notre chemin? C'est que dans ce vaste couloir qui fait communiquer la vallée du Lech avec le Klosterthal, les vents du nord doivent avoir une grande influence. Comme dans l'Engadine, l'habitant des rares cabanes disséminées répond, lorsqu'on l'interroge sur le climat de son pays : « Neuf mois d'hiver par an, et trois mois de froid! » Si la chaleur en ce moment est intense, elle est surtout produite par le fœhn, dont nous ressentons depuis quatre jours l'haleine brûlante; lui seul est capable de réchauffer ces hauteurs. Et puis les arbres sont comme les hommes : il leur faut l'association pour vivre. Les premiers conifères, ayant à pousser d'abord isolément, périraient bientôt; mais supposez toute une forêt sur ces pâturages, et les arbres se maintiendraient par leur union.

Le chemin continue à longer le torrent; plus d'oiseaux; le bruissement des eaux et les clochettes de quelques troupeaux viennent seuls troubler un silence éternel.

Quelques gens du pays font route avec nous. Ils ne peuvent s'empêcher de sourire, lorsqu'aux approches du col ils nous voient admirer le torrent qui se divise en deux pour former un îlot où poussent les fleurs, et tomber dans une cuve circulaire où les eaux s'agitent à une grande profondeur. Mais un nuage incessant de pluie fine s'en échappe, et, formant une voûte par-dessus le sentier, fait naître des arcs-en-ciel. Le passant est obligé de traverser cette pluie de perles, et je n'ai qu'à m'en louer : quelle douche agréable!

Une brave femme du pays nous expose ses chagrins domestiques : elle nous parle de son mari Crispin, de son frère Zacharie et de son cousin Jodokus. « J'ai perdu coup sur coup cinq enfants, nous dit-elle; de plus je suis veuve. — Alors vous n'avez plus d'enfants? — Pardon, il m'en reste encore douze, car j'en avais dix-sept; mais j'ai perdu presque toutes mes filles. »

Digitized by Google

Peu à peu cependant le torrent diminue; bientôt ce bruyant compagnon de route n'est plus qu'un mince filet d'eau; enfin nous en avons atteint la source, car voici le haut du col de Flexen, ou Flexen-Pass (1 760 m.). Encore quelques centaines de pas sur un gazon uni, et toute trace d'eau a disparu.

Quelques chalets sont disséminés dans les pâturages. Au-dessus de nous s'élève un pic escarpé, avec beaucoup de neiges.

Au col même il y a une petite auberge; mais nous n'y entrons pas; quelques minutes seulement nous nous arrêtons à un chalet, et nous voyons un montagnard occupé à faucher des gentianes qu'il charge sur un traîneau à roulettes; elles serviront de litière.

Encore quelques pas, et le terrain fléchit légèrement; par un trait d'union presque insensible, nous sommes arrivés du bassin du Danube à celui du Rhin. Bientôt un premier filet d'eau nous apparaîtra, et tandis qu'à l'autre versant nous avons vu décroître et finalement s'anéantir le torrent, nous aurons ici le spectacle intéressant et contraire : nous verrons naître, se développer et grandir sous nos yeux un ruisseau quelconque, car dans les Alpes les eaux murmurantes accompagnent partout le touriste, et les neiges d'ailleurs ont nécessairement un bassin d'écoulement.

La descente commence; déjà un bruissement se fait entendre, et pourtant nous ne voyons encore rien. Mais bientôt un charmant filet d'eau, grossissant à vue d'œil, paraît à notre gauche : c'est l'Alfenz, un des nombreux sous-affluents du Rhin. Subitement la scène change; les gazons disparaissent; quelques pas nous ont fait arriver à un site des plus sauvages et des plus magnifiques. Le filet d'eau est devenu un fort ruisseau; les rochers s'élèvent, deviennent plus abrupts; des moraines couvertes de fleurs et d'arbrisseaux s'étendent autour de nous; des nuées de papillons voltigent aux parois qui nous enveloppent. La

Digitized by Google

descente est raide, presque vertigineuse, mais rien ne manque au site.

Représentez-vous notre sentier tournant en hélice à travers les précipices, et dont toutes les sinuosités, lorsqu'on est au haut du passage, sont visibles en même temps; un torrent né sous nos yeux, et se précipitant de rocher en rocher dans les gorges inaccessibles; au fond, Stuben, le premier village du Klosterthal, entouré de montagnes menaçantes; en face, la célèbre route de l'Adlerberg avec ses vastes contours : voilà jusqu'au fond de la vallée les charmantes choses que nous ne pouvons assez contempler.

Cherchez des yeux le torrent, vous n'en verrez que le cours inférieur. En se penchant sur le gouffre, on ne peut découvrir que les nuages de pluie fine qui s'élèvent du milieu des rochers. Mais au pied de la colline escarpée on a l'agrément de voir, de la passerelle, l'ensemble des chutes qui mesurent environ deux cents mètres de hauteur. L'eau du torrent est de cristal, et jusqu'à Stuben son cours escarpé la fait réduire en flots d'écume, en sorte que l'un de mes compagnons lui donne avec raison le nom de « ruisseau de neige ».

Digitized by Google

UNE FORTERESSE CONTRE LES AVALANCHES

Stuben (1417 m.) est le premier village du Klosterthal. « C'est, disent les gens du pays, le plus haut appartement de l'empereur d'Autriche, » car Stuben signifie *chambre*. La route de Bludenz à Inspruck (ou mieux Innsbrück) y passe; elle n'a point de banquettes, mais les voitures y sont protégées contre les ravins par des pierres hautes et plates, grossièrement taillées, et assez rapprochées pour empêcher tout accident. D'ici à Sand-Anton, premier village situé dans le Tyrol proprement dit, il y a trois à quatre lieues, et le col de l'Adlerberg, que traverse la route, est à 1800 mètres, ainsi à la hauteur du Rigi ou du mont Dore. Je ne ferai guère que descendre cette route pour passer dans la vallée si justement célèbre du Montavon. Quant à l'Adlerberg (appelé encore Arlberg), c'est lui qui a donné son nom à la partie du Tyrol que nous explorons; car le Vorarlberg, comme son nom l'indique, est le pays situé en deçà de l'Adlerberg (montagne aux aigles).

La route de l'Adlerberg est une des plus célèbres des Alpes. Nous ne pouvons nous empêcher, malgré la fatigue, d'employer une petite heure à la parcourir en amont. La vallée du Klosterthal est à nos pieds; quelques sommets couverts de neige semblent vouloir l'engloutir, car

Digitized by Google

peu de pays ont autant à souffrir des éboulements et des avalanches. La route elle-même serpente à travers les pâturages et des rochers abrupts, et nous voyons qu'au-dessus de nous elle est encore en plus d'un endroit bordée de neige; mais nous n'allons pas jusque-là. Souvent des diligences sont obligées, même en été, de se faire relayer vers le col par des traîneaux pour passer les neiges. Non loin du point culminant il y a la chapelle de Saint-Christophe. La route existe telle que depuis 1824 seulement. Jadis l'unique lien entre la vallée du Rhin et celle de l'Inn était un sentier; alors les malheurs amenés par les avalanches et le mauvais temps étaient fort nombreux. Au XIVe siècle, un pauvre pâtre du pays eut l'idée de fonder un hospice pour secourir les voyageurs en détresse. On me fit voir à Stuben la relation écrite de ses efforts; je n'ai pas lu sans émotion ces lignes que je traduis :

« Maintes fois on trouva et transporta au fond de la vallée des gens qui avaient péri à l'Adlerberg. Cela me toucha, moi Henri Findelkind, et j'avais gagné quinze florins avec ma houlette; alors je fis un appel à tous, et offris mes quinze florins à celui qui voudrait commencer à bâtir un refuge à l'Adlerberg, afin que les gens n'y périssent plus misérablement; mais personne ne voulut prêter son secours. Alors j'invoquai le Dieu tout-puissant et saint Christophe, qui est un grand auxiliaire, et je commençai moi-même l'œuvre avec les quinze florins, et le premier hiver je fis, avec cette sainte aumône, le salut de sept personnes. »

Animé du saint feu de la charité, le pâtre héroïque ne s'en tint pas là : il poursuivit cette œuvre où des personnages puissants et riches avaient déjà échoué, et par son initiative un hospice s'éleva au col de l'Adlerberg; une confrérie reconnue plus tard par l'archiduc Léopold d'Autriche s'organisa et compta même quatre ducs, vingt-neuf évêques, dix comtes, trente-six chevaliers et huit cents membres ordinaires.

Digitized by Google

Redescendons vers le village de Stuben. Mais quelles sont ces énormes murailles qui semblent nous fermer le passage? nous ne voyons plus une seule cabane, nous n'entendons que le bruit des nombreuses voitures de poste. C'est que Stuben, grâce à la montagne presque perpendiculaire qui s'élève à côté de ce pauvre village, est à la merci des avalanches. Il a donc fallu, pour le garantir, ainsi que pour protéger la route de l'Adlerberg, élever à son flanc des murailles solides comme celles d'une place forte; elles ont environ huit mètres d'épaisseur, autant environ en hauteur, et de deux cent cinquante à trois cents mètres de longueur; elles s'élèvent un peu en biais, et ne s'ouvrent que pour livrer passage à la route. Je trouve à leurs talus, ainsi qu'au bord du chemin, de superbes chardons sans tige (*carduus acaulis*).

Nous pouvons nous assurer combien cette construction coûteuse était nécessaire : une petite montagne formée peu à peu par les éboulements et les avalanches s'est amassée derrière le rempart, qui bientôt sera peut-être lui-même dépassé. Entre le village et la montagne il n'y a point de forêts : l'altitude et le terrain trop escarpé ne permettent que la végétation des herbes. Que l'hiver doit paraître long aux habitants de Stuben, ensevelis dans plusieurs mètres de neige et souvent terrifiés par le grondement sinistre d'une avalanche ! Ah ! que deviendraient la Suisse et le Tyrol, sans leurs forêts? Aux endroits où celles-ci existent, il y a peu de dangers; les trois grands ennemis, inondations, éboulements, avalanches, sont d'habitude arrêtés en temps opportun. Ce n'est donc pas en vain que l'on protège les forêts contre des coupes inconsidérées, et si je voulais m'étendre sur ce sujet, je dirais :

Les arbres servent à retenir les terres des montagnes; ils empêchent les blocs détachés de rouler dans les vallées, et d'y porter, comme il arrive souvent, la consternation et la mort. Supprimez les forêts, et les vallées ne

Digitized by Google

sont plus habitables. En outre les arbres, par leurs milliers de racines, retiennent les eaux pluviales pour la saison chaude et les rendent au fur et à mesure des besoins comme à travers un tamis. Ils empêchent donc les inondations, ce fléau permanent de tant de pays.

Quant au point de vue hygiénique, il suffit de réfléchir un moment au phénomène de la respiration, pour se convaincre de la bienfaisante influence des végétaux, des forêts surtout. La respiration de l'homme et des animaux produit des volumes immenses d'acide carbonique; en peu de temps l'air serait tellement vicié, que tous les êtres vivants périraient d'asphyxie, si les végétaux n'étaient constamment occupés, sous l'influence de la lumière, à décomposer l'acide carbonique, à s'en assimiler le carbone, et à restituer à l'air l'élément vivifiant, l'oxygène. Tous les végétaux contribuent à cette épuration; mais qu'est-ce que l'action des herbes en comparaison des colosses de nos forêts?

Prenons quelques chiffres: à 16 mètres cubes d'air par homme et par jour, il en faut, pour alimenter les poumons de toute la population du globe, qu'on peut évaluer à un milliard et demi d'habitants, 24 milliards de mètres cubes. Que dire en outre de la respiration des animaux? Que dire surtout des milliers d'années où cette respiration a lieu? Certes, cet équilibre entre deux influences contraires, tendant, l'une à empoisonner l'air vital, et l'autre à le purifier, est admirable : c'est pour moi une des plus belles preuves de la Providence.

Il est donc facile de voir les bienfaits qui nous viennent de l'arbre. Quels sont alors les résultats du déboisement? Je crains de m'étendre trop longtemps sur ce sujet, si intéressant d'ailleurs.

Un gros arbre a été abattu au haut des monts. Dans sa chute il a écrasé par dizaines les arbres plus petits. N'ayant d'autre chemin que la pente escarpée, il descend par les moraines en labourant profondément les terres

Digitized by Google

végétales déjà formées par le travail des siècles ; tout est bouleversé ; des centaines de blocs, des rochers entiers roulent avec lui au fond des vallées. C'est un vrai désastre : sur tout le passage de l'avalanche de pierres, les végétaux abattus, les gazons enterrés, les rochers mis à nu vous font déplorer pendant des années une si lamentable exécution.

L'arbre abattu valait peut-être cent francs, et a produit un dégât immédiat dix fois plus considérable. Que ne l'avez-vous respecté ? Il eût fertilisé une vaste étendue par l'humus de ses feuilles mortes ; il eût affermi le terrain pour le convertir en prairie.

Les racines des arbres, a-t-il été dit antérieurement, retiennent les terres végétales ; celles-ci boivent les eaux de pluie, pour rendre le superflu peu à peu aux sources et aux ruisseaux. Je me permettrai de placer ici quelques observations faites dans les Vosges.

Il y a environ trente ans, la truite existait abondamment dans nos vallées, jusqu'aux hautes montagnes ; maintenant elle occupe à peine les grandes rivières. S'il en est ainsi, ce n'est point, comme le supposent bien des gens, parce qu'on lui a trop fait la chasse, mais parce que l'eau lui manque en été. Or les statistiques sont là pour démontrer que nous avons d'année en année notre bonne moyenne de pluie. Il y a vingt-cinq ans, je vis subitement tarir un ruisseau des Vosges, et les truites y moururent toutes. Les vieillards attribuèrent ce fait nouveau aux grandes chaleurs de l'été ; mais les années suivantes, dès les premiers jours de sécheresse, le même phénomène se produisit pour presque tous les ruisseaux. C'est qu'on avait déboisé les montagnes, et depuis, ces mêmes torrents, à sec en été, sont effroyables en hiver, et creusent des précipices : l'eau, retenue jadis et distribuée avec mesure, s'écoule maintenant totalement dès qu'elle tombe du ciel.

On s'occupe, et avec raison, de l'aménagement des eaux ; on construit des travaux d'endiguement et de bar-

Digitized by Google

rage dont la dépense, pour nos rivières, se chiffre par millions, et pour nos fleuves, par dizaines de millions. Ne ferait-on pas mieux de commencer les mesures de précaution par l'aménagement des forêts? Si chaque ruisseau concourant à la formation de nos grandes voies navigables avait à franchir, dès sa source, une épaisse forêt qui ne lui permît point d'écouler ses eaux instantanément et de charrier des millions de mètres cubes de terre végétale et de gravier, je crois que les inondations seraient singulièrement réduites. L'Allier dépose sur tout son cours des montagnes de sable, et c'est lui qui contribue le plus aux inondations de la Loire.

Dans certains pays on tient beaucoup aux vaines pâtures. Le mot est on ne peut mieux trouvé : comment définir autrement ces terrains en pente, balayés par chaque petite ondée, ravagés par chaque orage, brûlés au premier rayon de soleil, et n'offrant de nourriture au bétail en quête de quelque ombrage que les premiers jours de la belle saison? Certes, mon avis n'est pas de convertir complètement les pâturages en forêts; mais qui empêcherait d'y planter de distance en distance des arbres fruitiers et autres? Les troupeaux y trouveraient un abri; l'humidité se maintiendrait; une épaisse couche de gazon succéderait à un terrain moitié chauve et nourrissant quelques herbes sans saveur.

Il fut un temps où la hache du bûcheron pouvait et devait être considérée comme un instrument de civilisation. L'ermite, le colon, le charbonnier, pénétraient dans les vastes forêts vierges, se construisaient une cabane au milieu d'une clairière, dans le voisinage d'une source, et abattaient les arbres alentour; une prairie prenait la place de la forêt; des troupeaux d'animaux domestiques remplaçaient les bêtes sauvages, auparavant les seuls habitants de ces lieux; des villages, des villes, comme Colmar, Munster, Saint-Gall se formaient; le pays était transformé par la main de l'homme, « qui en élague le char-

Digitized by Google

don et la ronce pour y multiplier le raisin et la rose. » Mais ces temps, où Jules-César chassait l'élan dans les Gaules et Charlemagne l'aurochs dans les Vosges, n'existent plus. D'ailleurs les premiers colons, nos ancêtres, ne déboisaient que les plaines; jamais ils n'ont coupé les forêts des montagnes.

Disons en passant que la France a fait de louables efforts pour reboiser les montagnes, surtout dans les Alpes du Dauphiné et de la Provence, et il est à espérer que le mot de Colbert : « La France périra faute de bois, » ne se réalisera point.

Je demande bien pardon au lecteur de cette digression; mais j'ai trouvé que la question était assez intéressante pour occuper une place dans ce modeste travail.

Maintenant entrons à travers ces hautes murailles à Stuben, clef du Klosterthal.

Digitized by Google

LE KLOSTERTHAL (VALLÉE DU MONASTÈRE)

Au milieu d'un massif de cabanes se trouve l'hôtel de la Poste. Il est deux heures du soir, et pour nous le meilleur *site* actuellement serait un bon déjeuner que nous nous empressons de demander.

Accoudé à la fenêtre et muni d'un verre de vin blanc, je vois courir *lentement* les postillons autrichiens aux costumes riches et bariolés; on dirait des ministres. Quantité de voitures, à quatre et six chevaux, viennent et repartent sans relâche. Au son du cor, elles se mettent en marche pour Innsbrück, où elles n'arriveront qu'après minuit.

A côté de nous se trouve un individu polyglotte, un enfant de soixante ans à barbe blanche, qui sait le français, l'allemand, l'italien, le roman, l'anglais, connaît chaque village, mais surtout la bouteille. Il faut se méfier de ces gens-là !

Apr ès avoir fait honneur à notre bon repas et justifié une fois de plus le proverbe : « a faim est le meilleur cuisinier, » nous nous mettons en route pour Dalaas, situé au centre de la vallée.

Le Klosterthal, dont le nom déjà invoque la retraite et le recueillement, réunit en soi surtout des sites sévères. En descendant la vallée par la route de l'Adlerberg, très

Digitized by Google

bien entretenue, on arrive d'abord au village de Klosterle. Là se trouvait jadis un couvent occupé par des religieux qui avaient surtout pour tâche l'hospitalité des étrangers, des pèlerins en particulier; de là le nom du village (monastère) et de la vallée.

Le village même est dans une situation riante, mais les environs en sont austères, terribles. Une montagne surtout, le Kaltenberg (montagne froide), 2 895 mètres, domine l'horizon. J'ai bientôt l'habitude de voir ces sommets presque aussi hauts que les pics les plus élevés des Pyrénées. Depuis Stuben nous arrivons à chaque instant à un effroyable torrent: des montagnes entières de gravier ont été transportées au fond de la vallée; souvent la route fait de vastes détours pour éviter les passages dangereux. Que faut-il pour bouleverser tout le pays? Une pluie d'orage, une fonte subite des neiges, la descente d'une moraine ou la chute d'une avalanche. Les accidents sont fréquents, et malheureusement inévitables, parce que les montagnes s'élèvent jusqu'aux nuages comme des murailles. Cependant des chalets sont semés à leurs flancs escarpés; mais les dernières neiges, malgré les grandes chaleurs, ne quitteront plus les pâturages; elles semblent reprocher à l'homme sa témérité.

Voici un hameau (Dannœfen) où je remarque deux sortes d'êtres bien agréables à la vue: les premiers arbres fruitiers, et les premières hirondelles. Que j'aime à voir, adossés aux cabanes moussues, ces pommiers aux fruits vermeils! Mais que j'aime encore plus à vous voir, chères messagères du printemps, décrire dans les airs, au-dessus de nos têtes, cet immense dédale de lignes! Bientôt vous abandonnerez non seulement ce terrible pays de montagnes, mais aussi les parages vénérés du pays natal. Beaucoup d'amis ne jouiront plus de votre retour. Et moi-même, suis-je assuré de revoir le printemps avec ses parfums et ses mélodies enchanteresses? A chaque renouveau les rangs connus se trouvent éclaircis, comme si des volées

Digitized by Google

de mitraille avaient passé sur eux. Oui, chères hirondelles, toujours j'aime à vous voir!

Le croirait-on? à Stuben les mouches qui nous assiégeaient au moment du dîner m'ont causé un réel plaisir; je n'en avais plus vu depuis vingt-quatre heures! L'homme a soif de la vie, et j'ai lu quelque part qu'un pauvre prisonnier faisait ses délices d'une araignée qui venait se reposer sur sa main. C'était une hideuse araignée, mais c'était un être vivant. Qui de nous ne s'est senti vivement ému en voyant le premier lézard se réchauffer au soleil printanier, et le premier papillon butiner sur les anémones et les primevères de la prairie?

Cependant nous descendons rapidement. La végétation a changé d'aspect; les arbres, les chènevières, les champs de légumes ne sont plus une rareté. A notre droite les montagnes se voilent, ce qui annonce probablement la pluie traditionnelle de la nuit. A la lisière des nuages, un torrent sort de gorges effroyables; on dirait les bouches de l'enfer: c'est le torrent du Spullersee; son nom est bien significatif, car il s'appelle le Streitbach, c'est-à-dire le torrent des combats. Le Spullersee est un des lacs les plus élevés des Alpes; il est gelé une grande partie de l'année, et entouré de précipices. Vue d'ici, cette gorge percée dans les hautes montagnes, bordée de noirs sapins et cachée en partie dans les nuages, nous effraie. Dernièrement un coup de foudre a tué cent cinquante moutons sur les montagnes qui séparent la vallée du Schrœcken du Klosterthal, et plusieurs cabanes ont été la proie des flammes.

Je ne puis détourner le regard d'un spectacle qui me terrifie et me fascine à la fois; mais qu'aux temps orageux le voyageur ne se hasarde point sans nécessité sur les monts, car souvent la foudre y tombe avec une extrême violence.

Comment se fait-il que ces pays, où l'homme est obligé de lutter sans relâche avec la plus terrible nature, soient

Digitized by Google

habités? Réponse : Où trouverait-il dans la même mesure la précieuse liberté? Où ne dépendrait-il, après Dieu, que de lui-même seulement? Où trouverait-il les fleurs qu'il a l'habitude de voir s'épanouir? Enfin, pour conclure, ne faut-il compter pour rien ce sentiment sacré qu'on appelle l'amour du pays natal? « La société humaine demande que l'on aime la terre où l'on est né; on la considère comme une mère et une nourrice commune, on s'y attache, et cela unit. » Ce sont là les paroles de Bossuet, paroles bien vraies et grosses de conséquences. Ce lien mystérieux qui attache tout homme au coin de terre natal est certes une des lois essentielles sur lesquelles la Providence a bâti l'édifice social; sans lui l'Esquimaû déserterait sa hutte de neige, et quelques bêtes féroces seraient les seuls habitants des régions boréales; le fils des déserts par contre fuirait les sables brûlants, et le lion seul y régnerait en despote; le Lapon et l'Africain, le montagnard et l'habitant des steppes se rencontreraient sur le terrain des zones tempérées; au lieu d'un échange fraternel et pacifique de produits, d'idées et de sentiments, on ne verrait que des luttes sans merci finissant par l'extermination du genre humain. Heureusement il n'en est pas ainsi : l'Islandais se sent un charme infini de vivre sous sa cabane ensevelie dans la neige, et d'y entendre dans les longues nuits d'hiver les légendes qu'entendaient ses aïeux; il méprise le pays où poussent l'orange et le citron, et pour lui l'azur du ciel de Naples n'a pas les charmes des rochers étincelants de glace; l'habitant du Midi, au contraire, ne pourra concevoir qu'on puisse se passer de bosquets de myrtes et de berceaux de fleurs; en sorte que chacun est attaché au sol qui l'a vu naître par des liens indissolubles.

On a vu avec raison dans le Saint-Gothard le nœud central de toute la chaîne des Alpes; de ce nœud, réputé encore au siècle dernier le plus élevé de l'Europe, rayonnent les chaînes diverses avec leurs sommets glacés; mais

Digitized by Google

il est difficile de rattacher les montagnes du Tyrol au centre commun. Nulle part il n'y a autant de désordre apparent, nulle part la chaîne des Alpes ne prend une si grande largeur. Des centaines de vallées courent dans toutes les directions, se croisent, se heurtent, se confondent; de cet immense chaos de montagnes, de rochers, de verdure, s'échappent des torrents fougueux, redoutables à la fonte des neiges; alors leur débit est cinquante fois plus considérable qu'aux temps ordinaires, comme il est facile de s'en convaincre en ces lieux : des filets d'eau à peine perceptibles en ce moment creusent en hiver et au printemps les effroyables ravins que nous avons sous les yeux. Le pays est donc perpétuellement modifié, sans même parler des grands cataclysmes. Qu'on se rappelle la chute du Rossberg, couvrant un pays verdoyant de 40 millions de mètres cubes de rochers, et l'on aura une idée des dangers auxquels sont exposés les habitants des vallées.

Avant d'entrer à Dalaas, on traverse une forêt qui nous a ravis. La terre, fécondée par les aiguilles des mélèzes, est couverte d'un magnifique gazon; à côté de la route passe l'Alfenz, un des affluents les plus considérables de l'Ill; c'est « notre ruisseau de neige »; au-dessous du plateau verdoyant comme au mois de mai s'élève Dalaas, village de 1 800 habitants.

Dalaas (840 m.) est à douze kilomètres du débouché du Klosterthal. Les arbres fruitiers, les céréales et les légumes y sont cultivés avec succès, et cela réjouit les yeux, lorsque pendant toute une semaine on a été en contact avec la nature sauvage.

Entrons à l'*Aigle noir*, hôtel de la Poste. Nous y trouvons une demi-douzaine de gros Autrichiens, vraies pièces de siège.

Dalaas est encaissé entre de hautes montagnes. D'un côté, c'est la Saladinaspitze, de l'autre les flancs escarpés du Christberg (mont du Christ ou des Chrétiens) qui se

Digitized by Google

L'orage dans la montagne.

Digitized by Google

Digitized by Google

font surtout remarquer. Demain nous gravirons ce dernier pour passer du Klosterthal dans le Silberthal et le Montavon : nous n'ignorons pas que la montée sera longue et pénible.

Le lendemain nous apprîmes donc sans trop d'étonnement que notre ami de Saint-Gall allait nous quitter, pour descendre directement avec son fils à Bludenz.

Au haut des monts, comme sur les bancs de l'école, les liaisons se forment vite; en face d'une nature incomparable, les hommes deviennent des enfants; on se communique sans arrière-pensée ses impressions, ses émotions; on est plus détaché de la terre et de son cortège de soucis. Arrière la politique et les discussions oiseuses ! Je ne saurais me trouver isolé pendant une semaine avec un être humain, et rester froid à son égard : dans la solitude on ne peut qu'être amis, et là-dessus mes excellents compagnons pensent de même. Nous voyons donc avec une réelle émotion, au sortir de Dalaas, nos deux amis nous quitter; nous nous embrassons avec effusion, puis ils se dirigent vers la vallée inférieure, non sans se retourner fréquemment pour nous faire des signes d'adieux.

Ainsi nous mourons feuille à feuille;
Nos rameaux jonchent le sentier;
Et quand vient la main qui nous cueille,
Qui de nous survit tout entier?

Ils disparaissent enfin derrière une colline. Union, concorde, amitié, quels biens précieux ! Ce sont des fruits du ciel.

Quant à nous trois, nous cheminons silencieusement à travers les prairies, pour atteindre les forêts du Christberg.

Digitized by Google

AU CHRISTBERG

Dans un gazon, non loin des bois,
Sur le front chenu des montagnes,
Entre le ciel et les campagnes
S'élève l'arbre de la croix.
(F.-A. R.)

Le sentier que nous suivons devient de plus en plus escarpé. Il nous faut franchir, par le col du Christberg, une haute chaîne de montagnes. Quoique la vallée du Klosterthal descende sur une pente rapide jusqu'à Bludenz, néanmoins les deux chaînes qui la forment s'élèvent plutôt qu'elles ne s'abaissent. En général, le débouché de chacune de ces vallées est très étroit, profond et imposant.

Déjà le soleil est ardent, et nous souffrons beaucoup jusqu'au moment où nous atteignons les forêts. Des gazons de myrtilles et de framboises, d'immenses champs de fougères tapissent les flancs de la montagne. J'admirerais encore plus ces bois superbes si la montée était moins pénible. Le sentier est très raide; à chaque éclaircie, nous croyons voir le haut du col; mais les voûtes de verdure, un moment après, nous enveloppent de nouveau. Si la vue d'une belle forêt pouvait vous lasser, ce serait certes après tant de fatigues : c'est la cinquième journée de marche à inscrire à mon actif; mais l'ignorant seul ou l'homme sans cœur trouve de la monotonie dans une nature pareille.

Digitized by Google

Une des distractions que me procurent d'habitude les forêts, c'est de pouvoir pronostiquer sur la nature des terrains d'après les essences qui y poussent. Voici un orme : cet arbre a des racines pivotantes, donc le terrain est riche et profond. Voilà une touffe de bouleaux : ceux-là ont des racines traçantes, ils poussent sur les rochers. Si c'est un érable, je prédis un terrain de moraines. Quant aux hêtres, ils ne poussent que dans un sol meuble et friable. L'aune aime les terrains humides; il annonce les marécages. Le sapin vient un peu partout; mais nul arbre n'a plus besoin que lui de lumière pour distiller sa résine. Et pourquoi ne réfléchirais-je pas un moment à la raison de ces pyramides odoriférantes dont le vert foncé convient si bien à un paysage austère et sérieux? Certes, le sapin s'élève ainsi en pointe pour chercher l'air et la lumière; au sommet ses branches montent obliquement et en couronne autour du jeune tronc, afin de le protéger; peu à peu, vers le milieu, elles deviennent plus fortes, et prennent une direction horizontale; ici elles doivent être d'envergure respectable, afin d'éloigner les neiges du pied de l'arbre, et de préparer ainsi un lit chaud aux habitants des forêts; enfin les branches les plus basses descendent vers la terre, afin de décharger facilement, sans rompre, toute la masse de neige qui leur a été versée des étages supérieurs.

Halte! nous prenons un bain de sueur; le sentier de plus en plus escarpé continue impitoyablement à s'élever à travers les sombres sapins; nous sommes obligés de déboucler un moment nos sacs sur un champ de fougères.

Après un court repos, et dès que nous avons retrouvé notre haleine, on se remet en route. Le fond du Klosterthal n'est plus guère visible; mais ce que nous distinguons le mieux, ce sont les neiges du versant opposé.

Enfin le col du Christberg (1 487 m.) est atteint. Ainsi, pour passer d'une vallée à l'autre, il a fallu s'élever plus haut que les Vosges. Mais quel col! C'est un splendide lit

Digitized by Google

de gazon d'environ quatre-vingts pas de largeur; avec quel plaisir nous y étendons nos membres fatigués! La montée a duré environ deux heures; qu'il fait bon prendre maintenant une petite heure de repos! Une croix placée en *ex-voto* marque le point culminant; à côté se trouve un banc où jamais l'étranger ne passe sans venir s'asseoir et jouir d'un horizon qui vous remplit l'âme de délices.

On ne peut qu'exprimer faiblement ce que l'on ressent à une halte au Christberg. La vue est une de celles qui vous rendent l'œil humide et vous attachent au sol. Sur cette crête gazonnée et fleurie, nous sommes tout d'abord en présence de deux tableaux essentiellement opposés : l'un est le Klosterthal, vallée austère, sauvage, encaissée de sommets à pic et montrant partout l'homme aux prises avec les éléments; l'autre est l'admirable Montavon et sa vallée latérale, le Silberthal (vallée d'argent); ici le pays des Alpes a perdu tout cachet terrible; il sourit à l'étranger; riant, fleuri, verdoyant, plein de lumière et de couleurs, il semble résumer en lui toutes les beautés des montagnes. A l'ombre de cette croix qui plane au-dessus de tant de merveilles, je me redis les paroles de l'Écriture : « Il fait bon demeurer ici! » Je compare les monts à un jardin planté de roses; toutes ont un fond commun, et néanmoins chacune a son parfum particulier et des charmes nouveaux.

Je jouis d'autant plus des beautés entassées sous mes yeux que nous avons souffert des peines sérieuses pour les conquérir. Le plaisir le plus doux est celui qui s'achète par la peine: avec quel bonheur le matelot ne foule-t-il pas le rivage fleuri, après une traversée longue et périlleuse!

Nous ne pouvons nous arracher à ce gazon bordé d'un côté par de sombres forêts, et de l'autre par de vrais bosquets suivis des plus riants pâturages. On se hâte de voir; bientôt ces hauts sommets où courent les chamois disparaîtront à nos regards; mais ces solitudes me laisseront une impression ineffaçable.

Digitized by Google

A l'extrémité du Klosterthal nous voyons une haute montagne, appelée la « Liberté des Chamois ». C'est, il paraît, la terre promise de ces pauvres bêtes trop pourchassées; les pâturages de la montagne sont presque inaccessibles, et le chasseur ne vient point y porter le carnage.

L'air est chaud pour ces hauteurs; du côté de l'orient le ciel est azuré, mais vers les Grisons il se couvre. Le Montavon ne saurait mieux se développer devant nos yeux; l'ombre et la lumière s'y jouent, et pendant que nous voyons cette splendide variété de pâturages et de forêts, de villages opulents et de cabanes dispersées, de ruisseaux et de rivières étincelant au soleil, un bruit se produit à côté de nous : une vision de quelques secondes, et tout est fini : c'est un petit troupeau de chamois qui vient de passer auprès de nous; mais déjà il a disparu dans la forêt. Pour la première fois, je vois ce noble gibier en chair et en os courir les monts à mes côtés.

Les sommets couverts de neige qui s'élèvent au-dessus de cette scène de paix et d'enchantement, semblent n'être là que pour faire plus aimer la nature cultivée, de même que les vagues qui balayent la plage nous font plus estimer le port sûr et commode.

Nous voyons admirablement bien les vastes champs de glace de la Scesaplana; elle s'élève à 1500 mètres encore au-dessus de nous. Pas une pointe noire ne se dessine sur sa cime auguste; jamais un air tiède n'a ramolli son bouclier de glace. Vraiment je plains le voyageur qui suit uniquement les chemins accessibles aux voitures; ah! s'il voyait du haut de cette pelouse de verdure les villages endormis sous nos pieds, et les clochers du Montavon étinceler au soleil matinal, quelle serait sa jouissance! Comme nous, il chercherait à graver dans son esprit un tableau si attrayant.

Cependant il est temps de descendre vers les vallées; le soleil s'élève à l'horizon; les nuages se ramassent, et l'atmosphère devient immobile. Les corbeaux chantent leur

Digitized by Google

hymne lugubre au faîte des sapins; il faut certainement s'attendre à une ondée sérieuse.

Le sentier nous fait passer une prairie humide dans laquelle nous trouvons de jolies variétés de joncs. Des charpentiers y élèvent une maison; mais tout se fait en bois, en sorte que la maçonnerie n'est autre que des troncs d'arbres superposés. Les touffes d'herbe à nos pieds sont toutes rouges de fraises; les chalets se succèdent, et le sentier fait de longs circuits à travers les pâturages couverts des fleurs d'automne; les premiers arbres fruitiers paraissent, et le fond de la vallée se rapproche. Nous voyons distinctement le village de Schruns, au centre du Montavon; nous y passerons la nuit.

Mais, si du côté du Klosterthal le sentier était incommode parce qu'il est très escarpé, de ce côté, par contre, il lasse le voyageur en le faisant remonter à chaque instant. Au moment où nous passons sous les premières cabanes du village de Christberg, la cloche de la petite église, une des plus vieilles du Tyrol, nous annonce l'heure de midi.

Le soleil nous ferait bien souffrir, sans l'ombrage que nous procurent des touffes de frênes ou de bouleaux, mais surtout des cerisiers. Ceux-ci sont d'un vert sans mélange, et leurs fruits, très abondants, sont en pleine maturité. Aussi nous arrêtons-nous à côté d'une ferme, et moyennant quelques sous nous obtenons de la vieille maîtresse du logis la permission de grimper à un cerisier tout rouge de fruits. Nous avons vidé notre provision de vin, et bu quelques litres d'eau dans les prairies, et cependant la soif nous aiguillonne; nous dégustons avec d'autant plus de plaisir ces cerises savoureuses des montagnes. Ici la floraison des arbres n'a lieu qu'à la fin du mois de mai. Nous grimpons au toit de la ferme; là il y a une échelle qui nous fait arriver aux régions supérieures où demeurent les oiseaux; les cerises trop mûres tombent pour sécher sur les bardeaux brûlés du soleil, et là le propriétaire n'a qu'à les ramasser pour l'hiver.

Digitized by Google

A mesure que nous descendons, les arbres chargés de fruits deviennent plus abondants; les pommiers et les poiriers plient sous le faix. Je me rappelle d'avoir vu une ferme où volontiers j'aurais passé toute ma vie, appliquant la parole du poète :

Nous pourrons rire à l'aise et prendre du bon temps.

Un ruisseau clair comme le cristal et d'un pied de largeur passe devant cette demeure fortunée, établie dans un pli de terrain; tout alentour le gazon, d'un vert foncé où le cresson abonde, est frais comme au mois de mai; quelques hirondelles sont nichées au pignon de la cabane hospitalière; enfin des pommiers forment au-dessus du toit une vraie forêt; ils sont chargés de fruits d'un rose vermeil; devant la maison, la fermière, fraîche comme les pommes au-dessus de sa demeure, nous salue par *Gott gruss!* (Dieu bénisse!) Ajoutez aux attraits de cette habitation les charmes de ses riants environs, et il vous sera difficile de concevoir un endroit où l'on aimât mieux reposer sa tête et jouer le rôle de *Robinson des prairies.*

Souvent nous passons un ruisseau qui féconde les pelouses émaillées; mais nous ne le voyons pas; enfoui dans la verdure, il trahit sa présence par les fleurs qu'il fait naître et par son murmure harmonieux. Soulevez les touffes d'héraclées, d'herbes en épis et de myosotis, et vous verrez un filet d'eau bondissant sur quelques cailloux polis par le cristal liquide.

Voici un torrent plus important; des femmes sont occupées à en faucher les talus escarpés. Nous le passons pour entrer dans une forêt de bouleaux. Le vieillard des bois, c'est bien le bouleau : son écorce blanche, son feuillage maigre, ses longues branches flottant au vent, tout lui donne, au milieu des hôtes animés par le chant des oiseaux, l'aspect d'un vieux vétéran.

La route du Silberthal est au-dessous de nous, mais

Digitized by Google

elle a des montées et des descentes rapides et fatigantes. Nous cherchons à l'éviter en prenant à notre droite un sentier dans la direction de Schruns; il nous fait descendre rapidement, et aboutit enfin au ravin d'un ruisseau. Là il s'arrête dans un vrai coupe-gorge. Reviendrons-nous sur nos pas? La fatigue et la chaleur commencent à nous peser; suivons le cours du ruisseau, au risque de prendre de temps en temps un bain de pieds involontaire; au moins arriverons-nous sûrement au fond de la vallée. Mais bientôt nous sommes forcés de nous arrêter : le ruisseau fait une chute perpendiculaire masquée par les arbres; nous entendons le bruissement des eaux précipitées à peut-être quatre pas de nous. Cela est inquiétant : il faut revenir. Quelle pénitence, lorsqu'on est en route depuis le lever du soleil! Pour comble de malheur, une boucle de mon havresac se dénoue, et je suis obligé de le porter dans les mains pour remonter un talus presque à pic. Un de mes voisins fait un faux pas, tombe et reste accroché à une racine; il en est quitte pour une superbe déchirure.

Un bon quart d'heure, qui nous paraît un siècle, nous grimpons ainsi; enfin nous aboutissons à une prairie, et nous y trouvons le vrai sentier; il descend en pente douce. Nous y roulons épuisés, déchirés par les ronces, baignés de sueur : la couleur de mon paletot s'est imprimée sur mon gilet de flanelle et ma chemise. Consolons-nous : devant nous se trouve le village de Schruns, notre port. Je crois que le pèlerin de la Mecque ne voit pas avec plus de plaisir les mosquées de la ville sainte.

Nous nous raccommodons le mieux possible :

Aidons-nous mutuellement :
La charge des malheurs en sera plus légère.

A deux heures du soir nous entrons à Schruns, chef-lieu du Montavon, au débouché du Silberthal.

Digitized by Google

LE MONTAVON

Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois.
(La Fontaine.)

Qu'il fait bon, après une marche si fatigante, être assis sous un toit hospitalier, et réparer les avaries de la nature par un bon dîner!

Notre auberge est une maison bourgeoise; les tables, comme dans presque tous ces pays, sont octogonales, et portent dans leur milieu une vaste ardoise : là-dessus, l'hôte calcule à la craie le montant de la consommation, et convertit pour l'étranger le florin et le kreuzer en francs et centimes, en marks et pfennings. Toutes les fenêtres sont ornées de pots d'œillets et de géraniums : ce sont les fleurs préférées du pays. Mais qu'est-il besoin de plantes étrangères pour embellir une nature si riche?

Schruns (1686 m.), village de mille huit cents habitants, est situé admirablement, au pied du Bartholomeusberg (1480 m.). C'est la localité la plus importante de la vallée.

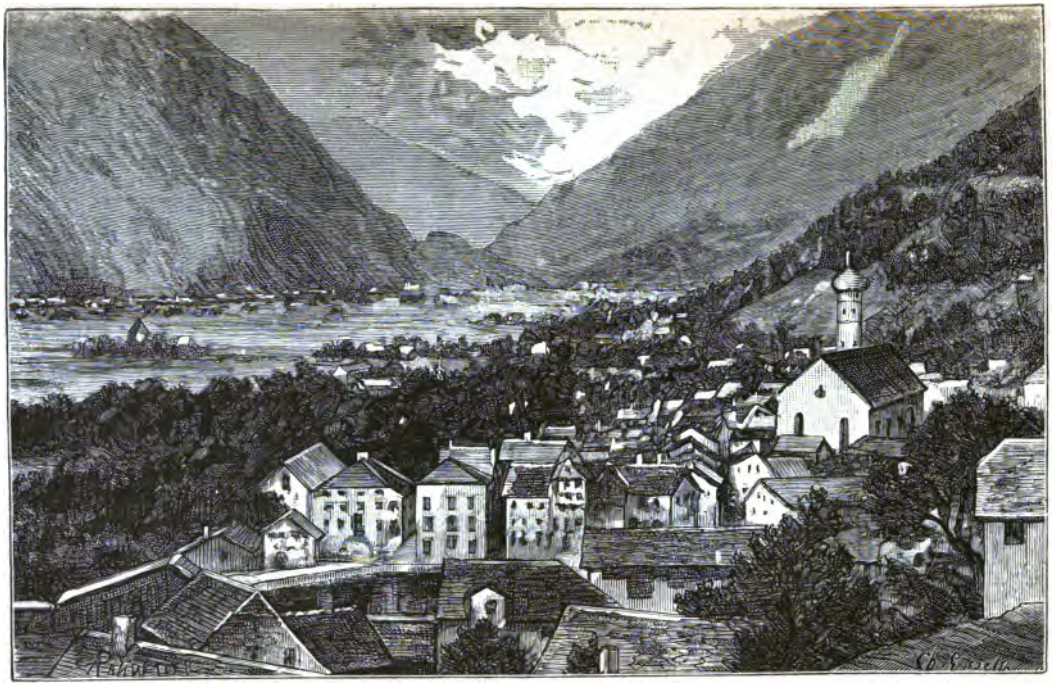
Le Montavon (Montafun, dans le langage du pays) est une des vallées les plus fertiles, les plus verdoyantes et les plus magnifiques des Alpes. L'étranger trouve à ce pays

Digitized by Google

un caractère si intime, qu'il ne peut le quitter sans regret. Cette vallée, longue de huit lieues, finit dignement le Vorarlberg. De nombreux sentiers conduisent du Montavon par-dessus les hautes montagnes et même les neiges éternelles au pays des Grisons, à l'Engadine et aux vallées voisines du Tyrol. C'est ici le pays des idylles; plusieurs gros villages et une trentaine de hameaux disséminés dans les plus magnifiques pâturages, de plus une demi-douzaine de vallées latérales embellies de tout ce que la nature des Alpes offre de plus riche, de plus gracieux, voilà le superbe paysage du Montavon. Une vaste portion de ciel azuré, un soleil prodigue, des ruisseaux et des torrents qui ne tarissent jamais et dont l'Ill, grand affluent du Rhin, est le plus considérable, des vergers chargés de fruits, au-dessus de cette scène riante les régions supérieures des pâturages dominées elles-mêmes par des pyramides de rochers se perdant dans les nuages et des neiges étincelantes, des habitants aimant les troupeaux avec passion, un langage et un costume étranges, des souvenirs historiques se perdant dans la nuit des temps : c'est là le caractère propre du Montavon.

Les habitants sont actifs, éveillés, intelligents; un fonds de gaieté leur fait rarement défaut. Si, comme ceux de beaucoup de vallées tyroliennes, ils émigrent en été pour exercer, dans la moitié de l'Europe, différents arts manuels, ce n'est point, comme le disent volontiers certains livres, parce que leur pays est pauvre, mais bien plutôt parce que leur naturel actif et entreprenant ne s'arrange pas facilement avec une profession paisible, comme celle de garder les troupeaux et de soigner le laitage. Je n'ai vu nulle part de trace de misère. Les maisons, presque toutes en bois, sont spacieuses et souvent ornées de vieilles inscriptions, car dans ce pays la civilisation date de loin : au XVIIe siècle plusieurs vieillards y parlaient encore le langage de l'ancienne Rhétie, qui, avec le roman, forme la base du dialecte populaire, et se retrouve surtout dans les

Digitized by Google



Schruns, dans le Montavon.

Digitized by Google

Digitized by Google

noms propres, tels que Schruns, Gaschurn, Tschaguns, Stebœsi, etc.

Les habitants, comme ceux de tous les pays romans, apprennent facilement le français et l'italien; tous savent l'allemand. Ils sont hospitaliers et aiment à discourir avec l'étranger.

Les troupeaux du Montavon, comme ceux de beaucoup de vallées des Alpes, ont plusieurs demeures pour la belle saison. Au mois de mai ils vont habiter ce qu'on appelle ici les *Matensaess*, c'est-à-dire sièges de mai, ou Alpes inférieures; de juillet en septembre on se porte vers les hautes régions.

Le Montavon produit les vaches les plus estimées du Vorarlberg; une foire célèbre s'y tient les 21 et 22 septembre, et attire des marchands de pays très lointains; les plus beaux types de la race bovine sont exportés vers la Hongrie, l'Allemagne septentrionale et la Russie.

Le costume du pays est très original, mais la coiffure des dames ne me paraît pas jolie : c'est une espèce de haut chapeau sans rebord, s'élargissant jusqu'au sommet, et penchant vers la nuque. Aussi l'appelle-t-on dans le pays *maessle*, c'est-à-dire boisseau. Je vois par la fenêtre une *femmelette* dont l'immense chapeau forme à peu près le tiers de sa taille; même les gens du pays sont obligés d'en rire de bon cœur avec nous.

Les églises sont toutes bien ornées; le culte s'y célèbre avec magnificence; les fêtes populaires aussi sont pleines d'éclat et de dignité.

On prétend que jadis le Montavon était plus peuplé et plus riche, quoique la population y soit encore très dense; mais que les torrents le couvrirent en partie de pierres. Je ne crois point que cette vallée ait beaucoup à se plaindre de ses torrents; sans doute, l'Ill a parfois une largeur de deux cents mètres, tandis qu'en ce moment elle n'en a pas trente; mais j'ai vu des pays bien plus maltraités des eaux que celui-ci, sans parler de ceux où les torrents

Digitized by Google

font habituellement de grands ravages; qu'aurions-nous à dire, par exemple, du Tessin, qui précipite au moment des crues plus de 4,000 mètres cubes d'eau par seconde au lac de Garde, lorsque son débit ordinaire est de 100 mètres cubes seulement? Que dirions-nous de la Durance, aussi forte que le Rhône au moment des crues? Et les villages bâtis sur les lacs de Garde et de Genève, qui étaient des ports il y a deux cents ans, et sont maintenant, par suite des terrains d'alluvion, à plusieurs kilomètres des eaux, tandis que d'autres villages ont été minés, se sont engloutis, ou ont dû fuir les rives menaçantes?

A trois heures, un orage se déchaîne sur la vallée; heureusement nous sommes en lieu sûr. Les éclairs dessinent leurs terribles zigzags d'une montagne à l'autre, et le torrent voisin de la maison se charge de limon.

Autour de nous, les consommateurs vident des cruches de cidre : c'est la boisson ordinaire du pays. L'hôtesse frise la quarantaine; elle court dans toutes les directions, arrange, dispose, ordonne, sourit ou réprimande, suivant le cas: c'est un vrai sergent. Quand elle trouve un moment libre, elle vient s'entretenir avec nous. Le fils aîné a une éducation et une instruction plus qu'ordinaires; nous nous entretenons longtemps avec lui.

Mais l'heure du souper a sonné. Au signal donné par la maîtresse de la maison, notre agréable compagnon nous quitte; père, mère, enfants et serviteurs se rangent autour de la table octogonale, pour réciter en commun et à haute voix la prière avant le repas : elle dure plusieurs minutes. A nous autres, on nous a concédé pour le souper une pièce voisine; en attendant nous dégustons une bouteille et quelques cigares autrichiens, en guise d'apéritif.

L'hôtesse vient elle-même nous servir le souper; elle ne tarit point de bons mots, et ne nous quitte que lorsque son mari lui dit : « Allons, Christine, nous t'attendons! » C'est que les habitués de la localité sont venus; la dame fera avec eux et son mari une partie de piquet. La femme,

Digitized by Google

me dis-je, est vraiment l'âme de la maison; l'homme n'en est que le corps.

A onze heures nous allons à la recherche de nos chambres. Demain, nous le regrettons, il nous faudra quitter ce pays. Le temps, hélas! passe si lentement lorsqu'on est affligé ou souffrant; mais quand on jouit, quand « on ramasse quelques fleurs en passant », il a des ailes.

Digitized by Google

BLUDENZ ET SES ENVIRONS

Heure mélodieuse, odorante et vermeille,
Première heure du jour, tu n'as point ta pareille !
(Brizeux.)

La lumière naissante commençait à blanchir ma fenêtre, et je me disposais à descendre dans la rue, lorsqu'un de mes compagnons vint m'appeler pour me faire contempler un lever de soleil radieux, promettant une journée tout à fait sereine.

Au fond du Montavon, vers la pyramide du Vallula (2811 m.), les hautes cimes neigeuses sont empourprées; au centre de la vallée, la brume glisse lentement sur les prairies; devant nous, la Zimbaspitze (2640 m.) est éclairée du soleil au sommet, tandis que les pâturages des régions moyennes sont encore ensevelis dans les nuages. L'air est devenu frais, et désormais la pluie n'est plus à craindre.

Avant six heures nous nous mettons en route pour Bludenz. Le chemin a été détrempé par les pluies diluviennes de la nuit; nous le quittons et faisons un détour pour monter à la colline où se trouve le couvent de Gauenstein. L'Ill continue à couler dans notre voisinage; par-dessus les oseraies nous remarquons sur l'autre rive le joli village de Tschagguns.

Digitized by Google

Les gouttes de pluie étincellent aux branches des hêtres et des sapins qui couvrent le chemin; l'ombre baisse peu à peu sur les flancs des montagnes, et la tour presque inaccessible de la Zimbaspitze grandit à mesure que nous avançons. Quelques oiseaux chanteurs animent encore la haute futaie où nous passons; mais que j'aimerais les entendre au printemps, lorsque le Montavon est, pour ainsi dire, enseveli sous les fleurs; lorsque dans les vergers les cerisiers étalent leurs grappes blanches, les pommiers et les poiriers leurs fleurs roses, l'aubépine sa neige de fleurs odorantes, et le cytise ses grappes jaunes où bourdonnent les abeilles; lorsque les bois sont remplis de chants, et l'air tiède de senteurs; lorsque les premiers tapis verts sont émaillés de perce-neige, d'anémones, de renoncules et de primevères, et que les pâtres, au son de l'alphorn et des clochettes, vont avec les troupeaux planter leur tente à côté des neiges qui fondent, sous le souffle vivifiant de mai!

Le soleil a bientôt pénétré tous les recoins de la vallée, lorsque nous atteignons le village de Sanct-Anton (694 m.). C'est un des endroits où l'étranger pourra le mieux se rendre compte des ravages que produisent parfois les torrents : des montagnes de gravier ont été déposées partout par le Grævitobel, un des affluents de l'Ill.

La tradition rapporte qu'ici se trouvait jadis une grande ville, nommée Prazalanza, qui fut ensevelie par un immense éboulement semblable à celui du Rossberg. Une légende poétique se rapporte à cette Pompéi des vieux temps : les habitants de Sanct-Anton racontent qu'un petit ruisseau qui baigne leur village et appelé *Trænenbach*, c'est-à-dire *ruisseau de larmes*, provient des pleurs d'une vierge. Emprisonnée dans les antres de la montagne, elle pourra seulement être délivrée lorsque quelqu'un consentira à embrasser un hideux crapaud assis sur une caisse pleine d'or, dans une caverne inaccessible.

Plusieurs hameaux admirables se succèdent; constam-

Digitized by Google

ment le chemin est ombragé par des pins et des mélèzes, et, dans le voisinage des villages, par d'innombrables pommiers et des poiriers chargés de fruits.

Nous sommes arrivés au débouché de la vallée du Montavon : ce passage étroit, appelé Stebœsi, est encaissé entre des rochers perpendiculaires, et semble défendre à l'étranger l'accès de ce beau pays : c'est à peine si l'Ill y trouve une place.

Après avoir franchi le torrent de l'Alfenz, dont nous avons vu la source au haut du Klosterthal, le chemin nous fait arriver au débouché de cette dernière vallée. Alors le pays gagne en largeur ; l'Ill s'étend dans les prairies ; les hameaux deviennent plus denses. Enfin quelques villas se présentent : ce sont les premières demeures de Bludenz.

Bludenz (582 m.) est une petite ville de deux mille habitants, à l'air antique. C'est une des localités les plus commerçantes et les plus industrielles du Vorarlberg ; on y trouve de grandes filatures de coton, des tissages, des fabriques de papier, etc. Par sa position elle est la clef du Montavon, du Klosterthal et de plusieurs autres vallées ; aussi en été elle est un fameux rendez-vous pour les touristes ; on en part généralement pour faire l'ascension de la Scesaplana. Plus tard, elle aura une grande importance, quand elle sera reliée à la ville d'Innsbrück par une voie ferrée dont la dépense probable est évaluée à trente-cinq millions de florins : ce sera, hélas ! surtout une ligne stratégique.

Cent marches en marbre conduisent à l'église paroissiale, située sur une haute colline d'où l'on domine les charmants environs du bourg.

Nous descendons à la *Croix de fer*, hôtel vaste et bien tenu. Ici nous allons nous quitter : mes compagnons vont se diriger vers Bregenz, et deux à trois jours encore je voyagerai seul. Le temps nous permet à peine d'échanger quelques mots ; mes compagnons me glissent leur carte,

Digitized by Google

sur laquelle ils ont inscrit : « Souvenir de la forêt de Bregenz, 22-27 août 1879, » puis courent vers la gare, et je ne les revois plus.

A ce chœur joyeux de la route,
Qui commençait à tant de voix,
Chaque fois que l'oreille écoute,
Une voix manque chaque fois !

Je n'aime point le moment des adieux, et pourtant il est si éloquent ! Combien vous parle-t-il au cœur, pour vous dire : La vie n'est qu'un rêve ; tout ce qui finit est sans valeur !

Certes, si tout se bornait à notre misérable existence, l'homme serait la créature la plus malheureuse ; les autres ou vivent plus longtemps, ou ne savent pas qu'elles meurent ; mais lui le sait : cette connaissance certaine, en faisant même abstraction de ses autres maux, l'empêche de jouir de ses courts moments de félicité.

Si notre existence devait finir si vite, si des amis profondément attachés ne devaient être que des amis d'un jour, occupés à nous faire en passant l'aumône de l'affection, je suppose qu'après l'extinction du genre humain un être immortel, planant dans les régions éthérées, tienne le discours suivant à un de ses semblables :

« Là, sur ce petit globe qui continue à rouler dans l'espace, il y avait des êtres qu'on appelait des hommes ; là ils ont souffert, lutté, gémi, pleuré. Ils savaient qu'ils étaient voués à la destruction, mais ils ne pouvaient l'éviter ; les uns ont vécu quelques moments ; les autres, les mieux partagés, ont duré une année de Saturne ; tous prétendaient à l'immortalité ; tous arboraient encore à leur tombe le drapeau de l'espérance. Pour comble de malheur, ils étaient doués d'intelligence et de génie ; ils mesuraient les profondeurs des cieux et la marche des étoiles ; ils semblaient être presque à l'étroit dans le vaste univers ; et cependant ils étaient pétris de boue. Tous ont à jamais

Digitized by Google

disparu, et ce petit globe qu'on appelle la terre est leur tombe commune. »

N'est-on point, avec un peu de réflexion, obligé de croire à la justice de Dieu et partant à l'immortalité de l'âme et de son plus noble épanchement, l'immortalité de l'amour?

Je trouvai à *la Croix de fer* une excellente société. On y parle l'allemand, le français, l'italien et l'anglais. Pour le dîner, je disposai d'un plat de chevreuil.

Quoi de plus agréable, vers le soir, que de faire, au milieu d'une campagne riante, une promenade solitaire? Mon chemin, pris au hasard, me fait passer l'Ill, et longe une fabrique haute de six étages : l'industrie marche ici de pair avec l'agriculture.

J'arrivai ainsi au village de Burs, bâti au pied d'un haut rocher; le clocher en atteint à peine la moitié de la hauteur. C'est un charmant endroit, situé à l'issue d'une vallée des plus sauvages; le soleil arrive à peine à darder quelques rayons entre les fentes des rochers que je visite, et qui ne s'ouvrent que pour livrer passage à un torrent; ils sont percés d'une grotte célèbre. A dix minutes de marche de ces rochers, au pied desquels vit toute une colonie, on trouve les ruines du château de Roseneck (coin des roses), jadis la propriété de la puissante maison de Montfort.

En revenant, je reprends la route ombragée de peupliers qui passe l'Ill, et j'entre à Bludenz pour faire l'ascension du Montigel. C'est une colline boisée couronnée de cibles où les chasseurs vont exercer leur adresse. Elle est renommée pour son bel horizon, dont on m'a remis un panorama à l'hôtel.

A l'orient s'élève l'aiguille hardie et presque inaccessible du Rogler (2 270 m.), et celle du Schwarzhorn (pic noir, 1 879 m.); au sud, le pic vertigineux de la Mittagspitze (2 166 m.), les Pyramides, le Schafberg avec ses vastes moraines; à l'ouest, la Mondspitze (pic de la

Digitized by Google

Lune, 1 966 m.); les aiguilles de l'Altenmann, du Sentis, du Kamor et du Hohe Kasten dans le canton d'Appenzell; la vallée du Rhin, pleine de vie et de coloris; enfin, au nord l'Alpilla, la Garneralp et le pic célèbre du Hohe Frassen (1 976 m.): voilà l'horizon d'une colline qu'on gravit en quelques minutes.

A huit heures du soir je sors du bourg pour jouir du beau clair de lune; pas un nuage ne trouble la limpidité du firmament. Je suis sur la route de Feldkirch; quantité de promeneurs circulent autour de moi. C'est à peine si un souffle léger remue les feuilles des vergers et des vignes; au-dessus des monts les constellations brillent de leur doux éclat; tout est silence, repos, enchantement; l'âme veille et sommeille, désire et regrette, mais emporte de ces délicieux moments un souvenir impérissable.

Digitized by Google

UN ROYAUME D'YVETOT

Les perles de la rosée étincellent sur les buissons aux premiers rayons du soleil matinal; une fraîcheur pleine de volupté pénètre la nature entière; dans les jardins les mélisses, les dahlias, la rose trémière, la capucine et la croix de Malte annoncent les approches de l'automne.

Je suis en route pour la Suisse orientale. La ligne suit alternativement les deux rives de l'Ill. Ç'a été un problème assez difficile de la construire: les hauts rochers calcaires se rapprochent, se resserrent; les gorges se succèdent, et cependant dans cet étroit espace doivent passer l'Ill et la voie ferrée; de plus, la belle route de Bludenz à Feldkirch serpente au-dessus des deux voies nommées. On la voit, propre comme un salon, déboucher des rochers à travers les forêts. Encore des parois perpendiculaires, puis un tunnel, et nous sommes arrivés à Feldkirch, une des clefs du Tyrol. Il n'était guère nécessaire de fortifier cet endroit, entouré de toutes parts de montagnes escarpées, et dominé par les ruines imposantes du château de Schattenbourg (château des ombres).

Un arrêt assez long me permet de prendre un moment la clef des champs, et d'échanger la monnaie autrichienne, qui n'aurait plus cours en Suisse, contre de la monnaie française. La question des monnaies, quelle question scabreuse, et pourtant du premier ordre! Ce matin j'ai dû

Digitized by Google

changer à Bludenz une pièce de vingt francs; par la conversion des francs en florins j'ai perdu au change. Quelques heures plus tard, il me faut échanger les florins en papier contre de la monnaie suisse, c'est-à-dire contre des francs: nouvelle perte à subir; et en continuant ainsi avec la même pièce à traverser différents pays, on pourrait, sans rien dépenser, l'user rien que pour le change. Le système métrique est un ensemble de poids et mesures si magnifique et si rationnel, et cependant il a fallu tant d'années pour l'implanter dans quelques pays seulement! Hélas! quand aurons-nous une monnaie universelle? Ce serait un sérieux progrès, et il faudra bien un jour le réaliser.

J'approche de la principauté de Lichtenstein. Cet État, de cinquante kilomètres carrés, est un des plus petits de l'Europe, et un des plus heureux: vivant de sa propre vie, indépendant autant qu'il peut l'être, il n'a point à se soucier de vastes projets, et les coups de hasard ne peuvent entrer dans sa politique. Ainsi que la principauté de Monaco, le val d'Andorre et la république de San-Marino, il ne semble exister que pour offrir aux grandes nations, trop souvent divisées, l'image de la paix et de la prospérité.

La moitié du pays n'est que montagnes et vallées; les plus hauts sommets dépassent 2 500 mètres, et atteignent presque la limite des neiges éternelles. Lichtenstein, en raison de son exiguïté et de sa conformation géographique, doit donc offrir au voyageur l'agrément de tous les sites imaginables, de tous les contrastes; neiges et verdure, montagnes et plaines, chalets, pâturages et riches vignobles, tout est là, sans parler du Rhin, qui lui sert de limite; voisin dangereux, en vérité, car il force la principauté à des dépenses très onéreuses, s'élevant en moyenne à cent vingt-cinq mille francs par an; or, comme le Lichtenstein n'a que neuf mille habitants, les sacrifices pécuniaires faits en vue de protéger le pays contre les inondations sont de treize francs par tête. Cela n'empêche pas

Digitized by Google

le budget d'être bien équilibré, et l'instruction populaire d'avoir atteint un niveau très élevé.

Ce charmant petit royaume d'Yvetot, arrosé par l'Ill et le Rhin, bordé de hautes montagnes tapissées de forêts et des plus riants pâturages, réchauffé par le fœhn qui suscite quantité de plantes du Midi, renferme en soi beaucoup de richesses végétales; partout j'y vois de vastes champs de maïs et de céréales, et les vergers alternent avec des vignes qui fournissent un des meilleurs vins d'Autriche. Le gibier, plus ménagé qu'ailleurs, y est encore abondant; les forêts sont peuplées de cerfs et de chevreuils, et dans les régions des pâturages on trouve des troupeaux entiers de chamois.

La population du Lichtenstein étant très dense, beaucoup d'habitants émigrent à la belle saison et exercent, surtout en France et en Suisse, le métier de maçons, de charpentiers et de menuisiers.

Au moment de la guerre austro-allemande, le Lichtenstein se fâcha, devint menaçant, et faillit faire une rude guerre à l'Allemagne avec ses quatre-vingt-dix-neuf soldats. Le fait est qu'il n'a pas encore conclu la paix; il reste donc, en vraie épée de Damoclès, Etat belligérant. Gare à l'empire allemand, et, par contre-coup, à l'Autriche! Le prince de Monaco n'avait-il pas jadis menacé la France et Louis XII?

Citons aussi la belle tradition qui explique l'origine du mot Lichtenstein; elle m'a été racontée par un vieillard du pays.

Sur le territoire fertile qui s'étend entre les montagnes et le Rhin, un paysan était occupé à labourer son « morceau de colline ». Lorsqu'il eut fini son travail, il s'assit dans l'herbe, content comme tout homme qui a fait son devoir, et jetant un regard de satisfaction sur la tâche accomplie. Mais que vit-il au milieu de son champ? Un objet était là, qui brillait au soleil d'un éclat merveilleux. « On croirait, se disait le laboureur, que c'est une étoile

Digitized by Google

Chamois.

Digitized by Google

Digitized by Google

tombée du ciel. Plein d'admiration, il alla reconnaître et ramasser l'objet : c'était une pierre que le fer de la charrue avait déterrée. Le paysan la mit dans sa poche, et s'en retourna chez lui. Chemin faisant, il rencontra un marchand ambulant et n'eut rien de plus pressé que de parler de sa trouvaille et de la faire voir. Le marchand vit bien qu'il était possible d'en retirer quelque profit, mais n'en fit rien paraître et dit : « C'est une pierre ordinaire ; néanmoins si vous voulez me la céder, je vous en donne une petite monnaie. » Le laboureur répondit : « On ne vend point pour si peu ; » et il emporta la pierre.

En rentrant il dit à sa femme : « J'ai trouvé un objet qui brille au soleil comme une étoile ; le voici : je ne sais ce que c'est. — Gardons cela soigneusement, dit la femme ; nous sommes très pauvres et chargés d'enfants ; nous pourrons peut-être en retirer un bon prix ; » et elle déposa la pierre dans la chambre à coucher.

Mais quel fut l'étonnement de ces braves gens lorsque la nuit l'appartement fut rempli de lumière ! La lune, qui souriait à travers les vitres de la petite fenêtre, ne pouvait par elle seule produire tant d'éclat. C'était la pierre qui étincelait. Alors mes braves gens, effrayés et ravis, s'en rapportèrent au *dekant* ou curé de la paroisse, qui vit à son tour le prodige et dit : « Mes amis, remerciez Dieu : vous avez trouvé un trésor ; cet objet est une pierre précieuse qui vaut une grande fortune. J'en informerai le souverain ; sans doute la cour fera l'acquisition d'un bijou si rare, et vous serez riches. »

La pierre précieuse, qui n'était autre qu'un diamant de la plus belle eau, fut, en effet, vendue ; le laboureur en retira un sac de pièces d'or,

> Et depuis on l'a vue, éclatante de gloire,
> Sur la couronne d'or d'un puissant empereur.

En souvenir de ce fait, le pays fut appelé Lichtenstein, c'est-à-dire *pierre lumineuse*.

Digitized by Google

Vaduz (du latin *vallis dulcis*) est la capitale du Lichtenstein, et renferme un millier d'habitants. Elle est bâtie au pied de la montagne des Trois-Sœurs (*drei Schwestern*). Çà et là des neiges brillent encore aux sommets les plus élevés.

Les princes du Lichtenstein possèdent de vastes domaines en Autriche et habitent le plus souvent Vienne. Au siècle dernier, le prince de Lichtenstein fit transporter à la ville impériale les pierres des ruines du château habité jadis par ses ancêtres, pour asseoir les fondements d'une demeure à la moderne. Ainsi les débris moussus qui avaient vu les troubadours, les chevaliers et les tournois furent implantés sur le sol de la seconde capitale de l'Europe, et que le Viennois aime tant chanter par ces paroles: « Il n'y a qu'une ville impériale, il n'y a qu'une Vienne! » Ainsi le passé, quelque grand qu'il fût, est obligé de subir le présent, comme l'octogénaire se voit réduit à se servir de la main de son petit-fils pour guider ses pas chancelants.

Cependant nous sommes arrivés au pied du Scholberg. Les rochers semblent barrer absolument l'issue de la vallée; en effet, le Rhin y trouve à peine son passage, et la voie ferrée et la route ont été taillées dans le roc vif.

Nous passons le fleuve, et nous voilà en Suisse; mais le pays de Feldkirch et le Lichtenstein continuent à former une partie de notre horizon.

A la station de Buchs j'eus le plaisir de trouver une figure connue. Quelle fut ma surprise lorsque l'un des compagnons qui firent avec moi, en 1877, de nuit, l'ascension du Sentis, vint s'asseoir à côté de moi! Il me reconnut aussitôt, et répondit à mon salut par une formidable poignée de main.

Nous passerons la journée ensemble, et cela me fait beaucoup de plaisir; nous l'emploierons à visiter les bains de Pfæffers et les gorges de la Tamina.

« Un siècle s'est passé pour moi, me dit mon compa-

Digitized by Google

gnon, depuis que nous nous sommes vus; je me suis marié; j'ai été marié environ un an; depuis bientôt un an ma chère Brigitta dort en paix, et m'a laissé, en souvenir, une charmante petite fille. Ma pauvre femme! elle n'a pu d'abord s'arracher de nous deux, mais Dieu lui est venu en aide! »

Emu jusqu'aux larmes, je cherchai néanmoins à consoler cet homme éprouvé. Ma compassion le toucha plus que mes paroles: quand on est malheureux, on est si content de trouver un cœur qui batte à l'unisson du vôtre! Ne soyons point indifférents aux maux d'autrui; en pays étranger comme dans notre patrie n'oublions point notre titre de créature humaine; la Providence, plutôt que le hasard, nous fait parfois parcourir le sentier hanté par le malheureux; notre devoir alors est de secourir et de consoler! N'écrasez ni la fourmi ni le ver qui rampe à vos pieds; ne foulez point la fleur inutilement, mais soyez à toute la nature un ami et un protecteur!

Digitized by Google

UN MOT SUR LES FLEURS DES ALPES

> Considérez les lis des champs : Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'était point vêtu comme une de ces fleurs.

La flore des pays que je parcours ne peut manquer d'être très riche, et réunit les végétaux des régions polaires à ceux des pays méridionaux. Je me sens le besoin de donner quelques détails sur les plantes les plus intéressantes : ces aimables enfants de la nature méritent bien une petite place. Les fleurs sont à la nature ce que le sourire est à l'homme.

1° Tout d'abord je nommerai la rose des Alpes : « à tout seigneur, conséquemment à toute reine, tout honneur. » A partir de Hopfreben (forêt de Bregenz), j'ai trouvé la rose des Alpes à feuilles vertes en dessous (*rhododendron hirsutum*). Dans mon voyage au canton d'Appenzell, je n'avais vu que la rose des Alpes à feuilles rouillées en dessous; de là son nom botanique (*rhododendron ferrugineum*).

2° Le charmant *gnaphalium* des Alpes, ou pied de chat (*leontopodium*), en allemand *Edelweiss*, c'est-à-dire la blanche-noble : on pourrait l'appeler l'*immortelle* des Alpes. Je ne l'ai trouvée sur tout mon parcours qu'aux pâturages de la Canisfluh.

Digitized by Google

3° La violette des Alpes (*cyclamen europæum*), en allemand *Alpenveilchen*, de la famille des primulacées, fleurit de juillet en septembre. Je l'ai trouvée dans le pays de Pfæffers (Suisse). D'une nuance plus vive que la violette printanière, elle a autant, sinon plus que celle-ci, un parfum exquis.

4° Les gentianes. — La famille des gentianées renferme des plantes dont la racine stomachique, fébrifuge et vermifuge sert à préparer une excellente eau-de-vie amère; cette liqueur se vend jusqu'à huit francs la bouteille, même dans les pays qui la produisent. Dans les vallées des Vosges on unit souvent la racine de gentiane au quinquina. Gentius, roi d'Illyrie, aurait en premier lieu découvert les propriétés de cette plante, et aurait donné son nom aux gentianées.

En traitant la racine de gentiane par l'éther, on en obtient un principe appelé *gentianin*, volatil, odorant et très amer. L'espèce qui sert aux usages mentionnés est la gentiane jaune (*gentiana lutea*); on la trouve dans les Alpes, le Jura et les Vosges à partir de huit cents mètres d'altitude; la tige acquiert jusqu'à un mètre de hauteur; la feuille striée, très robuste, ressemble à celle du plantain, quoique beaucoup plus grande. J'ai, en outre, trouvé la gentiane printanière (*gentiana verna*), en allemand *Fruhlings-Enzian*. Cette magnifique fleur, grande comme la violette, est d'un bleu d'azur : on la dirait taillée dans un morceau du firmament. Sa tige est grêle; sa patrie, ce sont les hautes régions; son attrait est infini. Elle pousse à partir de 1 800 mètres d'altitude. Dans le cruel hiver de 1879-1880, la gentiane printanière fleurissait au sommet du mont Rigi, alors que les froids sibériens que nous savons désolaient les régions inférieures. Les autres espèces remarquables sont : la gentiane des bois, la gentiane des marais, les deux bleues, et la gentiane pourprée.

5° Les saxifrages, en allemand *Steinbreche*, forment à elles seules une vaste famille. Dans les Alpes il y en a une

Digitized by Google

trentaine d'espèces. J'en ai trouvé de magnifiques sous le sommet du Widderstein, au Flexen-pass et aux rochers de la Via-Mala. Leurs racines, comme les lichens, sont soudées aux rochers les plus arides; de là peut-être le nom de saxifrage (qui brise la pierre).

6° Les orchidées. — Cette famille est représentée dans

Orchidées.

les Alpes par une cinquantaine d'espèces, au port riche et élégant. Mais elle pousse à peu près sur tout le globe, et offre trois mille variétés : quelle richesse! La couleur de ces fleurs varie depuis le brun et le pourpre jusqu'au blanc de neige. La racine des orchis est riche en fécule; les

Digitized by Google

Orientaux en extraient l'aliment connu sous le nom de *salep*. La vanille est la plante la plus célèbre de cette famille. J'ai vu et reconnu dans les Alpes : l'orchis pourpre ou militaire (*orchis militaria*); l'orchis *singe* (*simia*); l'orchis blanc (*alba*), qui forme souvent dans les moraines des Vosges de vrais parterres (par exemple, sous les rochers humides du Mordfeld); l'orchis odorant (*odorata*).

Quoique l'orchis ait su s'accommoder de climats si divers, on peut dire néanmoins qu'en général il aime les montagnes et l'humidité. En Égypte, on le trouve aux bords du Nil, poussant en parasite sur les arbres. Là, se balançant au souffle tiède, il penche ses grappes odoriférantes sur le fleuve des Pharaons.

7° L'aconit. — Cette plante aux fleurs bleu foncé ou jaunes paraît être indigène aux pays de montagnes; je l'ai trouvée partout sur ma route. Dans le Vorarlberg elle est tellement abondante dans les terrains maigres, qu'on en voit des gazons entiers. Entre le village de Krumbach et la vallée du Lech, j'ai rencontré un pied d'aconit mesurant deux mètres cinquante. Rarement il dépasse un mètre dans nos jardins.

L'aconit est une plante très vénéneuse; de sa racine on extrait un principe employé en médecine sous le nom d'aconitine. On cultive néanmoins cette fleur dans presque tous les jardins, à cause de sa vigueur et de sa beauté; ses longues grappes, très robustes, durent plusieurs semaines. On l'appelle encore *casque de Vénus*, en allemand *Venushelm* ou *Eisenhut*, c'est-à-dire *casque de fer*. L'aconit jaune est plus connu sous le nom de *tue-loup*. L'aconit appartient à la famille des renonculacées.

8° Les digitales. — Qui ne connaît cette fleur en forme de doigt de gant, et appelée digitale pourprée? C'est la plus commune du genre; quoique vénéneuse, elle a d'excellentes applications en médecine, et est surtout employée pour les affections du cœur, sous le nom de sirop de digitale; le principe actif qu'elle renferme, la digitaline, a été

Digitized by Google

appelé avec raison le *quinquina du cœur*. Ses feuilles sont un diurétique puissant, et trouvent un emploi fréquent dans les hydropisies, comme la reine des prés (*spirea officinalis*). Dans la forêt de Bregenz j'ai remarqué, outre la digitale pourprée, la digitale à petites fleurs (*digitalis parviflora*); la digitale jaune (*d. lutea*); de plus une hybride.

9° L'arnica. — Cette fleur jaune et radiée est essentiellement une enfant des montagnes; elle pousse en abondance dans les Vosges, et comme son pollen est sternutatoire, on l'appelle souvent *tabac des Vosges;* mais qu'on n'essaye point cette propriété en cueillant la fleur, car son réceptacle renferme des insectes qui, en pénétrant dans les fosses nasales et dans les voies respiratoires, ont souvent déterminé les plus graves accidents. Peu de plantes sont plus utiles : la teinture d'arnica s'emploie pour les foulures, les entorses, la guérison des blessures, etc. Dans la forêt de Bregenz, l'arnica forme sur les hauteurs des gazons entiers.

10° La myrtille. — Cette plante, en général inconnue dans les pays de plaines, couvre dans les Alpes et les Vosges de vastes surfaces. Ses feuilles sont semblables à celles du buis, et elle porte des baies noires comme de l'encre et bonnes à manger; elles mûrissent à partir de juillet. On en fait une eau-de-vie recherchée; de plus on les emploie en médecine et en teinture. On distingue encore la myrtille rouge; j'ai même trouvé, sous le sommet du Rheinkopf (Vosges, Alsace), des myrtilles toutes blanches au goût très agréable. Cette dernière variété est bien rare.

Mais il m'est impossible de prolonger plus longtemps cette nomenclature; qui pourrait d'ailleurs donner une idée de la richesse infinie de ces végétaux? Tantôt de charmantes espèces d'alchémilles (tribu des rosacées) font étinceler les gouttes de rosée dans leurs feuilles en éventail; tantôt des potentilles blanches et dorées vous sourient au bord des sentiers; sur les pâturages élevés, les pensées

Digitized by Google

des montagnes vous étonnent par leurs nuances variées à l'infini; sur les rochers et jusqu'aux neiges éternelles, les saxifrages, les sedums, les arabis, les drabas se partagent chaque parcelle de terrain. Des chardons très riches, parmi lesquels il faut distinguer le chardon sans tige (*carduus acaulis*), poussent sur les terrains maigres; dans les endroits humides et ombragés on trouve les diverses variétés de spirées aux panaches blancs, les angéliques, les valérianes; des gazons de campanules sont incrustés sur des pierres; les forêts sont ornées de fougères, parmi lesquelles où je distingue surtout la fougère royale (*filices nobilis*), et le polypode ou mille-racines, l'ami intime des rochers. Dans la forêt de Bregenz, et là seulement, j'ai trouvé une labiée qui me paraît être une variété de mélisse; toutes les parties de la plante sont très gluantes au toucher; la plante elle-même sent le miel, qu'elle paraît exhaler de tous ses organes. Sur les hauts pâturages, la fougère des Alpes forme de vastes gazons où l'on est toujours sûr de trouver les différents genres de lycopodes.

Enfin dans certaines régions élevées on trouve une plante semblable à la sanguisorbe ou à la pimprenelle; la fleur est un panache d'un brun foncé; elle exhale une douce odeur de cannelle (*cynoglossum alpinum*). On peut la garder des années sans qu'elle soit flétrie, et le temps ne détruit point son délicieux parfum. Après avoir embaumé les pâturages où viennent brouter bien au-dessus des vallées le cerf, le chevreuil et le chamois, elle verse ses douces émanations dans l'air de la chambrette, et rappelle à l'amateur de la nature les souvenirs riants du passé.

Digitized by Google

LE STYX DES ALPES

Là du monde naissant vous suivez les vestiges,
Et vous errez sans cesse au milieu des prodiges.
(FONTANES.)

A ma gauche coule le Rhin; au delà c'est le canton des Grisons; je suis entré dans celui de Saint-Gall. On a cru reconnaître que le Rhin n'a pas toujours suivi le cours actuel : les terrains d'alluvion du pays de Wallenstadt, et en général de la vallée de la Limmat, tendent à démontrer que, il y a une vingtaine de siècles, le fleuve se jetait dans le lac de Wallenstadt, coulait ensuite dans celui de Zurich, et finalement se confondait avec l'Aar, à partir de Brugg (Suisse). Le silence des Romains à l'endroit de la cataracte de Schaffhouse est très significatif à cet égard. Suivant de sérieuses observations hydrographiques, le Rhin se serait donc frayé peu à peu un passage à travers les rochers pour prendre une direction nouvelle vers le nord. Ce serait un de ces caprices qu'il s'est déjà permis ailleurs : du temps de Philippe-Auguste, la ville de Vieux-Brisach, bâtie sur de hauts rochers, était alsacienne; mais le Rhin, changeant de cours au moment d'une grande inondation, rejeta la ville sur sa rive droite, et depuis lors elle est badoise.

Digitized by Google

En roman le mot « Rhin » signifie *eau courante* : ne faudrait-il pas trouver l'origine de ce nom propre dans le verbe grec *rheô*, qui signifie *couler*, et rapprocher de cette étymologie les mots Rhône et Rhâ (l'ancien nom du Volga)?

Le pays où je suis est vaste et large; il est dominé par les montagnes du canton de Glaris.

A Ragatz je descendis avec mon compagnon. Il me suffira de dire que cinquante mille personnes visitent annuellement Ragatz et la Tamina, pour donner une idée de l'animation qui règne en cet endroit. Nous entendons les cochers de toute livrée nous crier : « *Hôtel Ragatz, hôtel Quellenhof* (hôtel des sources), *hôtel Rosengarten* (jardin des roses), *hôtel Freieck, hôtel Schweizerhof, hôtel Tamina,* etc. » Reste à savoir si les notes de consommation sont aussi poétiques que les noms des hôtels.

Nous nous dirigeons aussitôt vers le joli bourg de Ragatz (1 900 habitants) : nous approchons de l'un des passages les plus fameux et les plus terribles des Alpes. Ce n'est point que la gorge de la sauvage Tamina, un affluent du Rhin, soit dangereuse pour le touriste; mais, par le fait même qu'il n'a point à se soucier de sa conservation, il peut mieux sonder de l'œil le gouffre, et jouir en frissonnant d'un site peut-être sans pareil.

Déjà nous avons dépassé Ragatz; déjà la vallée se resserre, et les rochers font place à la nature cultivée. Çà et là une petite voiture marche au pas sur la route; mais la plupart des touristes préfèrent s'enfoncer à pied dans l'étroit passage.

Les rochers cependant se resserrent; la portion de ciel dont on jouit devient plus étroite; seule la nature brute et morte accompagne le voyageur vers les antres profonds. La vallée n'est plus que le cours torrentueux et effrayant de la Tamina.

La route serpente le long de la rive gauche; à mes pieds se précipitent les eaux, dont je ne suis séparé que par un talus escarpé et toujours vertigineux; à droite je remarque

Digitized by Google

quelques traînées de maigre végétation sur un sol escarpé, balayé par chaque pluie d'orage; mais enfin les rochers perpendiculaires font aussi leur apparition de ce côté, et

Source thermale de Pfæffers.

occuperont désormais sans partage les deux rives du torrent. Il nous arrive donc souvent de voir les blocs énormes suspendus au-dessus de nos têtes, tandis que les eaux mugissantes exécutent leur valse éternelle sous nos

Digitized by Google

pieds. La lumière devient plus rare; le rayon de soleil, même en plein midi, est un luxe; quelques mousses, quelques herbes souffreteuses poussent encore à de rares intervalles sur les parois humides, hautes de deux cent cinquante à trois cents mètres.

Continuons à suivre cet effroyable ravin dont l'embouchure se trouve à Ragatz, à environ quinze lieues du lac de Constance. Le chemin, encore accessible aux voitures, s'enfonce complètement dans le roc vif, comme s'il voulait fuir les abîmes inévitables. Maint touriste ne voit qu'avec terreur le fond où se précipitent les eaux, sur un lit formé de cailloux noirâtres, complètement différents des parois calcaires, veinées de quartz, qui forment le gouffre. Lorsque le torrent tombe perpendiculairement, l'écume jaillit jusqu'aux pieds du passant. La route est étroite; si donc deux voitures s'y rencontrent, il faut que l'une d'elles approche de l'abîme, et que l'autre frise les rochers pendants; ceux-ci se touchent, et c'est un moment d'émotion à subir. Je conseille à tout voyageur de ne passer qu'à pied en de tels lieux.

On arrive enfin, en changeant de site et de sensations, aux bains de Pfæffers (681 m.), situés à cent soixante mètres au-dessus de Ragatz, dont ils sont distants d'une petite lieue. L'établissement a une longueur d'environ cent soixante-dix mètres, et peut recevoir de trois cents à quatre cents baigneurs. Le style en est simple et austère, tel qu'il peut convenir à ces lieux où le soleil, même en plein été, n'arrive qu'à dix heures du matin pour disparaître à trois heures du soir. Ses longs corridors et ses murailles massives lui donnent l'aspect d'un couvent.

Un fumet tentateur frappe notre odorat au moment où nous passons; c'est bientôt l'heure du dîner. Mais nous n'avons pas le temps de prendre quelque repos; il nous faut faire encore une course longue et pénible, et il est toujours prudent de se payer la peine d'abord, le repos ensuite.

Au-dessus des bains commence la gorge proprement dite

Digitized by Google

de la Tamina; point d'autre bruit que le grondement sourd des eaux; plus de trace de créature vivante; parfois seulement peut-être un petit oiseau voyageur vient, comme un troubadour égaré, passer dans cette solitude, pour la fuir aussitôt épouvanté. Munis du billet qu'il faut prendre pour visiter la Tamina, nous avançons sur la rive droite : tout ce que nous avons vu jusqu'à ce moment n'est qu'un prélude.

Cependant la petite route a fini; il nous faudra suivre l'espace d'un demi-kilomètre un sentier formé par de solides madriers soutenus par les rochers qui pendent au-dessus du gouffre. On rampera, pour ainsi dire, le long de l'affreuse paroi : c'est un paysage de Dante, c'est un château de l'enfer; mais quelle terrible architecture! Le site est grandiose et terrifiant, unique et incomparable. Il me semble lire sur les sombres rochers la parole désolante : *Laissez là l'espérance!*

L'obscurité se fait : à dix pas je ne reconnais pas mon compagnon, et les personnes qui nous précèdent s'agitent comme des spectres. On se parle peu; on sent et on admire en frissonnant. Les vagues écumantes roulent sous les voûtes sombres avec un murmure lugubre, ou frappent avec éclat, jaillissent et retentissent sur le roc, et ruissellent des saillies aiguës, puis retombent dans les fonds ténébreux, et s'écoulent, grondant en tonnerres prolongés.

A mesure qu'on avance, la voix du torrent, renforcée par l'écho, nous absorbe davantage; le plancher qui nous porte est trempé de l'eau dégouttant des rochers. A chaque endroit particulièrement saillant et terrible nous nous disons : Que deviendrions-nous si un madrier manquait sous nos pieds? C'est ici un vrai Styx, dont les eaux réduites par de nombreuses chutes en tourbillons d'écume, peintes en noir par les débris enlevés aux rochers, aident par leur sombre aspect à rendre le site plus funèbre. Que d'années aura-t-il fallu au torrent pour se frayer un passage à travers cette affreuse crevasse!

Digitized by Google

Mais éloignons un moment le regard des profondeurs pour voir au-dessus de nous. L'œil, le plus souvent, n'aperçoit que les parois des rochers qui semblent se joindre à deux cents mètres de hauteur; d'autres fois un petit espace du firmament, quelques parcelles du bleu d'azur planent au-dessus du gouffre, et sourient au voyageur qui se meut au fond du noir abîme. Les rochers eux-mêmes dessinent dans la voûte du ciel de curieuses mosaïques, des figures géométriques, des lacs, des pelouses dont les fleurs sont les étoiles. J'aimerais à contempler ces bouches au moment d'un orage, lorsque l'éclair y glisse sa lumière ardente, et fait resplendir d'un feu sinistre et les rochers et les flots bouillonnants.

Quoiqu'il ne soit pas possible de voir d'un seul coup d'œil tout le passage, il y a néanmoins un endroit où la plus grande portion en est visible; on fait bien de s'y arrêter un moment, pour concentrer et graver les impressions ressenties. Çà et là nous rencontrons un voyageur; en voici un devant nous qui brandit sa canne; on dirait Télémaque écartant de son épée les ombres aux enfers. Les touristes les plus timides se penchent en marchant vers le rocher, comme s'ils y cherchaient un refuge; les plus hardis, cramponnés à la balustrade, s'amusent à voir le cours tourmenté de la Tamina; la plus grande largeur du torrent n'est que de dix mètres.

Cependant, vers les hauteurs, les rochers se sont rapprochés de plus en plus; enfin à deux cent cinquante mètres au-dessus de nos têtes, ils se sont joints pour former ce que l'on appelle le « pont naturel » (*Naturbrücke*).

En cet endroit se trouve la grotte d'où s'échappe la source renommée de Pfæffers. Un jeune homme est là et sert de guide. La lumière est toujours prête pour éclairer l'étranger à travers cette galerie latérale longue de trente mètres.

Gare aux brusques alternatives de froid et de chaud! Avant d'arriver à la Tamina, nous étions exposés à un fort

Digitized by Google

soleil; sous les rochers, la température a été presque glaciale; ici, dans la grotte, elle augmente après quelques pas au point de devenir suffocante; au bassin circulaire où les eaux sont recueillies, elle est de 30° Réaumur. En un moment mes habits sont collés à ma peau, et je me crois dans un bain de vapeur.

« Ce bassin, nous dit le guide, a dix mètres de profondeur et huit mètres de largeur; la source, très abondante, fournit en moyenne quatre mille litres par minute, et a été découverte en 1038 par un garde-chasse de l'abbaye de Pfæffers. Il était arrivé vers ces rochers pour dénicher des oiseaux de proie; alors il remarqua des flots de vapeur qui s'échappaient des profondeurs de la terre. Il se fit descendre à une corde et parvint ainsi à cette source, aussi célèbre au moins que celles de Wildbad et de Gastein. »

Mais je n'écoute plus aucune explication : pendant que mon regard plonge dans le trou béant d'où s'échappent à gros bouillons les eaux et les flots de vapeur, la tête me tourne; je ne vois presque plus notre lumière, dont les faibles reflets ne semblent vaciller sur les parois des rochers et sur le bassin noir comme de la lave, que pour rendre le tout plus effrayant; je me sens défaillir, et, après avoir avalé un demi-verre de cette eau, agréable d'ailleurs, je prie le guide de sortir immédiatement. Il était temps; une minute plus tard je me serais affaissé dans la grotte.

Déjà le grondement des eaux et un air piquant nous avertissent que nous sommes revenus à la Tamina, au sentier de planches suspendu sur les gouffres. Ce sentier est élevé de dix mètres au-dessus des eaux, et pourtant, en 1865, le torrent était tellement grossi par la fonte des neiges, que les flots inondèrent les planches qui nous portent.

L'eau thermale dont nous avons vu la source suit notre chemin : captée à son origine, elle est conduite à quatre kilomètres de distance jusqu'aux villages de Pfæffers et de Ragatz, où elle arrive pure comme le cristal et refroidie

Digitized by Google

de 2° seulement. Cette source est une des plus importantes parmi les deux à trois cents sources minérales que possède la Suisse. Pour en user, le monde élégant s'arrête à l'établissement balnéaire (*Curhaus*) de Ragatz, et au village de Pfæffers; mais les pauvres viennent faire leur saison à la Tamina, et y sont reçus à un prix très modique. Nous voyons, assis sur des bancs, plusieurs convalescents dont la livrée est plus que modeste : un bain se paie un franc, et les chambres tout ordinaires cinq francs par semaine.

L'établissement des bains de Pfæffers existe depuis 1704. Il n'a pas toujours été si facilement accessible aux visiteurs. Les vieux écrits qui en font mention effraient le lecteur; c'était jadis un problème difficile, un tour de force non exempt de danger que de descendre dans le ravin où se trouvent les bains actuels. On n'y arrivait que par un escalier de deux cent soixante marches taillées dans le roc, et dans les temps plus reculés les baigneurs n'avaient accès aux sources que par des échelles suspendues sur l'abîme; aux malades et aux peureux on bandait les yeux, et on les descendait assis sur des fauteuils. Tous ces dangers ont disparu; néanmoins une visite à la Tamina demeurera toujours une des courses les plus fameuses qu'on puisse faire en Suisse.

Quittons ces lieux où l'on se sent à l'étroit, isolé des hommes et de la végétation, et passons au-dessus des abîmes.

Nous sommes sur la rive gauche de la Tamina, et nous nous dirigeons le long d'un talus escarpé vers la Naturbrücke (pont naturel), encore appelé Beschluss (fermeture). Le sentier serpente à travers les bois.

En un moment nous avons quitté les abîmes; on entend encore gronder les eaux, mais on n'en voit plus rien. Bientôt nous passons la Naturbrücke, c'est-à-dire l'endroit où les rochers sous lesquels passe la Tamina se joignent par le haut en formant une immense voûte naturelle. Un

Digitized by Google

sentier latéral nous fait voir l'entrée du torrent dans les demeures souterraines. Au premier pas, les eaux marquent dignement leur entrée en se précipitant d'une hauteur de vingt-cinq mètres.

Revenus à la Naturbrücke, nous voyons le sentier se diriger vers les hauteurs. Mais autant le site, à une immense profondeur, est sauvage et terrible, autant ici il est riant et gracieux : seul un bourdonnement éloigné trahit le voisinage du gouffre. Quelques fentes, quelques bouches béantes environnent la Naturbrücke, et paraissent inoffensives; mais malheur à l'imprudent qui essaierait de s'éloigner du sentier : les abîmes sont masqués; ce sont des serpents cachés sous les fleurs, tout est piège!

Irons-nous par ce chemin au village de Pfæffers? Nous ignorons la distance à parcourir, et il nous en coûte de revenir sur nos pas. Continuons donc notre marche en avant, au risque de faire une rude expérience.

En effet, bientôt le sentier devient escarpé, et aboutit finalement à une série d'escaliers en bois qu'il nous faut franchir. Quelle fatalité! à notre gauche s'élèvent les parois perpendiculaires qui surplombent la Tamina. Les escaliers se succèdent, et nous ne voyons que les rochers bordant le sentier, et bien au fond les noirs ravins. La fatigue nous gagne; la sueur nous ruisselle du front; nous ne savons au juste où nous conduira ce chemin; une dernière fois nous sommes hésitants, et nous trouvons qu'il serait prudent de revenir sur nos pas, lorsque enfin la paroi abrupte finit sans transition à un gazon horizontal, des plus riants et orné de toutes les fleurs du pays. Quels contrastes!

En face de nous, au-dessus des abîmes de la Tamina, nous remarquons le village de Valens, situé au milieu de pâturages luxuriants. Il est dominé par de hautes cimes neigeuses, dont les principales sont : le Piz-Alun, le *monte* Luna (2416 m.), le Grauhorn (pointe grise) ou Piz-Sol (2847 m.). L'aspect de ces hauteurs est imposant; c'est

Digitized by Google

un site sibérien suivi de gazon anglais, et l'œil en saisit les moindres détails : là où les neiges viennent de fondre récemment, le terrain est roux et comme brûlé, car les premières herbes n'ont pas encore eu le temps de germer.

Nous sommes à la hauteur des chalets éparpillés sur les régions moyennes des Alpes des Grisons, et nous voyons en entier au delà du Rhin la superbe chaîne de la Calanda (2810 m.).

Après avoir passé quelques fermes, nous nous enfonçons dans une forêt. Que l'ombrage nous est agréable par ce soleil de plomb, en plein midi! Mais nous ne pouvons jouir longtemps des voûtes de verdure : nous arrivons à une route propre comme elles le sont en général en Suisse. Encore quelques minutes de descente, et nous sommes à Pfæffers (820 m.).

Rien dans ce village, environné d'abîmes, n'y décèle un terrible voisinage. Les gazons y sont frais comme au printemps; les maisons, bâties suivant le style des chalets, annoncent l'aisance. Une belle route passe entre la chapelle de Saint-Georges et le château de Warthenstein, et se dirige de Pfæffers vers Ragatz, en traversant une forêt aussi attrayante que le village qui la domine.

Suivons ce chemin jusqu'à Ragatz, où nous ferons une halte de quelques heures. Un soleil tropical nous brûle la figure aux endroits non ombragés; la chaleur est intense dans ces bassins encadrés de hautes montagnes. Heureusement la forêt devient de plus en plus touffue. Un détour de la route nous fait un moment passer par une clairière d'où nous voyons Ragatz et la vallée du Rhin à nos pieds, et les premiers villages des Grisons.

C'est l'heure de la musique au Curhaus; des accords suaves nous arrivent avec le souffle qui agite le feuillage; une douce harmonie pénètre cette forêt magnifique; des herbes abondantes poussent sous la ramée; des sources en ruissellent et font naître sur les gazons de fraises le mélilot et la *gentiana campestris;* çà et là une mésange, un pi-

Digitized by Google

vert ou un bouvreuil font miroiter leur plumage étincelant sous les arceaux de verdure formés par les branches de jeunes hêtres. Qu'un séjour de quelques moments dans les bois est délicieux!

Cependant ni les accords de la musique ni les charmes de la nature ne réjouissent mon pauvre compagnon. « Si ma chère femme était ici, que je jouirais de ces choses! me dit-il. Je cherche les distractions pour mon cœur malade, et pourtant je les évite; je cours vers la solitude, et cependant la solitude m'effraie. Seul, un ami peut m'apporter quelque consolation. »

Cela me faisait songer aux vers de la Fontaine :

> Qu'un ami véritable est une douce chose!
> Il cherche vos besoins au fond de votre cœur.

Arrivés à Ragatz, nous entrâmes au *Schaefle* (hôtel de l'Agneau), maison de rang moyen, mais propre et peu chère. Ce n'est pas une petite affaire de savoir bien choisir les hôtels; si vous entrez dans les premières maisons et que vous soyez de condition modeste, vous faites une dépense qui vous pèse et vous gâte le plaisir du voyage; si vous allez, par contre, aux maisons de dernier rang, vous êtes exposé au danger de payer pour les hôtes qui ne sont pas venus, ou de trouver une société douteuse, mal assortie, sans parler des autres désagréments, toutes choses m'étant arrivées un certain jour à B..., soit dit en aparté.

J'étais descendu à cette ville par un dernier train, bien tard. J'allai chercher un gîte au centre de la ville. Mal inspiré, grâce un peu à l'obscurité des rues et à mes yeux ivres de sommeil, j'entrai pour passer la nuit dans une espèce de cabaret borgne donnant sur la route. Je demandai un petit souper, et je vis immédiatement en perspective mes futures tribulations. Mon souper, à la vérité, quoique détestable, eut deux qualités réelles, l'abondance et une

Digitized by Google

immense diversité, et le souvenir des vers de Boileau me fit sourire :

> Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques,
> S'élevaient trois lapins, animaux domestiques.

Mon plat unique de viande renfermait aussi bien des tibias de poulets que des cartilages de bœuf, des rognures de veau, des débris de poisson (comme il me fut démontré par les arêtes), etc. etc. : le tout dominé par une immense côtelette de porc à moitié rongée, qui avait franchement subi le supplice de saint Laurent, et nageant dans un amalgame de sauces dont le fond des nuances était jaune, brun, gris, verdâtre. En musique cela s'appellerait un *pot-pourri*.

J'avoue que ma faim passa bien vite, et je me disposais au moins à boire; mais les verres,

> Où les doigts des laquais, dans la crasse tracés,
> Témoignaient par écrit qu'on les avait rincés,

ne me permirent point de donner une longue suite à mes désirs. Pourtant je surmontai mon dégoût, je nettoyai le verre et le remplis à moitié de vin rouge; mais à la première gorgée que j'essayai d'avaler je fis une effroyable grimace, et certes je restituai mon vin avec usure! Grand ébahissement des hôtes; l'un d'eux goûta mon vin et donna une seconde édition de ma grimace. Et chacun de demander : Qu'y a-t-il?

Cependant l'hôtelier accourt : « Ah! vraiment, Monsieur, me dit-il, je suis désolé de l'accident qui vous arrive; mon fils a mal à une jambe, et se *médecine* depuis quelques semaines avec de l'huile de térébenthine : il en était demeuré un *restant* dans une bouteille; par mégarde, je l'ai remplie de vin et vous l'ai servie. »

Un tonnerre d'invectives accueillit cette généreuse expli-

Digitized by Google

cation, si bien faite pour m'achever. L'hôtelier s'esquiva prudemment.

Ma chambre fut en harmonie avec le souper, et, par respect pour le lecteur, je suis obligé de taire, au compte du lit et autres, des détails navrants. J'eus bien garde de me déshabiller, et je me couchai sur l'édredon.

Le lendemain j'eus le plaisir de voir l'hôtesse; ses jupons témoignaient par des signes non équivoques que souvent elle gardait des enfants en bas âge. Je me hâtai de me sauver, et je trouvai en face un hôtel excellent.

Revenons à notre dîner à l'hôtel du Schaefle, de Ragatz. Nous faisons honneur à notre repas, car la faim ne nous manque point.

Le reste de l'après-midi est consacré à une promenade devant les riches boutiques, et finalement dans le jardin du Curhaus. C'est un vrai plaisir de voir ces espaliers chargés de fruits, et ces vastes plates-bandes de légumes poussant sous les fenêtres mêmes du bâtiment. Les voitures qui courent, les étrangers qui passent sans relâche, les notes des instruments de musique, les conversations des hôtes accoudés aux fenêtres, tout cet ensemble vous absorbe, et à la fin vous fatigue. Aussi, vers le soir, nous sortons du bourg pour aller visiter Mayenfeld, le premier village du canton des Grisons, et situé sur la rive droite du Rhin. On passe le fleuve, non loin du confluent de la Tamina, sur un pont en bois, qui livre également passage à la voie ferrée.

Mayenfeld (525 m.) est un joli bourg de mille trois cents habitants, où l'antique et le moderne se frisent constamment. Les Romains (où n'ont-ils pas été?) y ont laissé beaucoup de souvenirs.

Voici une tour crénelée qui aurait été construite au IVe siècle par l'empereur romain Constant. Les baigneurs de Ragatz y viennent par turbulents essaims passer tous les jours quelques moments.

Mayenfeld, par sa jolie situation, mérite bien son nom,

Digitized by Google

qui signifie *Champ de mai*, ou encore, suivant le vieux langage suisse, *Campagne des fleurs*. Ce fut même jadis une petite capitale, habitée jusqu'en 1795 par les baillis grisons. Ceux-ci ont fait place aux baigneurs, moins sérieux et plus gais.

Mais l'heure avance : mon compagnon va retourner, avec satisfaction et tristesse, dit-il, dans ses montagnes verdoyantes d'Appenzell. Nous nous promettons naturellement une petite lettre qui nous réunira encore une fois par la pensée sous le toit domestique.

Je vais bientôt partir à destination de Coire. Il me tarde de voir, rapidement il est vrai, un des pays les plus originaux de la Suisse, et surtout de visiter les gorges célèbres de la Via-Mala.

Digitized by Google

LE CANTON DES GRISONS

Le village au-dessus forme un amphithéâtre;
L'habitant ne connaît ni la chaux ni le plâtre,
Et dans le roc qui cède et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement.
(BOILEAU.)

Ce canton occupe le sud-est de la Suisse. Il est le plus grand comme surface et en même temps le moins peuplé relativement; tandis que la moyenne des habitants pour la confédération helvétique est de passé 62 par kilomètre carré et atteint le chiffre de 322 pour le canton de Genève, le plus peuplé, elle n'est que de 12 ½ pour les Grisons, dont la superficie est de 7 200 kilomètres carrés, et la population de 92000 habitants seulement.

Ne tirons point de ces chiffres une conclusion quelconque en défaveur du pays : le canton des Grisons est le plus montagneux de la Suisse, et comprend deux cents vallées courant dans toutes les directions, car il n'a point de plaines. Sa fertilité est au moins moyenne : malgré sa forte altitude, on y trouve encore la vigne jusqu'à 800 mètres, et le seigle jusqu'à 1 800. Certes peu de pays produisent encore des céréales à la hauteur du Rigi ou des monts d'Auvergne. C'est que son climat est un des plus doux et des plus réguliers de l'Europe; un air déli-

Digitized by Google

cieux règne dans les vallées; et les milliers de malades, de phtisiques surtout, qui viennent annuellement passer l'hiver dans le Prettigau, à Davos, malgré quelques mètres de neige, savent combien une température constante, un air remarquablement pur, sont bienfaisants pour les poumons.

Par sa pointe nord, le canton des Grisons s'avance jusque vers le lac de Wallenstadt et la principauté de Lichtenstein; à l'est il pénètre par l'Engadine jusque bien loin dans l'empire d'Autriche; au midi plusieurs de ses vallées sont complètement séparées de la Suisse par le groupe imposant du Bernina (4.052 m.); tel est le pays de Poschiavo, grand établissement balnéaire qui touche à la Valteline.

Aussi c'est là, vers le Bernina, que le pays a les sites les plus majestueux et les plus terribles; peu de contrées possèdent, comme celle-ci, trente lieues carrées de neiges éternelles non interrompues. Vers le sud-ouest et l'ouest, l'Adula, le Saint-Gothard, les Alpes d'Uri et de Glaris forment un rempart glacé entre les Grisons et les pays de Glaris, d'Uri et du Tessin. C'est de cette portion du canton que s'échappent les différents torrents destinés à former, à partir de Reichnau, le Rhin.

Vu les innombrables chaînes de montagnes, les vallées, les torrents, qui forment du canton des Grisons un chaos inextricable, ce pays doit être essentiellement un pays de contrastes; on doit, comme cela existe, y trouver plusieurs langues et des mœurs variant d'une vallée à l'autre. La même confusion se fait remarquer pour les climats et les productions; on y trouve des jardins et des gazons fleuris au pied de rochers nus et effrayants, de pauvres villages, des cabanes qui voient la neige huit et neuf mois de l'année, puis des campagnes avec le délicieux ciel et l'air tiède d'Italie. Le gypaète ou vautour des agneaux (*Læmmergeier*) et l'aigle règnent sur les hautes crêtes des rochers; le chamois habite les forêts et les régions des pâturages; l'ours,

Digitized by Google

qui a disparu de bien des pays, des Vosges depuis 1620 et du canton d'Appenzell depuis 1673, se trouve encore ici dans les antres des montagnes; mais il sera sans doute totalement expulsé.

La langue indigène est le roman; il a sa littérature et son histoire, et on le fait remonter au temps de Jésus-Christ. En certaines vallées on parle l'allemand, partout enseigné dans les écoles; en d'autres, l'italien; enfin chacune de ces langues a des patois qui ont cours dans le pays.

Dans le canton d'Appenzell, les régions différentes de mœurs et de culte sont séparées; ici il n'en est pas ainsi : les villages romans ou allemands, catholiques ou réformés, sont situés côte à côte; tantôt un village roman est catholique exclusivement, tantôt réformé; les villages allemands sont dans le même cas.

Les races sont tout aussi multiples : le Roman proprement dit ressemble au Tyrolien, et a, comme celui-ci, les yeux et les cheveux noirs, et le teint brun; l'élément germanique est représenté pour un tiers dans la population totale. Enfin les anciens peuples qui ont surtout laissé des traces de leur passage sont les Étrusques, les Helvètes, les Romains, les Ostrogoths et les Francs.

Le canton des Grisons, d'abord territoire franc, fut soumis, après le démembrement de l'empire de Charlemagne, aux ducs de Souabe. Plus tard, il se révolta contre la nombreuse et brillante noblesse qui, trop souvent oppressive, enlaçait tout le pays de ses nombreux replis. Un souffle d'indépendance avait passé sur le « peuple des vachers », et les nombreux châteaux en ruines qui couronnent les crêtes des montagnes prouvent que les habitants des Grisons gardèrent la victoire finale. En 1803, le pays fit définitivement partie de la confédération helvétique.

Pour les affaires du gouvernement il est divisé en ligue Caddée ou de la Maison de Dieu, chef-lieu Coire; en ligue des dix Droitures ou des dix Juridictions, chef-lieu Davos; et

Digitized by Google

en ligue Grise ou Supérieure, chef-lieu Ilanz. Le nom des Grisons (en allemand *Graubünden*, c'est-à-dire ligue Grise) vient, soit de l'aspect grisâtre des montagnes, soit de la couleur des habits du montagnard, qui étaient jadis faits d'une bure grossière.

Le canton des Grisons, comme celui d'Appenzell ou la forêt de Bregenz, a l'avantage d'offrir aux yeux de l'étranger une population saine de corps et d'âme, libre de toute civilisation raffinée, tenant aux mœurs primitives, hospitalière, ignorant l'exploitation éhontée des touristes.

Quoique la nature même du pays impose aux habitants des fatigues sans nombre, ils recherchent néanmoins pour leurs divertissements les exercices corporels avant tout. Aux fêtes pastorales si goûtées dans les montagnes, les lutteurs font les frais principaux de la réjouissance publique; on dirait que les anciens athlètes grecs et romains sont ressuscités pour ces vallées.

Outre son heureux climat, ses glaciers, ses pâturages, ses torrents, ses gorges incomparables et ses souvenirs historiques, ce pays possède pour attirer les voyageurs cent cinquante sources minérales, parmi lesquelles certaines sont des plus célèbres de l'Europe.

Mais revenons à mon voyage. J'ai quitté la station de Ragatz; un roulement sonore du train m'indique le passage du Rhin à Mayenfeld. La voie va se maintenir sur la rive droite du fleuve, dont on s'éloigne parfois, pour revenir ensuite à travers les oseraies jusqu'au bord des eaux. En ce moment les voyageurs sont peu nombreux, et le pays est à découvert; il m'est donc possible de le voir à mon aise; les wagons sont de vrais salons.

Je vois constamment le massif de la Calanda et une masse de pics garnis de vastes champs de neige. Ici des villages sont situés au pied des parois perpendiculaires, et n'ont point de protection contre les éboulements et les avalanches; là une colline verdoyante porte à son sommet une église; mais je ne vois pas une seule maison : c'est

Digitized by Google

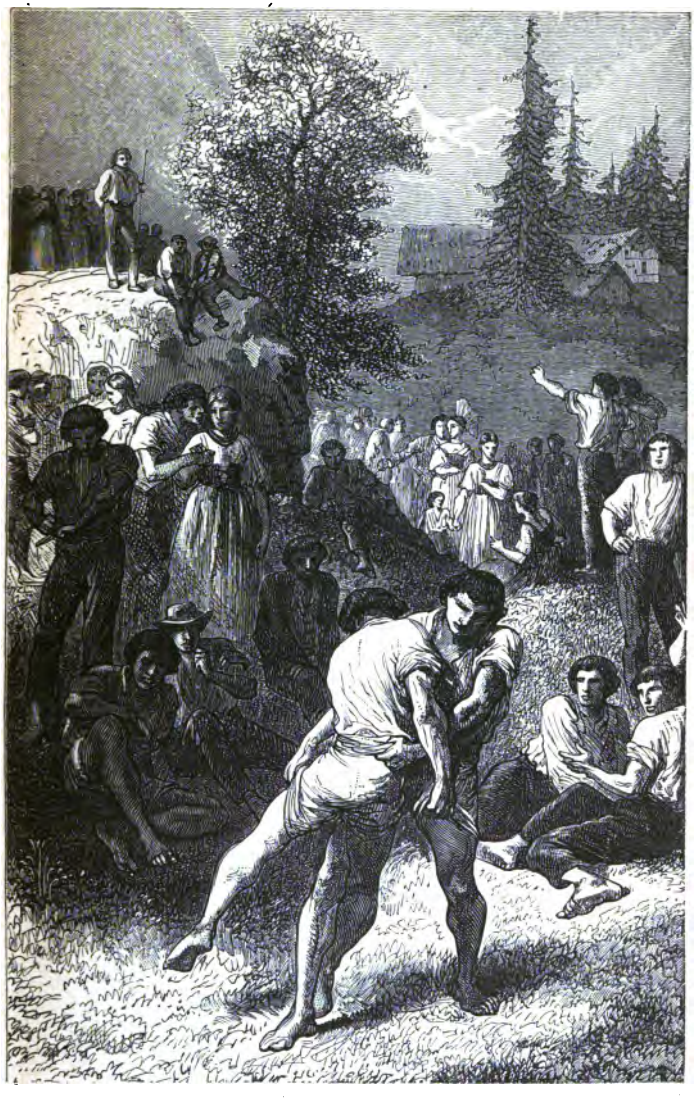
que le village est entièrement caché dans un pli de terrain au milieu d'une forêt d'arbres fruitiers; les eaux seules ont charrié et déposé le trône de verdure sur lequel il mène son existence champêtre, et le regard du passant n'y a point accès. Tout cet ensemble possède un cachet d'originalité qui dure autant que le pays. Des pâturages alternent avec des champs d'orge et de maïs; des touffes de pins et de mélèzes, avec des vignes et des arbres fruitiers.

Le Rhin est ici plus large qu'à Bâle ou à Strasbourg; on ne pourrait songer à l'encaisser dans ce pays de montagnes; il s'y étend donc ainsi à son aise, et en été son lit n'est qu'un désert pierreux traversé dans son milieu par le cours des eaux.

Le soir avance; les neiges étincellent au soleil couchant; les ombres descendent dans les vallées; l'air est délicieux. Devant moi je remarque, et cela me distrait autant que les montagnes, un couple vénérable qui a certainement dépassé la soixantaine. Ils parlent le roman; le vieillard a la barbe d'un blanc d'argent, l'œil plein de vie et affectueux; la dame, toute grisonnante, a la figure douce, pleine de mansuétude. Elle contemple longtemps le compagnon de sa vie; il semble qu'elle veuille lire dans ses yeux, et surtout dans son cœur; enfin elle écarte discrètement ses boucles de cheveux blancs flottant au souffle du soir, et je la vois déposer un baiser sur le front de son cher époux. Le vieillard lui répond aussitôt par une poignée de main bien affectueuse, et, soit émotion, soit un chagrin ressenti en commun, je vois une larme glisser sur sa joue. Les larmes sont le langage des sentiments, et les yeux le parlent: quel attendrissement n'accompagnent-elles point?

La vue de ces deux vieillards et la scène intime dont je fus témoin me touchèrent beaucoup; il me sembla voir deux fleurs qui, poussant sur une même tige, pencheraient leur corolle l'une vers l'autre; toujours elles ont

Digitized by Google



Fête pastorale en Suisse. — Lutteurs.

Digitized by Google

Digitized by Google

lutté ensemble contre les ouragans, et bu en commun la rosée du ciel; déjà le temps les a flétries en partie, mais n'a pu ébranler le lien qui les unit. Ah! me disais-je avec émotion, aurai-je, comme ces deux vieillards, le bonheur de finir ma carrière voyant à mes côtés la compagne fidèle que Dieu m'a donnée? Que j'ambitionnerais ce sort!

J'eus, l'automne dernier, l'occasion de faire l'ascension du Donon, une des montagnes les plus intéressantes des Vosges. J'y fus entouré d'amis; j'y vis un de ces horizons qui élèvent l'âme; je foulai les pierres qui du temps des Romains furent le palais somptueux de Mercure, et celles que la tradition populaire prétend être le tombeau de Pharamond. Au milieu de tant d'objets admirables, quel objet me toucha le plus? Deux cœurs gravés à mes pieds dans la pierre, à la date de 1763!

Enfin la petite capitale des Grisons est annoncée. Le train s'arrête, et je monte vers la colline sur laquelle s'élève l'antique ville de Coire.

Je vois en courant quelques vieilles rues; mais déjà il fait nuit; pas un nuage n'a troublé cette belle journée. La reine des nuits monte dans le ciel azuré, et verse sa lumière douce et tranquille sur les montagnes et les vallées.

J'entrai à l'hôtel du *Soleil*, très recommandable. Le portier de cette maison est un linguiste du premier ordre, et parle indifféremment le roman, le français, l'allemand, l'italien et l'anglais, sans compter les nombreux patois du pays.

A table un paysan m'amusa beaucoup en voulant faire brûler son cigare avec un cure-dent, qu'il prit pour une allumette. Quand je lui expliquai l'usage de l'instrument, il se fâcha contre un tel raffinement de civilisation et dit: « Voilà, hélas! où l'on en est arrivé de nos jours! »

J'ai passé rarement une nuit aussi mauvaise qu'à Coire, malgré la bonne chambre dont j'ai disposé. C'est que les rues étaient animées constamment, sans compter les cris

Digitized by Google

sonores du garde de nuit, qui fait la ronde pour annoncer l'heure. Je maudis cette charité qui consiste à venir vous réveiller à chaque heure de la nuit pour vous dire : « Mon ami, j'ai l'honneur de vous informer qu'il est onze heures, ou minuit, ou une, deux, trois heures du matin. » Cette coutume, très ancienne, ne manque pas d'originalité, et existe encore en certains villages du vignoble alsacien. Mais, si elle est ennuyeuse pour l'étranger, elle doit être par contre une vraie consolation pour le pauvre malade, qui compte péniblement chaque quart d'heure de ses terribles nuits.

Voici, suivant le poète Hebel, le mot du veilleur; je le traduis du dialecte populaire suisse :

« Écoutez ce que je vais vous dire : L'horloge a sonné dix heures. Priez maintenant, et allez vous reposer ensuite, mais soufflez d'abord la lumière. Dormez doucement et en paix ! Un œil attentif veille au ciel toute la nuit !

« Écoutez ce que je vais vous dire : L'horloge a sonné onze heures. A celui qui verse encore sa sueur à un travail pénible, et à celui qui est encore assis à la table du jeu, je répète à voix haute et intelligible : Il est grandement temps de se reposer !

« Ecoutez ce que je vais vous dire : L'horloge a sonné minuit. Et si dans le calme de l'heure nocturne un cœur malade, gonflé de chagrin, veille encore, que Dieu lui verse des consolations, lui accorde le repos et l'endorme d'un doux sommeil !

« Écoutez ce que je vais vous dire : L'horloge a sonné une heure. Et si, comme je ne veux pas l'espérer, par les ruses et les conseils de Satan un malfaiteur hantait des sentiers ténébreux, qu'il retourne chez lui : son Juge le voit !

« Ecoutez ce que je vais vous dire : L'horloge a sonné deux heures ! Et celui dont le cœur vigilant est déjà, même avant l'aurore, rongé par les soucis, est une créa-

Digitized by Google

ture misérable, et son sommeil s'est évanoui; mais Dieu veille; ayez confiance en sa parole !

« Écoutez ce que je vais vous dire : L'horloge a sonné trois heures. Déjà l'heure matinale est écrite au ciel. Que celui qui revoit paisiblement le jour remercie Dieu, reprenne du courage, aille à ses affaires et se comporte bien ! »

Le lendemain je fus sur pied à quatre heures, pour prendre la première diligence à destination de Thusis. Des masses de voitures s'apprêtent à partir pour Thusis, la Via-Mala, le Splugen, Bellinzona, etc. Trois, quatre et jusqu'à six chevaux sont attelés à chaque omnibus; les voyageurs s'embarquent par ordre d'inscription, puis la lourde voiture s'ébranle sur le vieux pavé de Coire et se dirige vers la campagne toute couverte de vergers.

Le soleil colore les sommets des montagnes; une forte rosée, qui annonce les approches de l'automne, a trempé la végétation; l'air est frais, et les dents me claquent comme en hiver. Nous ne sommes que trois personnes dans le coupé de notre voiture; déjà Coire est derrière nous.

« Voici, me dit un de mes voisins, devant nous le village de Felsberg; plusieurs fois il a manqué d'être englouti par des quartiers de roc, et notamment après les longues pluies de 1850. Sa destruction totale n'est qu'une question de temps, et cependant on continue de l'habiter, comme on habite à quelques lieues d'ici le village de Tschappina, qui glisse d'année en année, avec terrain et maisons, vers un abîme où il ira s'engloutir ! »

De nombreuses collines qui paraissent être le résultat d'un bouleversement s'élèvent le long de la route. Je ne vois partout que des ruines de châteaux forts, et sur chaque éminence s'élève une chapelle, sans doute souvent pour perpétuer dans la mémoire des hommes le souvenir de quelque grande catastrophe.

Voici le beau village d'Ems, complètement roman. Sui-

Digitized by Google

vant la tradition, la chapelle d'Ems possède une image de la Vierge qui aurait été amenée par les eaux depuis le haut pays des Grisons, et déposée sur la colline où s'élève le sanctuaire.

On traverse enfin le Rhin sur un pont de bois élevé de vingt-six mètres au-dessus des eaux, et on arrive à Reichnau.

Reichnau (598 m.) est un joli bourg plein de souvenirs historiques, mais manquant un peu d'espace; son nom, qui signifie *campagne riche*, ne lui convient donc pas très bien, malgré la beauté du site. C'est que le château, première demeure importante et noyau de la commune, fut bâti par les évêques de Coire; ceux-ci lui donnèrent le nom de Reichnau en l'honneur de l'abbé de Reichnau, qui habitait l'île de même nom dans le lac de Constance.

Plus tard, en 1794, ce château, que j'eus le temps de visiter, devint l'asile d'un illustre proscrit: Louis-Philippe d'Orléans s'y tint réfugié sous le nom de Chabot. Singulière destinée! il commença sa carrière politique par l'exil, après avoir servi à Valmy et à Jemmapes en qualité de lieutenant, fut plus tard pendant dix-huit ans roi des Français sous le nom de Louis-Philippe Ier, et mourut en exil, portant ses cheveux blancs à l'étranger.

Certes, il n'y a rien de stable en ce monde; toujours la roche Tarpéienne est voisine du Capitole, et toujours cette parole célèbre peut s'adresser aux grands : *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.*

C'est à Reichnau que les deux Rhins se réunissent. J'eus également le temps de voir ce confluent remarquable. Le Rhin antérieur (*Vorder-Rhein*), le plus riche comme débit, est néanmoins refoulé par le Rhin postérieur (*Hinter-Rhein*), dont le cours est plus impétueux.

Cependant l'ombre baisse peu à peu, et le soleil inonde la vallée de ses rayons, au moment où nous gravissons une colline. Nous la contournons pour arriver à un petit bourg, Bonaduz (*bona dulca*), relais de poste. C'est l'heure

Digitized by Google

du lever; les bourgeois en négligé viennent bâiller sous les portes.

On atteint ensuite Rhaezuns, qui domine un château bâti au-dessus du Rhin sur un rocher. L'origine de cette demeure, si l'on en croit la tradition, se perdrait dans la nuit des temps : le manoir aurait été construit par l'Étrusque Rætus, cinq à six siècles avant Jésus-Christ.

Le site varie à l'infini, et je suis désolé de ne pouvoir l'admirer en détail. Les prairies et les vignes, les rochers et les arbres fruitiers, les villages et les stations de bains, les ruines d'une dizaine de châteaux et de temples, les torrents et le fleuve; çà et là un pâtre à l'air un peu farouche, qui rassemble un troupeau de moutons sur le gazon trempé de rosée, et par-dessus les forêts, les vallées et les villages des sommets couronnés de neige et ayant 3 000 mètres d'altitude : voilà le pays jusqu'à Thusis. Là je descends pour aller à pied à la Via-Mala.

Digitized by Google

LA VIA-MALA

Les noires cavernes sont ébranlées, et le bruit, d'abîme en abîme, roule et retombe.
(CHATEAUBRIAND.)

Thusis (723 m.), en italien *Tosanna*, en roman *Tosaun*, est un bourg riche et coquet, et se ressent de ses flots de visiteurs. Souvent il a été éprouvé par le feu et l'eau, en sorte que les constructions y sont toutes récentes.

La première chose qui frappe l'étranger tant à Coire qu'à Thusis, c'est le grand nombre de magnifiques voitures et de chevaux toujours prêts à s'élancer dans toutes les directions, vers Davos, vers Splugen, Chiavenna en Italie, etc. Depuis l'aurore jusqu'à la nuit noire le mouvement ne se ralentit point. Il y a dans le pays un propriétaire qui possède à lui seul cent cinquante chevaux toujours en course. Même en hiver, il y a beaucoup de voyageurs. C'est que la route du Splugen est une des voies de communication les plus importantes entre la Suisse et l'Italie.

Il est environ huit heures; l'air est délicieux, mais très sec, et irrite les voies respiratoires.

J'arrivai bientôt, au sortir de Thusis, à un torrent qui a quelque chose de lugubre : c'est la Nolla, ou Noire. Le

Digitized by Google

pont de la Nolla mesure une quarantaine de mètres de largeur, et cependant les eaux n'ont que quelques pas de large. Mais quelle eau ! elle me paraît noire comme de l'encre : cela vient de ce qu'elle roule sur un lit d'ardoises et qu'elle renferme en dissolution du terreau enlevé aux montagnes; tel on se représenterait un fleuve des enfers.

La Nolla est le gouffre dans lequel viendra s'engloutir peu à peu le village de Tschappina, cité précédemment, et situé à deux lieues d'ici, bien au-dessus de la région des bois et des céréales. Bâti sur un sol mouvant, il se déplace progressivement; un moment viendra où, en vertu de la pesanteur et dès que les assises seront suffisamment ravinées, il se précipitera en entier dans les torrents qui s'échappent du Piz Beverin (3 000 m.) et forment ensemble la Nolla, toujours chargée d'une portion de forêts et de pâturages. Il y a cinquante ans, toute une forêt s'y est précipitée dans l'espace de quelques heures. Ainsi des prairies entières encore couvertes de fleurs descendent vers le néant. Si un obstacle les arrête au-dessus de l'abîme, que le voyageur séduit par un charme trompeur n'aille point s'y aventurer; souvent elles sont tendues sur le vide; d'autres fois la moindre secousse les ferait précipiter. Il faut que l'amour du pays natal soit bien enraciné dans le cœur de l'homme pour qu'une région pareille continue à être habitée. A Tschappina même, on disait, il y a un siècle, en certaines cabanes : « Descendons à l'église; » maintenant dans les mêmes demeures il faut dire : « Montons à l'église, » tellement la constitution physique du pays a été modifiée. Si le danger devient trop menaçant, alors seulement, semblables à des naufragés, les habitants consentent à déménager d'un gazon à l'autre, et le nouveau glaçon du Polaris, la nouvelle île de verdure, veux-je dire, devient une seconde patrie à l'homme, voyageur, hélas ! sur cette terre.

Le 28 septembre 1868, la Nolla fut gonflée si effroyablement et obstruée de toute espèce de débris, qu'elle ar-

Digitized by Google

rêta le cours du Rhin lui-même, le refoula un certain temps, et prépara ainsi pour les pays situés en aval des malheurs incalculables.

Mais si l'aspect de ce torrent noir comme de la lave vous fait une pénible impression, par contre, la vue au pont de Nolla est des plus remarquables : derrière vous, c'est Thusis, avec ses constructions neuves et élégantes; devant vous le Piz Beverin plonge son sommet étincelant de neiges dans le bleu d'azur; la vallée du Rhin postérieur est à vos pieds, et est traversée en face par l'Albula ou la Blanchâtre, ainsi appelée de ce que ses eaux roulent sur un terrain calcaire et sont blanches. Ainsi deux torrents, l'un d'un noir effrayant, vraie coulée de boue limoneuse, l'autre blanc comme de la craie, marquent les approches de la terrible Via-Mala, et troublent les eaux limpides du Rhin jusqu'au lac de Constance, où il sera de nouveau purifié.

Mais continuons notre route. Je suis à l'abord de la montagne; la vallée de Thusis a disparu; déjà de hautes murailles naturelles s'élèvent des deux côtés; bientôt elles vont m'envelopper. A ma gauche, sur un rocher de 130 mètres de hauteur et tout à l'entrée du passage, se dressent les ruines du château de Haute-Rhétie, comme si le site n'était point par lui-même assez imposant. Ce manoir aurait été également bâti par le chef étrusque Rætus.

Plus loin, ce sont les ruines de la chapelle de Saint-Jean. Un vieillard qui travaillait sur la route m'expliqua que ce fut le premier temple chrétien des Grisons; car ce pays, comme tous ceux qui sont d'accès difficile, se convertit bien tard à la doctrine de l'Évangile. Mais pourquoi ce premier temple du christianisme s'éleva-t-il sur ces abîmes? Sans doute dans ces siècles reculés les montagnes seules étaient habitées; les vallées et les plaines, trop soumises au droit de la force, n'étaient point hantées par les sauvages montagnards, qui demandaient à leur terrible pays uniquement aide et protection.

Digitized by Google

Le vieillard n'est pas uniquement occupé aux réparations de la route : il fait, pour son casuel, un petit commerce de cristaux de quartz étalés sur un quartier de roc, et ramassés dans ces montagnes. Plusieurs fois il m'arrivera, en remontant, de rencontrer des hommes, des

Thusis. Entrée de la Via-Mala.

femmes et des enfants travaillant à la route toujours endommagée ; car à de certains jours un millier de voitures, m'a-t-on dit, passent le pont de la Nolla ; tous ces travailleurs ont leurs cristaux de quartz à offrir aux passants. Cependant ils ne sont ni insolents ni grossiers, et je ne

Digitized by Google

trouve point sur mon chemin cette mendicité éhontée qui est maintenant encore le fléau de beaucoup de pays suisses.

J'ai quitté la région du soleil; les ombres m'environnent, et les rochers s'élèvent des deux rives du Rhin à quinze cents pieds dans les airs. Il faut avoir vu ces spectacles de la nature pour en avoir une idée. Bientôt les rochers pendent sur la route et forment une demi-galerie naturelle, toujours dégouttante des eaux qui y pénètrent par infiltration. Un bruit invariable, le sourd grondement du Rhin dans une immense profondeur, domine le pas des piétons et le roulement des voitures.

Mais voici que des mugissements formidables s'élèvent au-dessus de ma tête : est-ce une cascade, ou un lac subitement débordé qui menace de m'engloutir? Je regarde de tous côtés; je m'arrête effrayé. J'avance enfin, mais je ne trouve point d'eau. C'est le Rhin qui par l'écho a été transporté au-dessus de ma tête. Cent fois le phénomène se renouvelle, et cent fois l'illusion produit le même effet sur moi. Lorsque les rochers ont une forme concave, l'écho me fait croire que je suis enfermé au sein d'une cascade retentissante; chaque paroi de rocher redit son éternel refrain des eaux mugissantes.

Il faisait déjà bien chaud quand je suis entré dans le passage, et maintenant, dans le domaine des ombres, la brusque fraîcheur me fait grelotter. Mais que sont ces petites souffrances physiques en comparaison de la jouissance morale qu'on éprouve à chaque pas?

Ici la route s'enfonce dans un tunnel long d'une centaine de pas; j'en sors et j'entends derrière moi une détonation; quand je me retourne au moins surpris, je constate qu'un cocher a fait claquer son fouet.

De 1420 à 1822, la Via-Mala n'avait qu'un mètre de largeur; c'était un passage terrible, rien moins que sûr, un repaire habituel de brigands; de là son nom, car Via-Mala signifie *mauvaise voie*. De nos jours elle ne mérite plus

Digitized by Google

cette dénomination, quoiqu'elle longe presque constamment d'affreux précipices. Elle est propre, et partout garnie de solides banquettes. Cependant voici un endroit où celles-ci sont remplacées par des balustrades. Penchez-vous sur l'abîme; l'affreuse fissure à travers laquelle le Rhin se fait jour depuis des siècles est ici à découvert; le fleuve est à vos pieds dans une profondeur vertigineuse rendue plus saillante encore par les deux pans de rochers qui encadrent la Via-Mala. Quand je veux lever les yeux vers les sommets de ces parois dont une pierre détachée pourrait mille fois me tuer, la tête me tourne, et mon regard s'arrête aux rochers suspendus au-dessus de moi; bientôt je ne verrai même plus le Rhin, dont le lit est trop profond et encaissé entre des rochers qui se rejoignent vers le haut; il ne s'annoncera plus que par ses mugissements. Evidemment c'est par un caprice de poète que Boileau a écrit :

> Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
> Le Rhin, tranquille, et fier du progrès de ses eaux,
> Appuyé d'une main sur son urne penchante,
> Dormait au bruit flatteur de son onde naissante.

J'ai vu le Rhin depuis Strasbourg jusqu'ici; mais nulle part on ne pourrait lui appliquer ces vers.

Souvent un bloc, roulant des hauteurs, est resté empalé entre les deux murailles parallèles, et demeure suspendu sur l'abîme; le vent y dépose des semences, et un petit jardin se forme entre la voûte des cieux et les eaux écumantes.

En me retournant, je vois au lointain des montagnes neigeuses; leurs sommets dénudés, planant dans le ciel rayonnant, me semblent un paradis en comparaison du site où je me trouve, tellement tout est relatif!

Les gorges et les galeries que je viens de franchir forment un labyrinthe magnifique; vu de cet endroit, le château de Haute-Rhétie semble, comme un énorme boule-

Digitized by Google

dogue, garder les abords de ces lieux sauvages. Dans la paroi de la rive droite, des traînées de sapins descendent çà et là jusqu'au gouffre du fleuve. — Le sapin est l'habitant ordinaire des sombres solitudes; il vient ici s'enraciner même sur les rochers qui s'élèvent jusqu'au ciel. Tantôt de vieux troncs cramponnés aux rochers depuis des siècles, parce que l'homme n'a pu en approcher, s'inclinent tout vermoulus sur les abîmes; tantôt, couchés par la tempête, ils forment un pont naturel d'un rocher à l'autre, et rendent l'aspect de ces lieux plus lugubre, plus terrible encore; tantôt des arbres protégés par les rochers mêmes se développent dans toute leur magnificence, tandis qu'à leur côté de pauvres déshérités se travaillent péniblement pendant des années à travers les blocs entassés, et ne parviennent pas à hauteur d'homme; d'autres, renversés par les ouragans et les neiges, continuent à être nourris par quelques racines, et poussent horizontalement. En voici qui ont des excroissances monstrueuses; torturés, amputés par le terrain et les éléments, labourés par la foudre, ils sont demeurés debout, mais vivent à l'état d'invalides. Voilà un tronc mort depuis longtemps; les années ont blanchi son squelette; de longues mousses noirâtres et des lichens flottants lui forment comme un linceul; mais incrusté dans le roc,

> Des autans, de la foudre et du noir aquilon
> Trois cents ans il brava l'outrage,

et demeure au milieu des vivants comme pour servir de monument, d'épitaphe à ses frères morts.

Pourtant l'homme, aux endroits tant soit peu accessibles, est arrivé à exploiter ces forêts : le flottage ne pouvait se faire ici, car tout arbre lancé dans le Rhin ne servirait qu'à obstruer son cours et resterait enfourché entre les rochers; mais en disposant une moufle au haut des ravins, on est parvenu à voiturer dans les airs, par-

Digitized by Google

dessus les précipices, jusqu'à la route, les troncs abattus et le charbon cuit sur place. Que de peines pour faire glisser ainsi les produits des forêts jusqu'à leur embarcadère!

Mais dans les Alpes tout est contraste. « Dans ces cantons moitié sauvages, moitié cultivés, le peintre de la nature la surprendra, pour ainsi dire, dans son atelier, entourée des restes du chaos. » Subitement les rochers disparaissent; le Rhin perd sa voix; la route s'enfonce dans les plus magnifiques prairies; des cabanes s'élèvent çà et là : c'est le hameau verdoyant de Rongellen.

Je suis en route depuis cinq heures. Je n'ai encore point eu le temps de déjeuner, car j'ai voulu devancer le soleil. A une maison du hameau je lis : « Œufs frais. » Je vais m'y arrêter un instant pour m'y réconforter.

L'intérieur de la maison est propre et tout en bois. Je n'y trouve qu'une vieille femme occupée à tricoter dans l'embrasure d'une fenêtre. Elle m'avoue ingénument qu'elle n'a jamais vu la Via-Mala. « J'ai dû y passer, dit-elle, étant encore enfant, pour venir m'établir ici; mais ces précipices m'ont inspiré une telle frayeur, que je n'aurais plus le courage d'y retourner : voilà soixante ans que j'habite ce hameau, et je n'en sortirai plus. » Bien des montagnards sont dans ce cas; la bonne femme me rappelle néanmoins le nègre qui escortait un de nos fameux voyageur anglais, Baker, Stanley ou Livingstone, n'importe : la scène se passe dans les déserts d'Afrique. « Comment, dit l'Européen à la peau noire, pouvez-vous demeurer si sale? Sans doute vous ne vous êtes plus lavé depuis des années. — Depuis dix-huit ans, répond le nègre; mais Toko ne plus se laver du tout, parce que grand-père de Toko s'être lavé et avoir été mangé par un crocodile! » Cela s'appelle de la fermeté. Mais revenons à notre bonne femme. Je lui demande des œufs; aussitôt elle se met à rire à gorge déployée, et appelant sa fille : « Figure-toi, ma fille, dit-elle, que ce monsieur veut

Digitized by Google

manger des œufs! » Et les deux de rire de leur mieux; le chat effrayé se sauve par la fenêtre.

J'étais ennuyé; je ne pouvais m'expliquer le motif de cette hilarité. J'obtins enfin qu'on me portât une demi-bouteille et du pain : mes gens parlent un patois qui est le résumé de tous les idiomes et de tous les dialectes du pays.

« Comment désirez-vous les œufs? me demande-t-on finalement. — Au plat, » dis-je. Nouvelle hilarité, amenée par un quiproquo. « Mais, Monsieur, me dit la vieille, nous les servons toujours sur un plat ou une assiette, à moins que vous ne les préfériez dans une casserole. » Fâché de n'avoir pas été compris, je renouvelle ma demande en allemand; or en allemand des œufs au plat s'appellent *Ochsenaugen*, c'est-à-dire « yeux de bœuf ». Cette fois-ci c'est une explosion de rires, sans retenue, comme les campagnards seuls en sont capables; la grand'mère se tient le ventre, la fille crache dans son tablier. Moi-même je suis obligé de rire, tant cette scène me paraît burlesque. « Ah! me dit enfin la vieille, vous voulez des yeux de bœuf? Vous trouveriez cela à peine dans une boucherie : quel drôle de mets! Figure-toi, ma fille, ce bon monsieur veut manger des yeux de bœuf! » Cependant l'hilarité se calme par degrés; je ne souffle plus mot de mes œufs, et je croque un pain dur, faible palliatif pour ma faim, lorsqu'on me prie de m'expliquer encore une fois. « Préparez-moi, dis-je, des œufs dans le beurre. — Oui, oui, dans la graisse, c'est cela, dit la grand'mère; va préparer des œufs dans la graisse. »

Je ne dis rien, j'attendis les événements. Quelle est ma stupéfaction, lorsqu'on me porte une demi-douzaine d'œufs que je sens de loin; ils nagent dans le saindoux. Quel manger détestable! J'en avalai un peu, comme on avalerait des pilules d'aloès; c'est un mets plus que mauvais, ce n'a pas de nom. Le troisième et dernier malentendu m'a été le plus funeste. Après un pareil déboire, on ne

Digitized by Google

peut que boire : mon vin heureusement est bon, et n'était mon pauvre estomac, je rirais volontiers, car ces scènes de mœurs m'amusent. Pourtant je ne sortis point sans dire, en langage roman, à la bonne vieille un gracieux *bunn di* (bonjour).

J'ai quitté le hameau de Rongellen, et je me dispose à franchir le dernier passage, le plus fameux d'ailleurs, de la Via-Mala, emportant comme souvenir un immense dégoût pour les œufs au plat.

La route revient au Rhin; les rochers se resserrent et forment un vaste chaos; il semble qu'il soit impossible de le passer. Il est onze heures du matin, et le soleil n'a pas encore pénétré dans une masse de recoins obscurs où j'aurais peur, sans les voyageurs et les nombreuses voitures. Lorsque les eaux ruisselantes gêneraient le passage, ou bien lorsque des éboulements sont à craindre, la route est protégée par une solide toiture.

Je passe le premier pont, construit en 1738, et je suis les sinuosités des rochers, semblables par leurs mousses grises à d'immenses châteaux en ruines. Ce défilé est magnifique; on a constamment un horizon de quelques mètres seulement, mais des plus grandioses.

J'arrive au second pont, car trois fois il faut franchir le fleuve. Cet endroit est le plus saisissant : le Rhin passe à travers une fissure affreuse, formée par des rochers noirâtres, taillés, rongés par les eaux, et limés, dit-on, dans les anciens temps, par un vaste glacier; mais le pont est élevé de quatre-vingts mètres au-dessus des eaux; l'œil s'égare dans l'effroyable profondeur! C'est là que le torrent fait écouler par mille précipices ses flots mugissants. Au moment des crues, et lorsque cet étroit canal est obstrué, il arrive, comme en août 1834 et le 28 février 1868, que les eaux, s'élevant comme une muraille, remplissent la crevasse béante et atteignent la voûte du pont. Oui, pris dans son ensemble, le Rhin est le fleuve le plus merveilleux de l'Europe.

Digitized by Google

Une femme et un gamin se présentent : leur industrie consiste à précipiter dans l'abîme des pierres plates qui mettent plusieurs secondes à atteindre le niveau du torrent; la chute produit un grondement sourd et comme une détonation lointaine qui vous fait frissonner.

Au troisième pont la nappe verte du fleuve s'échappe pure et d'un seul jet; mais le site n'a plus rien de terrible. Là finit la Via-Mala.

Une vallée s'ouvre devant moi : c'est la vallée de Schams. Encore les belles prairies, les chalets et un soleil radieux succédant aux sinistres abîmes!

Déjà un village se présente; je ne puis me résoudre à revenir sur mes pas sans y avoir été : c'est Zillis (934 m.), un relais de poste. Ce village possède une très vieille église.

Au risque de manquer la voiture à Thusis, je remontai encore la vallée jusqu'à une maison isolée. Devant moi s'étend un premier plan de montagnes que dominent au fond de l'horizon de hauts pics semblables à des cumulus; ce doivent être les vastes glaciers de la Suretta (3025 m.).

Le dernier point important qu'il m'est permis de voir, c'est le château de Fardün, bâti sur une haute colline. L'histoire de ce manoir féodal ne manque pas d'intérêt. Au milieu du XVe siècle il était habité, ainsi que me le raconte un homme du pays, par un bailli cruel et féroce. Un jour il entra dans la cabane d'un pauvre montagnard, au moment où celui-ci allait manger sa soupe. Le bailli, plus qu'inhumain, lui cracha dans la gamelle; mais le montagnard exaspéré saisit sa hache, et fendit la tête à l'oppresseur en disant : « Mange maintenant la soupe que tu as toi-même assaisonnée! » Ce fut le signal d'une révolution dans le pays, qui s'érigea en république alliée des cantons.

Mais il est temps de revenir : je suis à plus de deux lieues de Thusis; si un retard heureux des cochers ne me favorise, je manquerai la voiture pour Coire; adieu donc les montagnes des Grisons!

Digitized by Google

Je cours à travers l'affreux dédale des rochers. Aux endroits où le soleil est arrivé au fond des entonnoirs, il fait une chaleur torride; raison de plus de se hâter.

Je revins à Thusis couvert de poussière et de sueur. Je n'eus que le temps de me jeter dans une voiture, pour passer trois heures affreuses enfermé par une chaleur intense avec une petite caravane de Tessinois; ces braves gens reçurent le nouveau renfort que j'amenai en ma personne par un amical *bouna sera* (bonsoir). La poussière nous empêche d'ouvrir les vitrines; semblable aux Sybarites, je transpire rien que de voir les gens occupés aux regains, par un soleil sans merci.

Revenu à Coire, j'ai une heure à passer. Quoique je n'aie plus mangé sérieusement depuis hier soir, je profite de ce temps pour voir les curiosités de la ville. Je puis manger tous les jours, mais je ne puis voir ces pays tous les jours; donc prolongeons le jeûne.

Coire (590 m.) a environ huit mille habitants, dont un tiers professe le culte catholique, et les autres le culte réformé. C'est une ville peu intéressante par elle-même; tout, jusqu'à son nom de *Curia Rætorum*, y rappelle le passé bien plus que le présent.

Le peu de temps dont je dispose ne me permet guère que de voir la cathédrale de Saint-Lucius, édifice très remarquable, non pas au point de vue de sa richesse et de son architecture, mais parce que tous les siècles chrétiens, toutes les générations, les différents peuples et les différents styles y ont laissé des traces. Depuis les souvenirs romains et les vitrines parlant des Carlovingiens, jusqu'aux tombes des familles patriciennes qui maintenant encore forment le soleil de Coire, tout y est représenté. Le sarcophage d'un évêque de la ville, Ortlieb de Brandis, mort en 1494, et une *Descente de croix* de Dürer, attirent surtout l'attention. La cathédrale de Saint-Lucius (ou Lucien, apôtre et martyr du pays) est non seulement un temple chrétien, mais aussi un musée historique et d'antiquités.

Digitized by Google

Arrivé à la gare, je passe un moment à lire une feuille locale; elle annonce qu'on a été obligé d'abattre, dans l'Engadine, des forêts entières de sapins, pour empêcher le *scarabée disséqueur* de se propager aux régions voisines.

Or le scarabée disséqueur est un insecte bien dangereux pour les pays de montagnes, dont il attaque une des richesses principales, sans parler des services que rend le sapin au point de vue de la sécurité.

L'insecte mentionné a le corps cylindrique et légèrement velu. La tête est munie de mandibules tranchantes et cornées; les pieds sont garnis de griffes aiguës. Il est d'abord d'un jaune pâle, mais prend ensuite une teinte de plus en plus sombre, jusqu'à ce qu'il soit noir. Il passe l'hiver entre le liber et l'écorce de l'arbre; au mois de mai il commence à percer l'écorce, car durant la saison froide il a pris tout son développement. Il arrive ainsi à se faire jour par des galeries dans lesquelles la femelle pond une demi-centaine d'œufs, et couvre chacun d'une petite couche de vermoulure. Quinze jours plus tard, la larve est arrivée à l'éclosion, et commence à creuser des galeries de forme sinueuse. Qu'on juge des ravages accomplis par le scarabée disséqueur, lorsqu'on saura qu'un seul arbre renferme parfois quatre-vingt mille larves!

Après quelques semaines, la larve se change en nymphe ou chrysalide, et enfin, quelques mois plus tard, en un insecte parfait, qui achève de ronger ce qui demeurait encore intact entre le liber et l'écorce extérieure.

Si je voulais raisonner en pessimiste, je dirais : Pauvre Europe! la vigne y est ravagée par l'oïdium et le phylloxéra; les pommes de terre sont menacées de la mouche du Colorado; les arbres fruitiers dépérissent en beaucoup de régions; un climat meurtrier désole les contrées jadis les plus bénignes; le sapin même, qui régnait sans partage sur les abîmes et les parois inaccessibles, est menacé de destruction; le commerce et l'industrie sont atteints de paralysie; enfin les nations ont toutes leurs canons Krupp et

Digitized by Google

Armstrong, leurs haines nationales, leurs armées d'un million d'hommes, et leurs ennemis intérieurs, qui sont aussi des scarabées disséqueurs implacables. Faut-il croire, avec un de nos grands littérateurs, que l'Europe est un pays usé, physiquement et moralement, et condamné à céder le rang à un autre continent plus riche qu'elle, et qui, depuis des milliers d'années, n'a plus été exploité? On serait tenté de l'admettre, et qu'on me permette à ce sujet une petite digression.

L'année dernière, à une fête religieuse, je vis dans le village alsacien que j'habite un prêtre sénégambien officier à la grand'messe. C'est un nègre, et le premier enfant d'Afrique à qui un évêque ait imposé les mains pour l'appeler aux saintes fonctions du sacerdoce. Ce fut pour tous les assistants un spectacle émouvant et nouveau, de voir à l'autel un représentant des Trois Mages. Il présida aux cérémonies avec une grande aisance, et son chant, sauf l'accent nasillard propre à l'Africain, fut irréprochable.

A la vue de ce prêtre, fils du désert, je fis de sérieuses réflexions. A mes yeux, il venait rendre un hommage de reconnaissance à notre chère Alsace, qui fait tant de sacrifices pour propager les lumières de l'Évangile, pour répandre et accréditer toute idée bonne et généreuse.

Ensuite je me suis dit : Le christianisme a trois grandes tâches à remplir : faire tomber l'esclavage physique et moral, c'est-à-dire, enseigner au patricien que la pauvre chair humaine attachée à la charrue est son égale, et rendre le corps l'esclave de l'âme, afin que celle-ci soit libre; placer la femme, jadis l'objet d'un trafic public, au rang qui lui convient en qualité d'épouse et de mère : voilà les deux premiers points du programme déjà accomplis. Le troisième, n'est-ce pas d'annoncer le pardon aux fils de Cham, aux enfants de la race maudite, aux ouvriers de la onzième heure? Oui, il viendra un temps où la terre d'Afrique, fécondée par le sang des missionnaires, verra s'élever des temples et des cités opulentes à la lisière des

Digitized by Google

forêts vierges, où peut-être les descendants des anthropophages enseigneront à nos fils dégénérés la théologie et la morale, la littérature et les mathématiques. Le nègre missionnaire a été pour moi le signe d'une ère nouvelle.

Mais déjà la locomotive frémissante nous enlève; je quitte un sol de montagnes pour en visiter un autre. Mayenfeld est dépassé; on traverse le Rhin; bientôt les Grisons sont loin derrière nous. Une chaîne nouvelle domine l'horizon : ce sont les sommets crénelés du Toggenbourg.

Digitized by Google

LE LAC DE WALLENSTADT

Mais le soleil s'incline,
Et dans l'onde voisine
Vont mourir ses rayons.
L'étoile s'est levée;
La lune s'est mirée
Dans le creux des vallons.
(F.-A. R.)

J'ai franchi la station de Ragatz, et j'approche d'un joli bourg assis sur les hauteurs : c'est Sargans, complètement reconstruit après un incendie qui le détruisit en 1811.

Jusqu'au lac de Wallenstadt, je vais suivre la petite vallée de la Seez, principal affluent du lac.

Déjà, pour disputer le trône à la lumière, l'ombre couvre le fond des vallées et monte par degrés vers les dômes des rochers, lorsqu'une brume planant sur l'étroit espace qui sépare les deux chaînes qui forment la vallée nous annonce l'emplacement du lac de Wallenstadt. Bientôt après se présente le bourg de même nom, situé sur un terrain très fertilé, au bord même des eaux.

Le lac de Wallenstadt, ou Wallensee (426 m.), est long de quatre lieues, large d'une lieue, et profond de cent soixante mètres. La surface est de deux mille quatre cents hectares; c'est donc une nappe d'eau respectable, absolu-

Digitized by Google

ment encaissée entre des parois abruptes et inaccessibles. Il a sensiblement la forme arquée du lac de Zurich : c'est une petite mer enfermée dans une solitude. Mais au moment des orages il élève des vagues furieuses, et maintes fois il a englouti les embarcations et les rameurs. En ce moment il est absolument calme, et cependant pas une barque ne le sillonne : c'est qu'on craint le fœhn.

Le lac de Wallenstadt, quoique n'ayant point les sites variés du lac des Quatre-Cantons, ne le cède en rien à celui-ci pour le pittoresque, et occupe sous ce rapport-là peut-être le second rang en Europe.

Je suis tout d'abord frappé du contraste qui existe entre ses deux rives : l'une, la rive nord, est formée par des parois perpendiculaires montant, depuis les profondeurs du gouffre, jusqu'à mille mètres au-dessus du niveau des eaux; un seul village, Quinten, a pu s'y nicher; mais je ne vois aucun chemin qui relie ce socle habité au reste des hommes; sans doute un sentier taillé dans le roc, ou le bateau, sont les seuls moyens de communication.

Il faut avouer que ce village de Quinten, sur lequel plane jusqu'au bleu d'azur la haute chaîne du Toggenbourg, se trouve sur un emplacement singulier. Quantité de vergers entourent pourtant cet unique relais habité sur la rive nord; quelques pas plus loin c'est le rocher imposant et stérile, qui n'a jamais eu d'autre explorateur ni d'autre habitant que l'oiseau de proie. Ou bien, si l'on descend du village, on trouve le lac battant éternellement la base des demeures conquises sur la nature la plus sauvage; un abîme est à vos pieds, car il n'y a point de terrain transitoire entre les rochers gigantesques et les eaux profondes de plus de cent mètres.

Les habitants de Quinten doivent-ils se sentir malheureux de cet isolement? Je ne le pense pas : qu'importe à l'homme la retraite lorsqu'il y trouve son semblable? il doit d'autant plus jouir d'une paisible demeure. En hiver, lorsque la bise ou le fœhn souffle sur les flots tumul-

Digitized by Google

tueux, il se sent heureux au sein de sa famille, et je crois voir par les longues nuits briller la lumière hospitalière dans chaque cabane. Au printemps, la pelouse de verdure qui plane entre l'eau et les parois perpendiculaires doit avoir un double charme. Et combien la maigre fleur du rocher paraît alors magnifique! La nature sauvage, quoi qu'on dise, attache d'ailleurs plus qu'un pays toujours fleuri : l'habitant du Midi quitte quelquefois ses buissons de myrtes et ses orangers, et échange son ciel bleu et souriant contre les brumes des pays du Nord, tandis que l'Esquimau ne peut se séparer de sa hutte de neige, ni le montagnard de son rocher.

Je me souviens d'un Lorrain qui a mené une vie d'ermite dans mon village natal, et cela pendant plus de trente ans. Dans sa jeunesse il avait connu l'aisance, mais des revers l'avaient peu à peu dépouillé de tout. Il ne désespéra point, et, au lieu d'accuser Dieu et les hommes, il chercha le repos dans la retraite, et le plaisir dans la solitude. Quelques planches, de la mousse et des pierres lui servirent à élever une cabane au milieu d'une forêt flanquée de rochers et de moraines. Une source coulait à quelques pas, et dans la vaste forêt les clairières rouges de fraises en été, les gazons et les buissons de genêts abondaient. Au milieu de cette solitude, le « père Frisé » se mit à élever des chèvres, et bientôt il lui fallut creuser un vaste réduit pour abriter ses bêtes domestiques. Quant à l'argent pour se vêtir, il s'en procura en coupant les genêts et des branches de bouleau qui, convertis en balais, lui rapportèrent bon nombre d'écus. De plus, les visiteurs à qui il faisait goûter son lait de chèvre ne manquaient pas de lui faire une petite aumône.

Deux fois encore l'adversité atteignit cruellement le père Frisé au déclin de sa vie. Un jour qu'il s'était éloigné de sa demeure, un tison enflammé communiqua le feu à un tas de branches de sapin qui lui servaient de lit, et à son retour il trouva la cabane réduite en cendres et ses

Digitized by Google

chèvres étouffées. Il ne put se consoler de la mort des « pauvres bêtes qui lui léchaient les mains ». La charité publique lui vint en aide : la cabane fut rebâtie; d'autres chevreaux vinrent en animer les environs. Mais un soir que le père Frisé rentrait un peu tard, suivant le sentier qui longeait un précipice, il fit un faux pas, et tomba d'une hauteur prodigieuse jusqu'au fond d'une moraine. Sa chute, amortie par des branches d'arbres et des mousses, n'eut point de suites funestes, et il en fut quitte pour quelques contusions. Cependant il vit dans cet accident un signe d'en haut, et se résolut à finir sa vie dans la société de ses semblables. Il fut placé dans une maison de charité. A la vérité, il s'y plut, mais ne cessa pourtant de regretter sa cabane des forêts.

Que de pères Frisé doivent se trouver dans ces solitudes des Alpes !

La rive sud, que suit la voie ferrée du lac de Wallenstadt, est habitée et très fertile. Mais, au bord même du lac, les rochers se suivent sans interruption ; neuf tunnels successifs ont dû être percés pour y faire passer la ligne, des plus pittoresques.

Au-dessus de moi, je remarque un troupeau de chèvres qui escalade les hauteurs et s'enfonce dans les gorges presque inaccessibles aux bergers : ceux-ci se laissent précéder, ou attendent que les bêtes vagabondes soient arrêtées par une paroi perpendiculaire. Des villages, dominés par des hauteurs boisées, sont répandus aux endroits où le terrain a été favorable au séjour de l'homme. Le croirait-on ? ces villages doivent leur origine aux Romains, comme leurs noms l'indiquent d'ailleurs: Primsch, Gunz, Tertzen, Quarten ; et sur l'autre rive Quinten, c'est-à-dire prime, seconde, tierce, quarte et quinte: c'étaient les noms des différentes cohortes romaines. Ainsi, même dans ces lieux sauvages se faisait entendre la voix des centurions. Comment cet empire, qui avait porté ses aigles victorieuses jusqu'aux extrémités du monde connu, a-t-il disparu au

Digitized by Google

point que son nom à peine subsiste encore? Parce qu'il est tombé sous les coups d'ennemis plus barbares que les Vandales, à savoir les vices dont il était rongé. Le poète l'a dit :

> Je lisais les crimes de Rome,
> Et l'empire à l'encan vendu,
> Et, pour élever un seul homme,
> L'univers si bas descendu.

Voici enfin l'extrémité du lac; nous sommes à Wesen, bourg coquet et riche. J'y passerai la nuit.

Devant moi je vois la vallée de Glaris, et, tout au fond, les pics hardis et les champs de glace du Glaernisch (2921 m.).

En descendant à la gare je laissai les cochers s'évertuer à me crier les noms de leurs hôtels respectifs; n'admettant aucune contrainte pour le choix du logis, j'entrai au bourg « par un chemin montant, sablonneux, malaisé ». Je me fus bien vite informé d'une maison modeste où je trouvai un gîte.

L'hôtesse est bien affable, mais un peu curieuse, ce qu'on lui pardonne volontiers, puisqu'elle est femme. Après avoir appris que je venais de Coire et que j'avais passé la nuit à l'hôtel du *Soleil*, elle me dit d'un ton railleur : « Il paraît qu'on se plaint beaucoup de cette maison-là. » Mais je soupçonnai « là-dessous quelque machine ». Je me hâtai donc de lui dire, et c'est la vérité, que le *Soleil* de Coire est très recommandable. Alors l'hôtesse ne put cacher son plaisir, car la maîtresse du *Soleil* de Coire est sa fille. Jugez si j'ai été prudent; mon souper s'en est ressenti !

Pour attendre ce repas de Lucullus, je me dirige vers le lac, situé à quelques pas. J'ai bien vite, parmi les promeneurs, déniché un jeune rameur. Je me suis à la hâte lesté quelque peu l'estomac, et pendant qu'on fricote à mon intention, je fais une charmante course en bateau.

Digitized by Google

Au doux roulis des vagues, nous voyons fuir les blancs hôtels et les treilles où le soleil d'automne commence à mûrir les « grappes paresseuses ».

Qu'il fait bon, sur cette nappe limpide et tiède, puiser dans le creux de la main cette eau pénétrée de la lumière de la lune! Je vois en même temps deux ciels étoilés, l'un au-dessus de nous, l'autre magnifiquement reproduit, au fond du lac. Parfois notre barque, glissant à l'ombre d'un rocher, nous plonge pour un moment dans les ténèbres. Dans les roseaux, la gent aquatique fait entendre ses coassements; c'est avec le bruit cadencé des rames l'unique son que l'oreille puisse percevoir.

« Il faut revenir immédiatement, me dit le rameur. — Pourquoi? — Le fœhn! — Alors virez de bord. » C'est que dans le lointain le mauvais génie déjà souffle sur les eaux; le calme enchanteur où nous sommes est le prélude d'une grande tourmente. Nous revenons donc en toute hâte au rivage de Wesen.

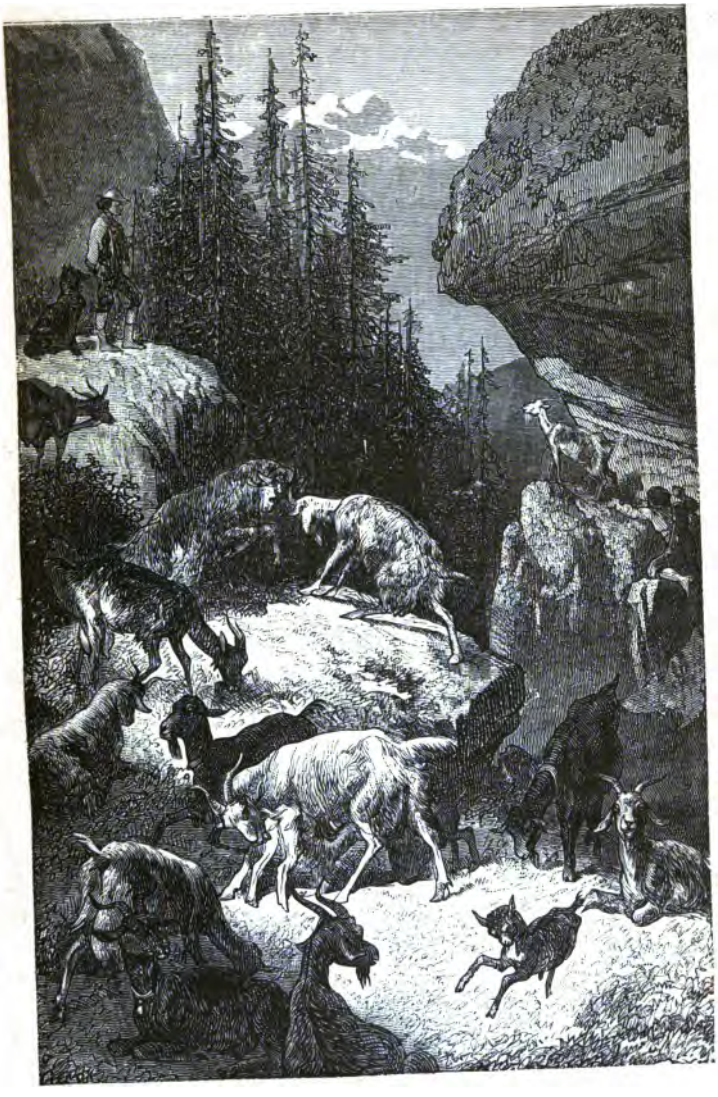
Jugez si après une journée si bien remplie et vingt-quatre heures de jeûne presque absolu le souper fut bien accueilli!

A peine la première lueur du jour a-t-elle blanchi ma fenêtre, que je suis debout pour m'imposer une dernière fatigue et escalader une colline qui domine Wesen, tout le lac et la vallée de Glaris. Je compte revenir aujourd'hui même au pays natal; je n'aurai donc pas un instant à perdre.

Wesen est un des endroits les plus riants de la Suisse. Les montagnes qui l'avoisinent et le lac souvent bouleversé ne peuvent lui nuire, et ne semblent être là que pour le décor. La végétation y est remarquable de richesse, et l'œil rencontre partout les gazons touffus, les treilles et les vergers.

Le lever du soleil s'annonce, mais un instant seulement, par des flammes pourprées qui illuminent les champs de neige du Glaernisch; mais aussitôt le tableau

Digitized by Google



Troupeau de chèvres.

Digitized by Google

Digitized by Google

admirable disparaît sous un voile épais de nuages : le fœhn l'emportera décidément sur les souffles du nord et sera suivi de fortes pluies.

Déjà les filets de fumée s'échappent des toits de Wesen ; hommes et voitures reprennent leur train ordinaire lorsque je descends aux rives du lac. Ce n'est plus cette nappe douce et tranquille d'hier soir ; le Neptune de ces lieux a frappé d'un coup de trident les flots courroucés ; une brume sinistre, poussée sur les ailes du vent, court sur la surface liquide et la bouleverse jusque dans ses fondements.

Mais il est temps de songer au départ. Encore un moment, et je fais voile par locomotive vers le pays natal.

Digitized by Google

EN GLANANT SUR LE CHEMIN DU RETOUR

Souvent l'adieu nous fit verser des larmes :
C'est un tissu de regrets et d'espoir.
Foyer chéri, toujours nouveau de charmes,
Combien je t'aime au moment du revoir !
(F.-A. R.)

Le pays que je traverse est le débouché de la vallée de la Linth. Ce torrent, nourri des neiges et des sources du Tœdi, traverse une longue vallée dans laquelle il causait jadis les plus grands dégâts. Vers son cours inférieur, entre les lacs de Zurich et de Wallenstadt, le pays est assez plat, et le cours du torrent modéré, en sorte que les blocs charriés s'arrêtaient ici, et convertissaient cette contrée, maintenant si fertile, en marais inaccessibles, dont les environs étaient habités par une population pauvre, toujours victime des fièvres paludéennes. Un homme intelligent et généreux, Escher, proposa à la Confédération la construction d'un canal qui déverserait premièrement les eaux de la Linth dans le lac de Wallenstadt, et régulariserait en second lieu l'écoulement de celui-ci vers le lac de Zurich. Le travail, commencé en 1807, ne fut achevé que quinze ans plus tard, mais atteignit pleinement son but : et cette contrée, habitée auparavant par de pauvres colons étrangers, est devenue une des plus peuplées et des plus riches

Digitized by Google

de la Suisse. La dépense fut d'un million et demi, sacrifice bien faible au prix des résultats obtenus; aussi le gouvernement décerna-t-il par reconnaissance au promoteur de l'œuvre le titre d'Escher de la Linth. Voilà un titre de noblesse bien mérité!

Pourquoi ces travaux de drainage sont-ils si peu imités?

Un jour j'ai passé la Sologne en voiture. La route était bordée des deux côtés par des flaques d'eau saumâtre, où poussaient quelques plantes aquatiques, plus rouges que vertes; de grosses bulles de gaz délétère montaient à la surface des eaux stagnantes; en dessous, dans la fange infecte, se remuaient les animaux immondes. De maigres arbustes formaient çà et là des massifs impénétrables, et dans les airs retentissait le cri lugubre de « l'aigle de Sologne ». Entre Argens et Bourges mon conducteur me fit voir au bord du chemin une maison déserte. « Trois familles, me dit-il, y sont mortes de la fièvre de Sologne (fièvre intermittente); personne ne veut plus l'habiter. » Mais plus loin, nous arrivâmes à des fermes magnifiques, entourées de troupeaux et de vastes champs de froment. Au lieu du cri rauque de l'oiseau de proie, le chant du coq retentissait à nos oreilles. Là le pays avait été drainé. Je ne désespère pas de voir le désert de la Sologne devenir un des pays les plus riches de la France.

Ce pays est non seulement un terrain conquis sur les eaux, mais aussi un champ de bataille. Ici le maréchal Masséna fut en 1799 le vainqueur de l'*invincible* Souwaroff, dans une série de combats que l'histoire a qualifiés du nom de bataille de Zurich.

Les Russes victorieux occupaient l'Italie; l'Autriche, pour sauvegarder ses intérêts dans la péninsule, leur persuada de se porter vers la Suisse, dont le climat leur conviendrait mieux, tandis que ses troupes occuperaient la vallée du Rhin et la Lombardie. Cet immense mouvement ne pouvait se faire sans danger pour les alliés, en face

Digitized by Google

d'un général comme Masséna, bien plus recommandable par son génie militaire que par ses mœurs. Se jetant avec un à-propos merveilleux sur la ville de Zurich, qu'il enveloppe, il culbute les premières troupes russes, tant autour de la ville qu'aux abords de la Linth, et quand Souwaroff après d'immenses fatigues débouche des rochers du Saint-Gothard, croyant achever facilement le reste des troupes de Masséna, il est lui-même rejeté en des gorges affreuses où il perd plus de la moitié de son armée, trente mille hommes en tout, plus son surnom d'Invincible.

Au joli village d'Uznach, situé non loin du lac de Zurich, je vois une masse d'hommes barbus, en uniforme, s'installer dans le train. Ce sont les soldats de la Confédération, appelés aux exercices d'automne.

La Suisse n'a pas d'armée permanente, mais tous les ans elle appelle sous les drapeaux les citoyens propres au service militaire, de vingt à quarante-cinq ans. Les exercices durent de quatre à six semaines; une dispense peut être accordée à prix d'argent. En cas de danger, la Confédération peut mettre sur pied cent vingt mille soldats, et avec la réserve composée des citoyens de trente-quatre à quarante-cinq ans, deux cent trente mille hommes. Ainsi ce pays, dont la neutralité est garantie par tous les États de l'Europe, a néanmoins senti la nécessité d'être prêt à repousser des ennemis éventuels. Voilà l'Europe ! Environ un tiers du budget est consacré en Suisse à l'armée, soit quatorze millions de francs.

La bonhomie des soldats suisses est connue. Un artilleur en faction quitte ses pièces; le capitaine survient et lui en fait des reproches. « J'ai eu bien soif, répond l'artilleur, et puis j'ai pensé que personne n'emporterait ces bagatelles de joujoux. » — Un commandant observe dans les rangs un soldat qui porte d'immenses souliers ferrés. « Il est impossible que tu puisses marcher vite avec une chaussure pareille, dit le chef. — Commandant, ces souliers ne sont pas faits pour se sauver, mais pour demeurer au

Digitized by Google

poste. » A la revision des effets : « Où avez-vous votre autre tunique? — Ma femme en a fait une jupe à ma petite Louise. » Un caporal dit à ses subordonnés : « Arrêtez, je crois que j'ai mal commandé; je vais consulter le livre des théories. » Quoi qu'il en soit, je crois que les descendants des vainqueurs de Sempach et de Morat sauraient encore se battre.

Nous sommes au bord du lac de Zurich; la voie ferrée le suit jusqu'à Rapperschwyl. Cette première portion du lac n'est peut-être pas si riche ni si peuplée, mais en tout cas elle est plus pitoresque que les environs de Zurich; car on s'y sent encore dans le voisinage des Alpes, dont les sommets majestueux ne cessent d'être visibles.

On arrive enfin au bourg de Rapperschwyl (2600 hab.). Il s'élève sur une colline ombragée de tilleuls, et je suis charmé qu'un instant d'arrêt me permette de voir autour de moi. Une haute tour féodale, une vieille église et un ancien couvent de capucins sont les principales curiosités à voir à Rapperschwyl.

N'oublions pourtant point le fameux pont qui fait communiquer le port de Rapperschwyl avec un promontoire de la rive gauche du lac. Ce pont, établi en 1350 et reconstruit en 1819, a mille quatre cent soixante mètres de longueur et quatre mètres de largeur; il est supporté par cent quatre-vingts piles en chêne. Cette route, dépourvue de parapets, fait une impression singulière sur le promeneur, et son premier tiers aboutit à un établissement de bains. Quand je reviens au train, je vois toute une école, garçons et fillettes, entrer avec l'instituteur dans les wagons. C'est pour un moment une invasion; je compare ces figures turbulentes à une nuée de pinsons qui s'abattent sur une forêt. C'est là une mesure excellente de faire voyager pendant les vacances les enfants avec leur instituteur; ils apprennent à connaître leur pays natal autrement que par les froids récits des livres; le maître, de son côté, peut mieux approfondir le caractère des enfants

Digitized by Google

quand il les voit en contact avec les étrangers, dépouillés du masque dont se couvrent une grande partie sur les bancs de l'école.

En Suisse, les instituteurs et leurs élèves voyagent à des prix très réduits, et le plus souvent les frais sont couverts par des fonds votés au conseil municipal. Nulle part l'instituteur n'est autant considéré. Aussi l'instruction a-t-elle atteint un niveau digne d'être envié. Dans les cantons les plus avancés, le nombre d'illettrés est de 4 par 1 000 habitants; dans les régions les plus arriérées, ce nombre ne dépasse pas 31 p. 100. La moyenne des recrues ne sachant pas lire est de 9 p. 100. Le mouvement annuel des postes suisses est de soixante-dix millions de lettres, soit vingt-cinq par habitant.

C'est que la Suisse, dont le revenu principal vient des relations avec l'étranger, a compris de bonne heure l'avantage d'une instruction solide et n'a cessé de faire les plus grands sacrifices dans ce sens. Suivant le recensement du 1er juillet 1878, la population de la Suisse est de 2 792 364 habitants; le budget porte une dépense de 39 743 726 fr., dont 8 898 000 fr. sont affectés à l'instruction, soit 22 p. 100. Dans certaines localités, le traitement de l'instituteur est de 3500 fr. Ce n'est pas trop payer une carrière qui demande une préparation sérieuse, des connaissances au moins diversifiées, un dévouement inébranlable et des garanties morales non équivoques. Aussi une bonne école est-elle une des bases essentielles de l'État, au point de vue moral et matériel. Les nations qui honorent les deux carrières parentes du sacerdoce et de l'enseignement, sont certes celles qui tiennent le premier rang pour la civilisation; celles, au contraire, où l'instruction et l'éducation du peuple sont reléguées à l'arrière-plan, sont bien près de leur chute : Commode, Héliogabale, Galérius et Dioclétien employaient le maître de la jeunesse à faire l'apothéose de leurs folies.

Que voulez-vous que je vous raconte encore, cher lec-

Digitized by Google

teur, des quelques heures finales du voyage? Une pensée me domine, l'espoir de bien retrouver les êtres que j'aime et qui me chérissent.

La voie passe entre les deux lacs, appelés l'un Greifensee, long d'une lieue et demie, et l'autre, lac de Pfæffikon, beaucoup plus petit. Descendez, si le temps vous le permet, à la station d'Uster, et il vous sera possible de visiter en une même journée les deux lacs cités, et de plus celui de Zurich.

Je ferai encore mention de deux stations principales : Baden et Brugg. J'ai quitté la ville de Zurich ; déjà je me trouve en Argovie, ce qu'il est facile de voir aux forêts d'arbres fruitiers, quoique la Thurgovie soit le vrai verger de la Suisse, l'*arbor felix* des Romains.

Voici la célèbre station balnéaire de Baden, vieille ville, l'antique *Aquæ Helvetiæ* des Romains. A partir d'ici, je suis sur le terrain fécondé par la Limmat, la Reuss et l'Aar, que la voie traverse à tour de rôle.

Pour le voyageur qui n'est pas au courant de l'histoire, ce pays est simplement fertile et beau ; mais, si l'on est instruit des choses du passé, on voudrait visiter chaque arpent de terre en ces lieux célèbres. Ici fut assassiné l'empereur Albert Ier, fils du grand Rodolphe de Habsbourg, que ses contemporains ont surnommé *la loi vivante, lex animata*. Le génie ne s'hérite pas ; aussi l'histoire n'a-t-elle guère à dire des Cyrus, Alexandre, Annibal, Charlemagne, Napoléon, fils, aussi peu que des Homère, des Virgile ou des Newton, fils. Il n'y eut point non plus de Rodolphe fils. Albert, son successeur, perdit en 1308 les cantons suisses révoltés à cause de la tyrannie de ses baillis. Comme il s'apprêtait à aller châtier les « orgueilleux vachers », il fut assassiné dans le pays de Baden, par son neveu Jean de Bohême, dont il avait retenu le patrimoine. Mais le meurtrier ne retira comme fruit de son crime que le titre de « parricide ».

Ce drame s'accomplit non loin du château de Habsbourg,

Digitized by Google

dont je vois déjà les ruines, car j'ai passé la Reuss; je suis entré dans le delta que forme cette rivière avec l'Aar, dont les eaux, grossies de la Limmat et de la Reuss, vont se perdre à quelques lieues d'ici dans le Rhin, près du village de Coblenz, non loin de Waldshut : Coblenz, comme la ville du même nom située au confluent du Rhin et de la Moselle, tire son nom de *confluens*, confluent.

Le 1er mai 1308, l'empereur Albert Ier était tombé sous le poignard de l'assassin. La reine Agnès, sa fille, tira du meurtre une vengeance dont on ne peut lire les détails sans horreur : près de mille victimes furent sacrifiées à sa colère. Le corps de l'empereur fut déposé à la cathédrale de Spire, mais ne trouva même pas le repos dans la tombe; car en 1689, lorsque le Palatinat fut ravagé par les armées de Louis XIV, les cendres de l'empereur furent tirées de leur sépulture et jetées au vent. Ah ! si le grand roi, qu'on ne peut d'ailleurs rendre responsable complètement de ces actes, avait pu prévoir qu'un siècle plus tard ses cendres auraient le même sort, atteintes par la main de la Révolution !

Sur la prairie où l'empereur rendit le dernier soupir entre les mains d'une mendiante, la reine Agnès bâtit le couvent de Kœnigsfelden; elle-même se fit construire à peu de distance une demeure où elle passa cinquante ans revêtue de l'habit de religieuse, et qui par ses ordres dut être démolie après sa mort. Le couvent n'existe plus, mais Kœnigsfelden est devenu une station d'aliénés et d'incurables.

Au village de Coblenz commençaient les premières fortifications romaines qui défendaient les approches de la puissante Vindonissa, bâtie au confluent de l'Aar et de la Reuss. Vindonissa fut le plus fameux rempart des Romains en Helvétie. Plusieurs Césars, Vespasien surtout, l'ornèrent de leur munificence. Là s'élevaient des palais, des villas, des mausolées, des arcs de triomphe. Un conduit souterrain, long d'une lieue, y amenait l'eau des

Digitized by Google

sources du Bruneggberg. Mais, à la décadence de l'empire romain, Vindonissa fut pillée et saccagée tour à tour par les Vandales, les Alamans et les Huns. Quelques barbares eurent alors raison des capitales qui jadis faisaient trembler le monde.

A la fin du XVIe siècle, Vindonissa était encore le siège d'un évêché; maintenant ce n'est plus qu'un petit village du nom de Windisch. Si parfois le laboureur effleure de sa charrue plus profondément que de coutume cette terre illustrée par un grand passé, il n'est pas rare qu'il mette à nu des pièces de monnaie romaines, des inscriptions, des pierres tumulaires, des statues, ou les assises des bains, des amphithéâtres et des prisons. Rien n'est resté de ces magnificences que la poussière qui les recouvre.

Voilà enfin sous mes yeux les ruines du château de Habsbourg. Quoique j'en aie dit un mot ailleurs, il n'est peut-être pas indifférent au lecteur d'apprendre quelle est l'origine de ce manoir.

En 1020, le comte Radbod se trouvait à la chasse, sur l'emplacement actuel de Habsbourg. Son faucon devint revêche, et s'envola jusqu'au sommet d'un rocher qui domine tout le pays. Le comte y poursuivit l'oiseau, et parvint à le saisir. Alors il vit avec étonnement à ses pieds un pays admirable. Sur ce rocher, se dit-il, j'élèverai un château fort; abattons les forêts, et bientôt des villages s'élèveront à l'ombre de la nouvelle demeure. C'est là l'origine du château de Habsbourg. Le frère du comte Radbod a occupé le siège épiscopal de Strasbourg.

A peu de distance de Habsbourg on trouve la jolie petite ville de Brugg et les bains sulfureux de Schintznach, surtout fréquentés par des familles françaises. Enfin, au nord de ce pays traversé par la Reuss et l'Aar, et dans une plaine admirable, il y a une demeure à laquelle je ferais volontiers un pèlerinage, à savoir, la maison de l'immortel Pestalozzi, le grand pédagogue et philanthrope, qui alla jusqu'à détacher les boucles d'argent de ses souliers pour

Digitized by Google

faire une aumône à un mendiant. A côté de sa demeure s'élève la maison qu'il fit élever de ses denier pour y instruire les enfants du peuple. Il ne put finir cette œuvre, l'objet des rêves de sa jeunesse. Il mourut en 1827, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

En 1846, au centième anniversaire de sa naissance, fêté dans presque tous les pays civilisés, le gouvernement de l'Argovie lui fit ériger un monument sur les lieux où reposent ses cendres vénérées.

Je termine mon récit à cette grande figure.

En somme, après avoir parcouru les monts et les vertes forêts, les vallées et les villages de cabanes, je reviens fortifié et consolé. Allez donc, cher lecteur, aux gazons où pousse la rose des Alpes; recourez, quand les peines morales surtout vous font courber le front, recourez à la nature, et cette bonne mère aura toujours pour vous des consolations. Non, vous ne pourrez rester indifférent au magnifique domaine qui est notre héritage commun, et au sein de la pauvreté et de l'affliction vous vous trouverez riche.

FIN

Digitized by Google